

1771

ALMANACH
LITTÉRAIRE,
OU
ETRENNES D'APOLLON
POUR L'ANNÉE 1793,
Et la deuxième de la République.

CONTENANT de jolies pièces en prose et en vers ; de vives reparties ; de piquantes variétés ; de curieuses anecdotes ; avec une notice des principaux ouvrages.

Par RABELAIS - D'AQUIN.

PRIX, 36 sols.



1793
LIBRAIRIE DE CLOUSIER
DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER, rue de Sorbonne.

CHEZ l'Auteur, rue Saint-Jacques, Cloître Saint-Etienne des Grès, N°. 103,
et chez tous les Libraires.

M. DCC. XCIII.

A V E R T I S S E M E N T.

C E petit Recueil que le Public a daigné accueillir depuis son apparition en 1777, est parvenu, et toujours avec succès, jusqu'au dix-septième tome. Le plus pur patriottisme anime et animera toujours son Auteur. Oui, malgré les pertes qu'il a essuyées dans ces tems orageux, il est resté ferme dans ses principes, dédaignant toute vue d'intérêt contraire à son pays. Il ne craint donc pas d'invoquer la bienveillance de ses concitoyens. Après les sacrifices qu'il a faits, c'est la seule ressource qui lui reste.

ON trouvera chez Madame la veuve DUCHESNE et fils, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût; et chez DEFER DE MAISONNEUVE, rue du Foin-St-Jacques, des Collections complètes de L'ALMANACH LITTÉRAIRE ou ETRENNES D'APOLLON, formant actuellement dix-sept volumes. MM. les Auteurs, Libraires et Artistes, sont priés de faire passer à RABELAIS-D'AQUIN, les livres et estampes franc de port. Sa demeure est rue St-Jacques, Cloître St-Etienne-des-Grès, n°. 103, premier escalier à droite en entrant, à côté de la loge du Portier, au troisième étage.



É T R E N N E S
D'APOLLO N.

LE PARNASSE MODERNE (1).

Par VOLTAIRE.

P OUR tous rimeurs, habitans du Parnasse,
De par Phébus, il est plus d'une place ;
Les rangs n'y sont confondus comme ici,
Et c'est raison. Ferait beau voir aussi

(1) Les derniers éditeurs de Chaulieu, en parlant du *Parnasse moderne*, morceau qui ne se trouve dans aucune des éditions connues de Voltaire, soit in-4°., soit in 8°., soit in-12., disent qu'ils ignorent de quel Parnasse il s'agit ici, mais que ce n'est certainement pas du *Temple du Goût* qui n'a paru qu'en 1731, onze ans après la mort de l'Abbé de Chaulieu. La belle découverte ! Voltaire composa cette pièce pour se venger de l'Académie. Ecouteons-le parler lui-même. » Je fis à l'âge de dix-sept ans une Ode pour le prix de l'Académie française. Il est vrai que ce fut l'Abbé Dujarry qui remporta le prix. Le Public ne souscrivit pas au jugement de l'Ouvrage.

Le fade auteur d'un sonnet ridicule,
Sur même lit couché près de Catulle ;
Ou bien la Motte (1) ayant l'honneur du pas

Je me souviens qu'entr'autres fautes assez singulières,
dont le petit poëme couronné étoit plein, il y
avait ce vers.

Et des pôles brûlans jusqu'aux pôles glacés.

Houdart-Lamotte, qui ne se piquait point de science, avait, par son crédit, fait donner ce prix à l'Abbé Dujarry. Quand on lui reprochait ce jugement, et sur-tout le vers du *pôle glacé et du pôle brûlant*, c'est, répondait-il, une affaire de physique qui est du ressort de l'Académie des Sciences, et non de notre Académie. D'ailleurs, je ne suis pas bien sûr qu'il n'y ait point de pôles brûlans; enfin l'Abbé Dujarry est mon ami. De-là cette épigramme où le Génie de dix-sept ans, se moqua du Bel-Esprit déjà sur l'âge :

LA Motte président aux prix
Qu'on distribue aux beaux esprits,
Ceignit de couronnes civiques
Les vainqueurs des jeux olympiques :
Il fit un vrai pas d'écolier,
Et prit, aveugle Aganothète,
Un chêne pour un olivier,
Et Dujarry pour un poète.

(1) Chaulieu qui ne pouvait souffrir la Motte, écrivit au jeune Voltaire pour le féliciter de son courage. Voici quelques vers de l'Epitre que lui adressa l'ingénieux Abbé.

Que j'aime ta noble audace,

Sur le harpeur ami de Mécénas.
Trop bien Phébus sait de sa république
Régler les rangs , et l'ordre hiérarchique ;
Et dispensant honneur et dignité ,

Voltaire , qui d'un plein saut
Escalades le Parnasse ,
Et tout-à-coup , près d'Horace ,
Sur le sommet le plus haut ,
Brigues la première place ,
Loin du marais , où Perraut
Contre nos maîtres croasse ,
Avec maint et maint Grimaut .
Souffré que je t'encourage
A ce vol audacieux ,
Toi , qui n'as qu'à faire usage
De tes talens précieux .
Vas , d'un air victorieux ,
Faire une éternelle guerre
A ces enfans de la terre
Révoltés contre les Dieux ;
A ces beaux esprits modernes ,
Qui n'ont malgré Terrasson ,
Pour Odes que balivernes ,
Qu'Houdart pour tout Apollon ,
Un café pour Hélicon ,
La Laurent pour Calliope ,
Qui de son bouge salope
Leur fait un sacré vallon .

6 LE PARNAASSE

Donne à chacun ce qu'il a mérité.

Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Bosquets fleuris et groupes de verdure,
Rians jardins, non tels, qu'à Châtillon,
En a plantés l'ami (1) de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure.
Ce sont jardins ornés par la nature,
Ce sont lauriers, orangérs toujours verds.
Là séjournez, gentils faiseurs de vers,
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,
Vous, qu'à genoux le bon Dacier (2) révère.
Un beau laurier y couronne leur front.

(1) Le Baron Hoguer dont l'amitié valut à Crébillon ces quatre vers de J. B. Rousseau :

Quel brillant habit, Crébillon !
Flateur gagé d'un riche Suisse,
Sans ses présens, un vieux haillon
Couvrirait à peine ta cuisse.

Malgré le succès d'Atréée, d'Electre et de Rhadame, la brigue de la Motte et celle de Rousseau exclurent, pour un tems, Crébillon de l'Académie. Ce dernier brocha une satyre contre la Motte et contre les amis de cet auteur qui venaient souvent au café de la veuve Laurent. Crébillon récitait volontiers chez Hoguer cette bagatelle qui n'a jamais été imprimée et qui ne méritait pas de l'être.

(2) Boileau appellait ses commentaires sur Horace, les révélations de M. Dacier. Sa traduction de Plutarque est plus fidèle, mais beaucoup moins lue que

UN peu plus bas , sur le penchant du Mont ,
Est le séjour de ces esprits timides ,
De la raison partisans insipides ,
Qui , compassés dans leurs vers languissans ,
A leurs lecteurs font haïr le bon sens .
A donc , amis , si quand ferez voyage ,
Vous abordez la poétique plage ,
Et que la Motte ayez desir de voir ,
Retenez bien qu'illec est son manoir .

LA ses consorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs , presque en naissant fanées ;
D'un sol aride incultes nourrissons ,
Et dignes prix de leurs fades chansons .

CETTUI pays , n'est pays de cocagne .
Il est enfin au pied de la montagne
Un bourbier noir , d'infekte profondeur ;
Qui fait sentir très-mal plaisante odeur
A tout chacun , fors à la troupe impure .

celle d'Amiot. Pavillon disait que Dacier était un gros mullet chargé du bagage de l'Antiquité. Quand je fis l'Œdipe , raconte Voltaire , j'eus soin d'effacer , autant que je le pus , les couleurs fades d'un amour déplacé que j'avais mêlées , malgré moi , aux traits mâles et terribles que ce sujet exige. Je consultai Dacier. Il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de Platon.

8 LE PARNASSE

Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés ?
Point ne prétends que par moi soient nommés.
Mais quand verrez, chansonniers, faiseurs d'Odes(1),
Rauques corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, Abbés, Brocanteurs, jetoniers (2),
D'un vil café superbes casaniers,
Où, tous les jours, contre Rome et la Grèce,
De mal-disans se tient bureau d'adresse ;
Direz alors, en voyant tel gibier,
Ceci paraît citoyen du Bourbier.

De ces grimauds la croupissante race ,

(1) J. B. Rousseau appréciait ainsi celles de la Motte :

Le vieux Ronsard ayant pris ses besicles
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisait, tout haut, ces Odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais, qu'est-ceci, dit tout-à-l'heure Horace,
Ces Odes là frisent bien le Perraut ?
Lors Apollon, bâillant à bouche close,
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut.
C'est que l'auteur les devait faire en prose.

(2) Académiciens qui ne manquent pas une séance.
Ils font très-bien. Sept ou huit jetons valent bien
la peine qu'on soit assidu, pour conter des nouvelles
et pour travailler au grand dictionnaire qui aurait
pu devenir excellent si l'on eût voulu écouter le
Citoyen La Harpe.

En cettui lac incessamment croasse
 Contre tous ceux qui , d'un vol assuré ,
 Sont parvenus au haut du mont sacré .
 En ce seul point cettui peuple s'accorde ;
 Et va , cherchant la fange la plus orde ,
 Pour en noircir les menins d'Hélicon
 Et polluer le trône d'Apollon .

C'EST vainement : car cet impur nuage
 Que contre Homère (1) , en son aveugle rage ,

(1) Voltaire peint ainsi Homère son devancier :
 (car Buffon a dit que la *Henriade* était l'*Iliade* des
 Français) :

PLEIN de beautés et de défauts ,
 Le vieil Homère a mon estime ;
 Il est comme tous ses Héros
 Babillard outré , mais sublime .

J. B. Rousseau garnit davantage la toile du portrait
 sans le rendre plus ressemblant :

A la source d'Hypocrène
 Homère ouvrant ses rameaux ,
 S'élève comme un vieux chêne
 Entre de jeunes ormeaux .
 Les savantes Immortelles ,
 Tous les jours , de fleurs nouvelles
 Ont soin de parer son front ,
 Et par leur commun suffrage ,
 Avec elles il partage
 Le sceptre du double mont .

10 LE PARNAFFE

La Gent moderne assemblait avec art,
A retombé sur le poëte Houdart,
Houdart (1) ami de la troupe aquatique,
Et de leurs vers approbateur unique:
Comme est aussi le tiers-état auteur,
Dudit Houdart, unique admirateur,

(1) Boindin, auteur de la jolie comédie du Port de mer, trace ainsi l'esquisse de la Motte-Houdart : « C'était un homme simple et adroit, mais faible et lâche à proportion, à qui le ciel avait donné le cœur en esprit, et qui cachait sous un faux air de bonté et de simplicité, l'âme la plus double et la plus maligne ». A votre tour, maître Boindin, vous qui prêchez hautement l'Athéisme dans les cafés, vous qui répondîtes au magistrat de la police lors qu'il vous demanda : « Est-il vrai que vous dîtes publiquement qu'il n'y a point de Dieu ? — Je fais plus, je le prouve ». A votre tour, maître fou. L'ériget de la Faye, vous arrange joliment.

Oui mons Boindin, on connaît votre esprit ;
Savoir s'y joint, et quand le cas arrive
Qu'œuvre paraît par quelque coin fautive,
Plus aigrement qui jamais la reprit ?
Mais on ne voit, qu'en vous aussi se montre
L'art de louer le bon qui s'y rencontré,
Dont cependant maints beaux esprits font cas.
De vos pareils que voulez-vous qu'on pense ?
Eh quoi ! qu'ils sont conniseurs délicats ?
Pas n'en voudrais tirer la conséquence,
Mais bien qu'ils sont gens à fuir de cent pas.

Houdart (1) enfin, qui dans un coin du Pinde,
 Loin du sommet où Pindare se guinde,
 Non loin du Lac, est assis, se dit-on,
 Tout au-dessus de l'Abbé Terrasson. (2)

(1) Ce n'était pas Chaulieu qu'on pouvait taxer d'admirer la Motte ; témoins ces vers dont il l'affubla.

Loin d'ici Rimeur timide
 Qui n'ose, parmi les airs,
 T'élever d'un vol rapide
 Jusqu'où naissent les éclairs.
 Le froid bon sens qui te guide,
 Te laisse-en proie à Dacier,
 Qui nous fait voir que ta plume,
 De vers faits sur une enclume,
 N'enrichit que l'Epicier.

(2) On convenait dans les sociétés que l'Abbé Terrasson n'était homme d'esprit que de profil. En effet il balbutia sur Homère, puis il fit le Roman de *Séthos*, ce qui lui valut cette épigramme :

On dit que l'Abbé Terrasson
 Va du B..... à l'Hélicon,
 N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
 Entre Monsieur l'Abbé Dubos,
 Qui, voyant fouéter son frère,
 Dit tout haut, approuvant l'affaire :
 Frappez fort : il a fait Séthos.

Ce *Séthos*, quoique bien écrit, quoiqu'estimable par beaucoup d'endroits, ne fit cependant qu'une fortune très-médiocre dans le monde. Le mélange de

DITHYRAMBE
POUR LA FÉDÉRATION.

Par le Citoyen J. B. CHENIER.

VIVE à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux chère et sainte patrie!
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos loix, pour l'égalité.
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté.

HABITANS des cités, habitans des campagnes;
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfans, vos compagnes.
Chantez la liberté, chantez votre bonheur.

AUTREFOIS vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois;
Ce jour vous a rendu vos droits.
Conservez bien votre conquête;
Célébrez, chérissez vos loix.

physique et d'érudition, que l'auteur y avait répandu avec profusion, ne fut point du goût des Français. L'ignorance où était l'Abbé Terrasson sur la plupart des choses de la vie, lui donnait une naïveté que bien des gens traitaient de simplicité et même de bêtise. Madame de Lassai, qui était de sa société, répétait volontiers qu'il n'y avait qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui pût être d'une pareille imbecillité.

SUR LA FÉDÉRATION. 13

CHANTEZ, que les tyranis frémissent;
Chantez, que vos voix retentissent
Des bords de la Seine et du Rhin,
Aux bords de la Tamise, et du Tage et du Tibre;
Qu'en tout lieu, le vrai Souverain
Détruise les sceptres d'airain.
Que l'univers entier soit libre !

TRIBUNAL LITTÉRAIRE.

UN homme de lettres avait osé casser un Arrêt de l'Académie Française. Conversant un jour à ce sujet avec Thomas, celui-ci dit au lettré : « L'Académie avait tort. — Mais comment peut-il se faire, qu'elle portedes jugemens si faux? — Cela est bien facile à expliquer. On nous propose une question à résoudre. Nul de nous ne sait sa langue par principes, nous décidons au hazard. Il y a dix voix pour un avis, onze contre, le lendemain. Le moindre changement dans les personnes, aurait produit un changement dans les choses. Mais si nous sommes si peu instruits, en revanche nous sommes bien prudens; nous ne faisons jamais imprimer nos décisions, et l'obscurité couvre nos sotises.

De l'Hospitalité.

ON ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier.

COUP D'OEIL SUR LA PRUSSE,

Par ANACHARSIS CLOOTS.

LA bonne mine, la riche taille, sont regardés en Prusse, comme des fléaux du ciel par les mères éplo-
rées, qui suivent de loin leurs enfans éperdus. J'ai vu arriver par la même porte, à Berlin, un troupeau de recrues qu'on menait à la caserne, et un troupeau de bœufs qu'on menait à la boucherie. Je n'aurais pas hésité à préférer le sort des derniers. La mort subite est préférable à un long esclavage, à une bastonnade quotidienne, à la faim canine d'un homme à moitié nourri, au dénuement d'un homme à moitié vêtu.

Je plaignais, un jour, une paysanne dont le fils était venu estropié au monde. « Monsieur, me dit-elle, votre mère est plus à plaindre que moi, car vous ne porteriez pas l'uniforme, si vous aviez le bonheur d'être estropié ».

LES Tribunaux de la Prusse, retentissent de crimes inconnus en France. Une mère est accusée d'avoir tordu la jambe de son fils; un père est convaincu d'avoir facilité l'évasion du sien. Les recruteurs trafiquent de la tendresse maternelle, comme les Prêtres trafiquent de la superstition populaire. Un fermier riche donne une centaine d'écus pour sauver son Benjamin; mais l'année suivante un autre recruteur enlève sa proie, à moins qu'une nouvelle rançon ne lui fasse lâcher prise. La misère, la désolation, l'insulte et l'impunité sont les pépinières de l'Armée Prussienne. Les officiers re-

cruteurs sont pires que les vautours et les tygres. Ils vexent, pillent, volent et violent; et, de commerce avec les maltotiers, ils s'emparent des hommes et des choses au nom du Roi.

L'HOMME DE BIEN ET SON CURÉ,

Par BENJAMIN FRANCKLIN.

IL y avait un homme de bien nommé Monrésor, qui était fort malade. Son Curé croyant qu'il allait mourir, lui conseilla de faire sa paix avec Dieu, afin d'être reçu en paradis. Mais Monrésor lui dit : J'ai peu d'inquiétudes sur ce sujet, car cette nuit j'ai eu une vision qui m'a fort tranquillisé. Quelle est-elle? dit le bon pasteur. J'ai été, reprit le mourant, à la porte du paradis, avec une foule de personnes qui voulaient entrer. Saint-Pierre demandait à chacun de quelle religion il était; l'un répondait : « Je suis catholique romain. — Eh bien! dit Saint-Pierre, entrez, et prenez place parmi les catholiques » Un autre dit : « Je suis de l'église Anglicane. — Eh bien! dit Saint-Pierre, entrez, et placez-vous parmi les Anglicans ». Un autre dit : « Je suis Quaker. — Entrez, dit Saint-Pierre, et mettez-vous au rang des Quakers ». Enfin il m'a demandé de quelle religion j'étais. « Hélas! lui ai-je répondu, je n'en ai point d'autre que la loi naturelle et l'amour du genre humain ». Le Saint réfléchit un instant; ensuite il me dit : « Entrez toujours, et placez-vous où vous voudrez ».

LES QUATRE AGES.

Par le Citoyen HENRY LARIVIÈRE.

A Quinze ans, fille indifférente,
Sans pitié rebute un amant;
A vingt, son cœur plus indulgent,
Reçoit les vœux qu'on lui présente;
A vingt-cinq, douce et complaisante,
Elle fait un pas en avant;
Hélas! c'est dommage pourtant
Que l'on n'en veuille plus à trente.

Retenir par cœur.

LES scènes attendrissantes d'Iphigénie et de Zaïre, font verser des larmes; on les retient par cœur malgré soi; et voilà pourquoi nous disons retenir par cœur; car ce qui touche le cœur, se gravé dans la mémoire.

Autorité.

MISÉRABLES humains, soit en robe violette, soit en turban, soit en robe noire ou en surplis, soit en bonnet carré et en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison.

Augures.

LES Augures ont péri avec l'Empire Romain. Les Évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle crosse, et qui était une marque distinctive de la dignité des Augures.

VARIÉTÉS INTÉRESSANTES.

LES Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'Almanachs. Le plus beau droit de l'Empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux et à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre. Lorsque l'Empereur Cam-Hi voulut charger les Missionnaires Jésuites de faire l'Almanach, ils s'en excusèrent sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. « Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions, leur dit Cam-Hi; faites-moi seulement un bon calendrier, et laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises ».

RIEN ne fut plus évident que la colère des Prussiens contre les ci-devant Princes rebelles et leurs nombreux complices. « Pourquoi, disaient les Prussiens, pourquoi nous forcer à nous battre pour des gens qui nous ont trompés, en nous assurant que la France entière nous attendait » ?

VOLTAIRE demeurant alors à Londres, entra dans un café par un vent d'est. On sait que quand ce vent souffle, les Anglais sont fort tristes. Dans le moment arrive un habitué, qui dit de l'air le plus indifférent : « Molly s'est coupée la gorge ce matin. Son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle ». Cette Molly était une fille jeune, belle et très-riche, qui

était prête à se marier , avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces messieurs qui , tous , étaient amis de Molly , reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un d'eux demanda seulement ce qu'était devenu l'amant. « Il a acheté le rasoir , dit froide-
ment quelqu'un de la compagnie ».

SWIFT , Prêtre , Curé , Docteur , Recteur , Prédicateur , et ce qui est bien au-dessus , le Rabelais de l'Angleterre , disait un jour en chaire , devant une nombreuse Assemblée : « Il y a trois sortes d'orgueil , l'orgueil de la naissance , celui des richesses , celui de l'esprit. Je ne vous parlerai pas du dernier. Il n'y a personne parmi vous qui ait à se reprocher un vice si condamnable ».

LA France accueille tous les hommes sans s'informer de leurs opinions religieuses. Les frères Moraves sont munis d'un bon passe-port , *l'industrie et la probité*. Leur religion leur défend de jurer , mais comme l'a dit fort bien Anacharsis-Clootz : « La promesse d'un homme libre , est plus sacrée que le serment d'un esclave ».

LORS du siège de Verdun une bombe tomba près des ci-devant Princes. « Ces B..... là tirent juste , dit M. d'Artois , en reculant de trois cents pas. — Comme ces coquins-la se battent , disait Monsieur , et il pâlissait ». Dans une autre occasion , un des émigrés criait : « Sauve qui peut ». Alors les

ci-devant Princes se mirent à courir au grand galop , pendant une demi-heure.

UN homme arrivé nouvellement des Colonies , disait au mois de novembre 1792 , chez un Restaurateur du jardin des Tuileries. On parlait des amis des Noirs et du fameux décret en leur faveur ; on lui vantait l'humanité et la probité de ces hommes qui l'avaient sollicité : « Comment , morbleu ! s'écria-t-il , vous voulez que je regarde comme d'honnêtes gens des scélérats qui me font aller à pied , et qui me réduisent à manger du pain et du bouilli »!

UN petit-neveu du Traducteur de Lucain , et du R. P. Brébeuf , Jésuite-Missionnaire au Canada , a conté à ses amis que son grand-oncle l'Ignatien , ayant converti un petit Canadien fort joli , ses compatriotes très-piqués , rôtirent cet enfant , le mangèrent , et en présentèrent une fesse au R. P. Brébeuf. Celui-ci , pour se tirer d'affaire , leur dit : « Je fais maigre aujourd'hui ».

FRÉDÉRIC GUILLAUME , au moment de sa retraite , fit appeler Monsieur et le Général Autrichien Clairfayt. « Messieurs , leur dit le Roi de Prusse , vous m'avez trompé , vous et les émigrés. Je retourne à Berlin ; je veux bien protéger votre retraite , à l'ombre de mes troupes , et vous tirer encore de ce mauvais pas , mais vous vous souviendrez de moi ».

AU mois de novembre dernier ; le Citoyen Genostea sauva quatre hommes prêts à être submergés. Il refusa toute récompense , et ne voulut même pas de certificat qui attestât son action.

UN Maire d'un canton quitta son écharpe et s'enrôla. Son père et son épouse voulurent le détourner de son projet. « Serions - nous , répondit - il , moins braves que nos ennemis. Les Aristocrates ont tout quitté , pour combattre leur patrie. Je pars , moi , pour la défendre ».

LORSQUE les Français marchèrent sur Francfort , ils rencontrèrent dans leur chemin beaucoup de gens de la campagne qui portaient la dîme des raisins aux Ecclésiastiques de tout rang et de toute couleur. « Ces gens n'ont pas besoin de cela , dirent les soldats de la liberté aux bons paysans : retournez-vous-en dans vos maisons ». Jamais ordre ne fut mieux reçu et plus promptement exécuté.

LE Citoyen Plagnaud , Curé de Lussac , Département de la Haute-Vienne , fit chanter avant de mourir , l'Hymne des Marseillois ; il fit aussi promettre à ses paroissiens de le porter autour de l'arbre de la liberté avant son inhumation. La volonté de ce Pasteur patriote fut fidèlement exécutée. La société perdit en lui , un bon citoyen , et ses paroissiens , un vrai frère et un consolateur.

Il doit y avoir dans le Cabinet de l'Impératrice de Russie , un Manuscrit en superbe papier , proprement relié , qui avait servi à Louis XV enfant , pour ses leçons d'écriture. Il y a dans une page : « Les Rois sont tout-puissans et font tout ce qu'ils veulent ». La page est remplie de cette leçon ; et au bas est signé *Louis* , répété aussi plusieurs fois. Voilà comme on instruisait les Rois de France.

« On nous donne , disait un jour Voltaire , on nous donne des maîtres en tout genre , excepté des maîtres à penser. Les hommes même les plus savans , les plus éloquens , n'ont servi quelquefois qu'à embellir le trône de l'Erreur , au lieu de le renverser. Ils enchaissent continuellement des pierres fausses dans de l'or ».

LE Cardinal Bernis portait quelqu'un au ministère. Pour préliminaires essentiels , il fallait raccommoder cette personne avec la favorite Pompadour. L'homme en question , l'un des plus beaux et des plus spirituels de ce tems-là , fut introduit à la toilette. Il causa , il brilla de tous ses talens acquis et naturels , en un mot , il fut charmant ; et l'on sent bien que d'un homme charmant à un homme d'état , il n'y a , en certaines circonstances , qu'un pas. Dans un de ces momens d'engouement , qui mènent par sauts et par bonds le beau sexe , Madame de Pompadour dit au beau parleur : « Quel dommage que tous vos parens soient de mauvaises têtes » : celui-ci

reprend à l'instant, mais avec humeur (c'était un marin) : « Madame, il est vrai que c'est le titre de légitimité dans notre maison ; mais les bonnes et froides têtes, ont fait tant de sotises, et perdu tant d'États, qu'il ne serait peut-être pas fort imprudent d'essayer des mauvaises. Assurément, du moins, elles ne feraient pas pis ».

LES représentations du *Siége de Lille*, attirèrent la foule au théâtre de la rue Feydeau. Le Général Wimpfen y assista le samedi 27 novembre 1792. Il fut apperçu par quelques citoyens. A peine l'eut on nommé, que par-tout on cria : « Vive Félix Wimpfen, vive le héros de Thionville ». La musique militaire, les décharges, et le théâtre couvert de citoyens-soldats, ajoutèrent à l'intérêt du spectacle. Le peuple demanda des couronnes ; et Félix Wimpfen, malgré sa modestie, fut couvert du laurier du vainqueur et du chêne civique. Il se vit forcé de paraître dans un lieu plus apparent de la salle. Dès que les larmes d'attendrissement qui coulaient de ses yeux, lui permirent de parler : « Je vous remercie, Citoyens, de l'accueil que vous me faites. Je le regarde plutôt comme un encouragement, que comme une récompense. Je dois toute la gloire de ma défense à mes compagnons d'armes. Oui, Citoyens, je prends l'engagement avec vous, de consacrer ma vie et mon ardeur à la République, aussi long-tems qu'elle aura guerre avec les tyrans ». C'est ainsi que dans la Grèce, le peuple se levait à l'aspect des vainqueurs.

quand ils entraient aux jeux olympiques ; c'est ainsi qu'il les couronnait.

UN Hussard patiote ayant été pris par les Emigrés , ceux ci lui firent les menaces les plus terribles , auxquelles il répondit froidement : « J'ai soif , qu'on me donne à boire ». On lui présenta de l'eau ; il la jeta par terre , en disant : « C'est du vin qu'il me faut , je ne suis pas accoutumé à boire de l'eau ». On lui cria qu'il serait pendu. Le prisonnier regardant avec dédain celui qui avait fait la menace : « Vil suppôt du despotisme , lui répondit-il , crois-tu intimider un homme libre par la menace de la mort ? Apprends que nous sommes six millions d'hommes qui donneraient mille vies pour t'arracher la tienne , et celle de tes infâmes soutiens : sacrifie-moi à ta fureur , tiens , frappe , mes frères me vengeront ».

A l'occasion de l'abolition de la royauté , le Citoyen Labaumelle , Curé de Pézenas , fit un repas civique à la tête de ses paroissiens , et leur dit : « Patriotes , le premier mariage contracté par les Officiers civils sera le mien ». Tous les convives applaudirent. Les vieillards s'écrièrent : « Vive la régénération des mœurs ! Nous n'avons encore vu que des Curés soupçonnés de ne point respecter le lit d'autrui. Il y a cinquante ans qu'un de nos concitoyens égorgea son épouse , qu'il surprit couchée avec un Vicaire de la paroisse. Un mariage

légitime est préférable aux horreurs de l'adultère ». On battit des mains , et tous dirent à l'envi : « Que la Convention décrète donc qu'aucun Ministre des cultes n'en pourra faire les fonctions s'il n'est marié » ?

A Brives , Département de la Corrèze , un Laboureur robuste et de belle taille , mais pauvre , disait , en sortant de la messe paroissiale : « Je voudrais bien aussi , moi , servir la patrie ; mais qui prendrait soin de ma femme et de mes enfans ? — Pars , lui dit un généreux vieillard , pars , je m'en charge » .

DANS les ci-devant sociétés religieuses , il se trouvait de certains êtres qui avaient toute la simplicité et tout l'enthousiasme de gens persuadés . Ils étaient nécessaires à leur Ordre . On demandait un jour à Oliva , Général des Jésuites , comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans un corps qui passait pour éclairé ? il répondit : « Il nous faut des Saints » .

VOLTAIRE qui a tout vu , qui a tout prévu , et dont aucun homme de lettres n'approcha et n'appréciera jamais ; ce Génie unique a dit : « La véritable charte de la liberté est l'indépendance soutenue par la force ; c'est avec la pointe de l'épée qu'on signe les diplômes qui assurent cette prérogative naturelle . Heureuse Helvétie , à quelle pancarte dois-tu ta liberté ? à ton courage , à ta fermeté .

meté. — Mais je suis ton Empereur. — Mais je ne veux plus que tu le sois. — Mais tes pères ont été esclaves de mon père. — C'est pour cela même que leurs enfans ne veulent point te servir. — Mais j'avais le droit attaché à ma dignité. — Et nous, nous avons le droit de la nature ».

Les Autrichiens conduits par des émigrés, vinrent le 2 mai 1792, piller le village de Bettignies, près Maubeuge. Ils volèrent le lit du patiot Guyot, Curé de cet endroit. Ce bon Pasteur, sans lit, acheta celui de son ci-devant Archevêque (Ferdinand-Rohan). Ce lit passa dans le presbytère avec ses coussins épais et son dôme majestueux. De crainte d'être accusé d'un luxe trop épiscopal, le Citoyen-Curé fit inscrire sur la corniche qui supporte le dôme, la devise suivante, en lettres capitales aux trois couleurs nationales : « Ils avaient pris le mien ».

Le Cardinal Fleury vieillissait. Un de ses amis lui dit un jour : « Vous avancez en âge, vous mourrez : Louis XV ne s'applique point aux affaires ; que deviendra le royaume quand vous ne serez plus » ? Fleury lui répondit : « Je n'ai pas attendu jusqu'aujourd'hui à faire cette réflexion, et voici ce qui m'est arrivé : je pressai un jour, très-fortement le Roi, de se former aux affaires, et de s'appliquer au gouvernement ; je lui représentai à quoi s'exposait un Monarque faible et qui abandonnait les rênes de l'Etat ; je lui rappellai l'histoire des Rois fainéans,

B.

et j'allai jusqu'à lui dire qu'il pourrait en venir au point de se voir détrôné , et rélegué dans un coin du royaume avec une pension. Quelques jours après , le Roi me dit : « J'ai réfléchi sur les observations que vous m'avez faites l'autre jour ; et dites-moi : Quelle serait la pension que l'on me ferait si j'étais détrôné »?

LA CLEF D'AMOUR.

Par le Citoyen RABELAIS-D'AQUIN.

LA vertu d'une fille ,
Est le bijou le plus fragile ;
Et de veiller sur un tel bien ,
C'est une entreprise inutile.
Cela soit dit , sans te fâcher en rien ,
Créature charmante ,
Dont l'aspect nous ravit , dont l'accueil nous tourmente ,
À tes beaux yeux , à ta gorge mouvante ,
A l'éclat de ton teint ,
À ta peau satinée , à ta voix séduisante ,
Qui d'amour ne serait atteint ?
Tu parais , tu souris , et le Diable nous tente :
Pour résister , il faudrait être saint.

UN gros Cultivateur de l'heureuse Belgique
Bon à tous ses valets , secourable au voisin ,
Le meilleur homme enfin ,
Fossédait une fille unique ,

LA CLEF D'AMOUR. 27

Mais un bijou vraiment
Pour l'esprit et pour l'agrément.
Elle était jeune, et si jolie,
Que dans tout le canton
Elle n'avait pas d'autre nom
Que celui de belle Julie.
Les jeunes gens l'aimaient à la folie.
En offrande, chacun lui portait des bouquets,
Des bagues, des colifichets :
Nymphe jamais ne fut tant poursuivie.
L'Amour qui la guettait, égara sa raison.
Certain blondin lui plut, et lui fit un poupon,
Dont la mignone eut l'ame assez marrie.
Il fallut bien, d'un air dolent,
A maman, confier le fatal accident ;
La douce maman pleure... Et par un mariage,
Songe à tout réparer. C'était le parti sage :
Quand le père, un matin, de voyage arrivant,
Trouve sa fille dans un champ,
Assise sur la tendre herbette,
Occupée à cueillir la fraîche violette.
A son petit ventre dodu,
Le papa s'étant apperçu
Que Julie avait fait faux bond à sa vertu,
Pour caresses, commence à lui chanter injures.
L'homme était vif. « Friponne, à mon insçu,
Moi, qui comptais sur des mœurs pures,
Faire un enfant ! . . Qui l'aurait cru ?
Tu dieu, gourmande » ! . . Et puis d'une canne légère

Il la frappe , mais doucement ;
 Car , même en punissant ,
 A dit un Auteur grave , un père est toujours père .
 Or , non accoutumée à pareil traitement ,
 La petite jetait des cris de Mélusine ,
 Et des deux yeux dévorait la houssine .
 De loin la mère l'entend ,
 Court , vole , arrive auprès de la pauvrette .
 Jugez du beau vacarme : « Ah ! ma fille , ah ! poulette !
 Fi donc , fi donc . . . êtes-vous fou . . . ?
 Y pensez-vous , Monsieur Grégoire ?
 Y pensez-vous ? finissez . . . ou . . .
 — Le mari dit : voyez l'histoire :
 Et rougissez . . . Comment ? laisser
 Caresser
 Votre fille au point . . . oh ! ma femme ,
 C'est bien plutôt à vous , sur mon Dieu , sur mon ame ,
 Que je devrais m'adresser .
 Tête sans cervelle ,
 Que n'avez-vous veillé sur elle ?
 Bien plus que votre enfant , vous êtes criminelle .
 — Mon mari , je saurai lui rendre son honneur .
 — Ma femme , je ferai pendre le suborneur » .
 La commère adroite et rusée
 Caçole , adoucit son époux ,
 Et lui dit en femme avisée :
 « Mon bon ami , calme un peu ton courroux ;
 Oui , j'en conviens , j'ai tort : mais , soit dit entre nous ,
 S'opposer à cela , c'est chose mal-aisée ;

LA CLEF D'AMOUR. 29

L'homme dans sa conduite est par fois déréglé.
Monsieur Grégoire, allons, pardonne à la nature...
D'ailleurs, peut-on toujours garder une serrure
Dont tant de monde a la clé.

A M^{ME} DE COURTEILLE,

A L'OCCASION DU BUSTE

DE FÉRIOL D'ARGENTAL (1),

Par le Citoyen SÉLIS.

C E buste où d'Argental respire,
Sculpteur, vous demande un pendant.
Représentez Courteille, exprimez son sourire,
Et son front calme, et son regard touchant;
Chaque trait offre sur son visage
Une nuance de bonté;
Qu'on devine son ame, en voyant son image!
Et dédiez votre ouvrage
A la Sensibilité.

Vaucanson.

VAUCANSON étant enfant et jouant à la chapelle, faisait des prêtres automates. Hélas! combien il en a coûté aux hommes de n'avoir pas des prêtres de cette nature!

(1) Un des plus intimes et des plus fidèles amis du Grand Homme. Voltaire appellait d'Argental son bon Ange.

PRÈCIS SUR BERQUIN.

LA ville de Bordeaux fut le berceau de Berquin, si connu par le bon ouvrage de l'*Ami des Enfans*: c'est à ces jeunes créatures à répandre des larmes et à jeter des fleurs sur la tombe de leur ami. Le principal objet des leçons de Berquin, était d'inspirer à ses élèves l'amour de la vertu, la douce sensibilité, le goût du travail, l'attachement à ses devoirs, la piété filiale, l'avantage si rare d'avoir du caractère. La morale s'y cachait sous le voile transparent d'une fiction légère et amusante; Berquin composa aussi des Idylles où la nature s'allie au sentiment. Son genre favori fut celui des Romances, genre sûr de plaire aux ames sensibles. Que de charmes dans celle où il exprime si tendrement la douleur d'une infortunée qui, trahie par l'amour, ne trouve qu'auprès de son enfant la consolation de ses peines. Un cœur aimant ne peut jamais oublier :

DORS, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

La carrière du théâtre avait aussi tenté Berquin. Il fit le *Connaïssur*, d'après le Conte de Marmontel; mais il ne tira pas cette pièce de son porte-feuille. C'est à Berquin que Paris doit le Citoyen Garat. Ils étaient amis inséparables. Le premier, venu pour passer quelque tems dans la capitale, s'y fixa, et y attira le second. Ce fut une excellente acquisition

pour la philosophie et pour les lettres. Il nous reste à crayonner le portrait de l'ami des enfans : son cœur était bon , son esprit gai , son commerce doux et sûr. Né sans ambition , il ne connut jamais l'intrigue. Il n'aspira ni à la fortune ni aux places. Ami zélé de la révolution , de la liberté , de l'égalité , il cultiva la littérature au sein de l'indépendance. Le Citoyen Dorat-Cubières lui adressa ces vers :

Sa plume agréable et féconde
Instruisit aux vertus les citoyens naissans ;
Il se dit l'ami des enfans ,
Il doit l'être de tout le monde.

Berquin n'avait jamais été malade. Une fièvre maligne l'attaqua vivement. Elle laissa peu de ressources à l'art , et l'enleva aux Muses et à ses petits élèves , le mercredi matin 21 décembre 1791 , dans la quarante-deuxième année de son âge.

VERS POUR UN MARIAGE,

Par le Citoyen SÉLIS.

A Votre avis , quel fut le Prêtre
Qui maria ces deux charmans époux ?
Parbleu , ce fut , répondez-vous ,
Quelque homme d'Eglise , peut-être.
Vous vous trompez : l'Amour , par un trait délicat ,
Voulant que cet hymen se fit sous son auspice ,
Ce jour-là , prit exprès l'étoile et le rabat
Du bon Curé de Saint-Sulpice.

DÉTAILS PIQUANS

SUR LA COUR DE TURIN.

ON fait tout ce qu'on veut de Victor Amédée, en lui disant qu'il est le maître. Il y a quelques années qu'il désirait faire le voyage de Savoie avec sa femme : mais les Piémontais jaloux de voir passer quelques écus à Chambéry s'y opposèrent. On assembla un conseil à ce sujet. Le Maître disait oui, les Ministres disaient non, et la dispute s'échauffait. Pour la terminer, un courtisan adroit prit la parole et dit au Roi : « Sire, en soutenant votre opinion pour le voyage de Savoie, vous ne ferez que témoigner un desir que vous avez ; opposez-vous vous-même à ce voyage, et vous ferez un coup de maître ». A ce mot de maître, le Roi se rendit, et le voyage n'eut pas lieu. — Le Roi de Turin a une fureur pour tout ce qui tient au militaire. Il ne s'occupe que d'uniformes, de châteaux, de canons, d'épaulettes et de tambours : oui de tambours. Il y a quelques années qu'il chargea sérieusement son premier Musicien Pugnani de composer une marche nouvelle. Il fut obéi, Pugnani devint l'instructeur de tous les tambours du royaume. Cette bande défila ensuite devant Victor Amédée, qui fut si content, qu'il donna six francs à chaque tambour, et qu'il fit Pugnani Capitaine. Les premières maisons de Turin viennent presque toutes de familles juives. Les Nobles sont fils, pour la plupart de Procureurs, de Greffiers et autres Membres du

Sénat. Quelques Marchands aussi se font annoblir : ce sont ceux qui font la contrebande sur la frontière. La noblesse ne coûte que dix mille livres. On connaît de ces Nobles qui avant l'achat du parchemin, étaient morts civillement. — Les cuisines de la Cour sont remarquables. Tout ce qui y tient, depuis la cave jusqu'au grenier est en uniforme de Cour ; et chaque marmiton a des appointemens divers. Il y en a une infinité qui n'ont qu'un picaillon, deux deniers par jour ; d'autres en ont le double, et ainsi en comptant jusqu'aux cheffs qui ont six ou sept cents livres. Malgré la modicité de ce salaire, ces places sont très-courues, et les tours de bâton sont tels, que le marmiton à deux deniers, entretient sa femme et ses enfans aisément. Ces gens-là pillent dans la cuisine tout ce qui leur tombe sous la main. Dès que le chef a tourné le dos, ils ôtent le rôti de la broche, et le glissent sous leur habit, ils le portent chez eux, ou chez un acheteur. Ils ont toujours les poches pleines de beurre et autres comestibles ; aussi les distingue-t-on à leurs habits rouges placardés de graisse. — Il n'y a rien d'aussi plaisant que de voir autour du Duc de Chablais ses Ecuyers favoris. Le Prince salue le premier d'un coup de tête, celui-ci le rend gravement à son voisin, qui se tourne et le fait courir d'une tête à l'autre : de salut en salut, le coup de tête passe en quelques minutes jusqu'aux cuisines où il finit. — La conduite du Roi, ou plutôt de ses Ministres, avec la République de Gênes,

est des plus gauches. On encourage chaque année quelques misérables Piémontais à se faire insulter par les Génois. Il en résulte des voies de fait ; vient ensuite le Résident-Sarde qui se plaint ; la République en lève les épaules ; le Cabinet de Turin s'agit ; on assemble les Congrès, et toutes les manœuvres finissent par proposer un emprunt au Doge.

A U N A V O C A T

A qui j'avais rendu service , et qui voulait , pour reconnaissance , me donner un grand dîner à la Rapée.

Par le Citoyen SÉLIS.

LAISSONS LA vos projets d'orgie ,
Projets dont se plaint la santé ,
Et cherchons la félicité
Dans une autre philosophie .
C'est , quand on fait durant sa vie ,
Par-ci , par là , quelques heureux ,
Que l'on peut égaler des dieux
La bénédiction infinie .
Aider à l'homme vertueux ,
Est leur véritable ambroisie .

ORPHÈE ET EURIDICE (1),

Par le Citoyen SAINT-ANGE.

HYMEN a pris l'essor sous la voûte azurée ;
L'air frémît dans les plis de sa robe empourprée ;
Il vole vers la Thrace , où le plus tendre amant ,
Orphée , attend le dieu pour bénir son serment .
Il vient ; mais du destin douloureux interprète ,
Son visage est sinistre , et sa bouche est muette ;
Sa torche , en pétillant , fume et se fond en pleurs ,
Et l'air excite en vain ses mourantes lueurs ,
Le malheur suit de près un si fâcheux augure .
Belle Euridice , un jour qu'errant sur la verdure ,
Tu cours , en te jouant , sur la mousse et les fleurs ;
Ton pied foule un serpent... , tu pâlis... et tu meurs .
Époux désespéré , le chantre de la Thrace ,
Las d'implorer le Ciel qui souffrit sa disgrâce ,
Osa franchir , vivant , la porte des enfers .
A travers les détours de ces obscurs déserts ,
Peuplés confusément de livides fantômes ,
Il aborda les dieux de ces sombres royaumes ;
Et d'une voix plaintive , et la lyre à la main ,
Il dit : « Divinités du monde souterrain ,
Vous , dont tout ce qui naît , reconnaît le domaine ;
Un désir curieux , n'est point ce qui m'amène ,
Ni l'orgueil d'enchaîner , à mes pieds terrassé ,
Le chien au triple col , de serpents hérissé .
Je viens redemander une épouse ravie :

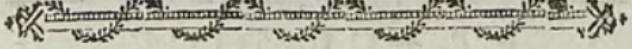
(1) Fable première du dixième livre des *Métamorphoses d'Ovide*.

De sa beauté fragile, au matin de sa vie,
La dent d'une vipère a moissonné la fleur :
J'ai voulu supporter sa perte et ma douleur ;
Je ne l'ai pu : je cède, et je l'ai dû peut-être,
L'Amour règne en tyran : l'enfer doit le connaître :
Et des tems reculés, si les récits sont vrais,
Lui seul, rendit Pluton le gendre de Cérès.
Par ce sombre cahos, et cet empire horrible
Où règne avec la mort, un silence terrible,
Redonnez Euridice, à mes pleurs, à mes chants,
Et renouez, pour moi, le fil de ses beaux ans.
Tout mortel, en naissant, est votre tributaire :
C'est ici des vivans la demeure dernière :
Tôt ou tard, on arrive à ce terme du sort,
Et le plus vaste empire est celui de la mort.
Euridice elle-même, à vos décrets sujette,
De la nature aussi doit acquitter la dette.
Rendez-lui pour un tems des jouis trop tôt perdus.
J'implore, comme un don, les ans qui lui sont dûs.
Si le destin cruel rejette ma prière,
C'en est fait : je renonce à revoir la lumière.
Plus de retour sans elle : accordez à mes vœux
La grâce d'Euridice, ou la mort de tous deux ».

Il chante, et sous ses doigts sa lyre gémissante
Seconde de sa voix l'expression touchante.
Les mânes étonnés, spectres vains et sans corps,
Pleurent autour de lui, touchés de ses accords ;
Sisyphe écoute, assis sur sa roche fatale ;
L'onde fuit et revient sans irriter Tantale :

L'urne échappe à vos mains , ô fille de Bélus ;
Et le bec du vautour , bourreau de Tytius ,
Suspend pour un moment ses avides morsures ;
Ixion sur sa roue , oubliant ses tortures ,
S'arrête aux chants d'Orphée , attentif à sa voix .
L'Euménide pleura pour la première fois .
Pluton cède lui-même . Un charme irrésistible
A surpris la pitié dans son cœur inflexible .
Il appelle Euridice : elle vient : mais hélas !
Sa plaie encor récente a retardé ses pas .
Elle est enfin rendue à son époux fidèle :
Mais s'il jette un regard , un seul regard sur elle ,
Avant qu'il ait quitté l'Empire de la Nuit ,
Des faveurs de Pluton , il a perdu le fruit .

PAR un sentier obscur , tortueuse caverne ,
Ils remontent tous deux les gouffres de l'Averne ;
Orphée a presque atteint la barrière du jour .
Soudain impatient , et de crainte et d'amour ,
Il regarde... Euridice hélas ! envain rendue
Échappe à son amant ; un coup d'œil l'a perdue .
Il la rappelle envain du geste et de la voix .
Elle meurt , sans se plaindre , une seconde fois .
Eh ! quelle plainte encore aurait-elle formée ?
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée ?
Par un dernier soupir que l'époux n'entend pas :
Adieu , dit elle , et rentre aux gouffres du trépas .



A LA P U D E U R.

Par le Citoyen DUTHRÔNE DE GLATIGNY.

Douce pudeur, trésor de mon enfance,
O toi, qui m'offris tant d'attrait !
Fille aimable de l'innocence,
Je t'ai donc perdue à jamais.

IDOLATRÉ d'une sensible mère,
Je n'avais nuls vœux à former ;
Tous mes soins étaient de lui plaire,
Et tout mon bonheur de l'aimer.

A la gaîté, mon ame toute entière
Sans nulle crainte se livrait ;
Le doux sommeil, de ma paupière,
La nuit, jamais ne s'éloignait.

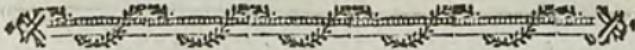
M A I S à présent que du Dieu de tendresse
Je ressens le feu séducteur ;
Les soucis, la noire tristesse
Se partagent mon faible cœur.

REVIENS hélas ! trésor de mon enfance,
Pudeur, qui m'offris tant d'attrait !
Fille aimable de l'innocence
T'aurais-je perdue à jamais ?

A UNE JOLIE FEMME. 45

Pour vous, jamais, sur ma parole,
Vous n'argûrez un Bachelier.
Si jamais vous tenez école,
Ce sera dans l'art d'allier
Le ton solide au ton frivole;
Et cet enfant, du monde entier
Doux tyran et cruelle idole,
L'Amour, sera votre écolier.

UNE discipline, une haire,
Pour la Sainte eurent des attraits :
Le cilice, le scapulaire,
Ne seront jamais vos hochets.
Elle récitait le rosaire,
Le missel et les orémus ;
Vous goûtez fort peu le bréviaire
Et l'office ne vous plaît guère,
Hormis l'office de Vénus.
Dans sa cellule monastique
Elle lisait la fleur des Saints ;
Et dans plus d'un livre ascétique,
Peu lu des profanes mondains,
Sa plume, à de l'amour mystique
Expliqué les transports divins,
Et la grâce théologique.
Qui peut, mieux que vous, essayer
D'écrire l'histoire des Grâces ?
Leur style vous est familier ;
Elles suivent toujours vos traces.



LE TEMPS PASSÉ NE REVIENT PLUS.

Par le Citoyen REYNIER, de Liége.

T HÉMIRE, vous avez ^{int} v ans,
Ah? profitez de ce bon temps!
Si vous tardez d'en faire usage,
Combien de doux momens perdus :
Jouissez vite du bel âge :
Le temps passé ne revient plus.

Vous avez de brillans appas,
Mais ne vous en prévalez pas.
Voyez le soir la fleur nouvelle,
Tous ses charmes sont disparus ;
Thémire on n'est pas toujours belle,
Le temps passé ne revient plus.

PAR-TOUT, voltigeant sur vos pas,
Le Dieu d'Amour vous tend les bras,
Il gémit, il pleure, il supplie...
Mais irrité de vos refus,
Craignez qu'un jour il ne vous crie :
Le temps passé ne revient plus.

Du Respect.

Le respect se mérite, et ne se com-
mande pas.



LE JUIF ESPION.

Par le Citoyen Ch. VILLETTÉ.

IL est arrivé à Paris un Juif, qui raconte naïvement maints détails du siège de Thionville; il se targue de l'honneur d'avoir été employé comme espion par le courageux Félix Wimpffen. C'est une chose plaisante que d'écouter ses jérémiaades. Il accuse notre Général qui prend sur lui de défendre la place pendant cinquante et un jours, avec cinq mille hommes; et contre qui? contre quarante-deux mille qui avaient à leur tête un Brunswick. Mais ce dont il ne revient pas, ce qui confond sa logique, et renverse, selon lui, les premières idées du sens commun, c'est que Wimpffen ait eu la bêtise de refuser un million que lui proposait secrètement le Roi de Prusse, si tel jour et à telle heure, il voulait rendre la place: et voici comme il explique le fait. « Brunswick envoya un émissaire à Wimpffen. — Cet émissaire, c'est moi; vous allez voir comme il m'a trompé. — Wimpffen répondit en peu de mots, qu'il consentait à la proposition; mais qu'il voulait que l'acte fût passé chez un Notaire. — Quoi! un Notaire pour attraper un million! — Vous concevez bien que tout cela exigeait des allées et venues, et des pourparlers à n'en plus finir. Pendant tout ce tems-là, les Prussiens, sur les belles paroles du Commandant, s'enfournaient dans la campagne, mangeaient de mauvais raisins, et buvaient de mauvaise eau; les chevaux n'avaient que du bled coupé en verd; tous

mouraient dru comme mouches, tandis que d'un autre côté, Dumouriez et Kerleman arrivaient à toutes jambes. — Vous savez, Monsieur, ce qu'il en est résulté. Wimpffen, après tout, n'est qu'un glorieux : il se figure qu'il a sauvé la France ; il prétend que Thionville en était la clef, et l'on m'a assuré que dans le cas d'un assaut, il avait le projet de s'ensévelir sous les ruines de la ville, qu'il voulait faire sauter par le moyen du magasin à poudre. En vérité, continue l'Israëlite, pour moi, je n'entends rien à de pareils *micmacs*. Le ci-devant Baron a été fêté, claquée, couronné à Paris ; je conviens que son amour-propre a dû être flatté : tout cela est le plus beau du monde ! mais il n'en est pas moins vrai qu'il y avait un million à gagner, et que j'ai été trahi. Ah ! M. l'Abbé d'Espagnac entend bien mieux les affaires : il y a plaisir à travailler avec cet homme-là. . . . ».

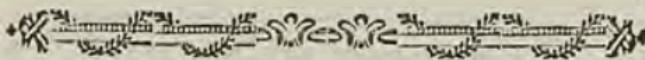
Le vrai Patriote.

Un vrai Patriote ne sait point compter avec son devoir. Il doit le remplir ou mourir.

le Républicain.

Un Républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un sujet à la sienne, par la raison que l'on aime mieux son bien que celui de son maître.

OLIBRIUS.



OLIBRIUS.

Par le Citoyen DOURNEAU.

UN Grammairien, par aventure,
Étant devenu grand Seigneur,
En prit bien vite la hauteur,
Le faste, le ton et l'allure,
Si qu'ayant pour Suisse un Normand
Qu'il avait baptisé Saint-Jean,
Un sien voisin, d'humeur badine,
Oyant ce sobriquet plaisant,
Dit : » pour le coup, c'est justement
Saint-Jean à la porte Latine «.

LE JEUNE ET BRAVE GRENAUDIER.

LES Commissaires de la Convention Nationale, pendant leur séjour à Sainte-Ménehould, visitèrent les hopitaux militaires. Un des malades, à qui ils demandèrent quelle était sa blessure, répondit : » J'ai perdu un bras dans l'affaire du 20 Septembre, mais, foi de grenadier, j'en ai encore un autre au service de la patrie ». En proférant ces mots, avec toute l'ardeur du courage, il sortait ce

bras de son lit, pour le montrer. Ce trait héroïque fit verser des larmes d'admiration à tous ceux qui l'entouraient.

SUR LA FÊTE DE LA LIBERTÉ,

Par le Citoyen Ch. VILLETTÉ.

Au moment où l'on allait se mettre en marche (Dimanche 13 Avril 1792) on ne savait quelle sorte de police il fallait employer pour que tout se passât dans l'ordre. Un Jardinier du faubourg de la Liberté, ci-devant Saint-Antoine, se présente avec une petite baguette d'osier surmontée d'un épi de blé. » Laissez-moi faire, dit-il, voilà ma baguette, je suis sûr, en la présentant, de faire ranger tout le monde. Aussi-tôt il est choisi pour le Grand-Maître des cérémonies, et tout le monde respecte les marques distinctives de son autorité. Il est bon de remarquer que ce bâton de commandement d'un nouveau genre est resté intact pendant huit heures de marche,

depuis la barrière du Trône jusqu'au champ de la Fédération. Ce trait seul donne beaucoup à rêver aux aristocrates. En effet quel moyen leur reste-t-il de dé- sunir un peuple qui, dans un concours de six cent mille ames, se laisse conduire par un épi de blé?

EPISODE DE MARCELLUS (1).

Traduction du sixième livre de l'Enéide.

*Par Chabanon, de l'Académie
française,*

NON LOIN de Marcellus, s'avance d'un pas lent
Un guerrier que revêt l'acier étincelant;
Jeune, triste, abattu... « Quel est donc, dit Enée,
O mon Père ! quelle est cette ombre infortunée ?
Du nom de Marcellus est-ce un digne héritier ?
Ce Héros semble en lui revivre tout entier.
On l'entoure, on le suit. Queile nuit effrayante
Déploye autour de lui son ombre menaçante !

(1) Arrière-petit-fils de l'illustre Général romain du même nom. Il eut pour mère Octavie, sœur d'Auguste. Sa mort prématurée fit verser bien des larmes aux romains et sur-tout à sa famille.

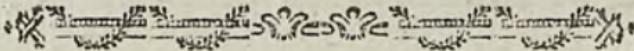
52 EPISODE DE MARC.

— O mon fils , dit Anchise , en répandant des pleurs ,
Détourne tes regards du plus grand des malheurs ;
Le ciel ne doit hélas ! que le montrer au monde .
Ce Héros ... Dieu puissant ! ta sagesse profonde
Eût trop favorisé nos destins éclatans ,
Si de tant de vertus , Rome eût joui long-tems .
Un cri , du deuil public , trop fidèle interprète ,
De Rome , au champ de Mars , tristement le répète ,
Et près du monument qu'entoura la douleur
Le Tibre consterné se traîne avec lenteur .

MARS ! qui de Romulus conservez la puissance ,
Ilion ! non jamais ta superbe espérance
D'un pareil nourrisson n'osera se vanter .
O foi pieuse ! ô bras que rien n'eût pu dompter !
Du fantassin armé qu'il eût guidé la trace ,
Ou d'un coursier fougueux aiguillonné l'audace ,
Qui l'eût osé combattre , aurait reçu la mort !
Échappe , enfant trop cher , échappe aux coups du sort :
Tu seras Marcellus . — Sur cette ombre sacrée ,
Versons , versons les fleurs dont la terre est parée .
À mon sang prodigues , ces vains tributs d'honneur ,
Tous vains qu'ils sont hélas , satisferont mon cœur .

Sur la Cervelle.

LA Cervelle d'un Sot , ressemble comme
deux gouttes d'eau à celle d'un grand
Génie ,



LE SAUVEUR D'HOMMES.

Un Navire fait naufrage à une lieue et demie en mer , et à la vue du port Saint-Nazaire , département de la Loire inférieure . Quarante-une personnes de l'équipage se sauvent sur les débris ; elles y attendent la mort ; car qui osera leur porter des secours ? Le vent et la marée sont contraires . Le courageux pilote Mathieu Christiern , qui , déjà trois fois , a exposé ses jours en pareille circonstance , demande cinq hommes . Son intrépidité rassure , et le voilà dans sa chaloupe avec eux . Après quatre heures d'une lutte violente contre la tempête qui durait toujours , il arrive aux quarante-un naufragés , en prend trente à bord de la chaloupe qui n'en peut contenir davantage , et quitte les autres en leur disant : « sans adieu , demain matin vous me reverrez . Courage et patience » !

Christiern débarque sa précieuse cargaison , se prépare aussi-tôt à un second voyage , se remet en mer , et tient parole . Le reste des infortunés est dans le port

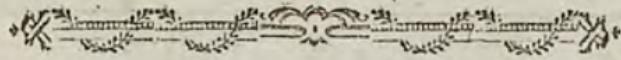
54 LE SAUVEUR D'HOMMES.

avant qu'il fasse grand jour. Ne voilà-t-il pas le capitaine, nommé Ogé, qui s'écrie : « Et ma cassette, ma cassette où se trouvent dix-huit mille livres, qui seraient d'un si grand secours à mes compagnons et à moi » ! Christiern repart pour la troisième fois. Après des efforts incroyables, cet homme étonnant atteint la cassette, et la remet aux mains du propriétaire.

CITOYENS ! que réservons-nous au pilote de Saint-Nazaire. Mais Mathieu Christiern est content. Le surnom de *Sauveur d'hommes* lui suffit.

Des Femmes.

LES Femmes indulgentes pour elles-mêmes sont ordinairement fort sévères pour les autres. Elles croient en imposer par de grands airs et de grands mots ; elles se trompent ; car les novices n'en sont les dupes qu'une fois.



ATHANASE AUGER.

ATHANASE AUGER, de l'Académie des Belles-Lettres, naquit à Paris, et décéda dans cette ville, le mardi matin 7 février (1) 1792, âgé de cinquante sept ans. M. Gail, Professeur de littérature grecque au collège national, trace ainsi le caractère de notre savant abbé. « Citoyens sensibles et bons qui pleurez Cerutti, n'essuyez point encore vos larmes, vous

(1) Le soir du même jour, un pétitionnaire se présenta à l'ouverture de la séance de l'Assemblée nationale. Il annonça la mort de l'Abbé Auger et demanda qu'une députation honorât les obsèques de ce Savant. En effet l'Abbé Auger a rempli avec gloire une utile carrière. Traducteur élégant et fidèle, lorsqu'il travaillait à rendre dans notre langue les chef-d'œuvres des Grecs, il peuplait, pour ainsi dire, sa retraite studieuse de Héros et de Sages. C'est avec eux qu'il vivait; c'est par les secours de cette douce illusion qu'il s'isolait d'une Nation dont la faiblesse et l'esclavage affligeaient son ame libre et pure. Mais quand le cri de la Liberté se fit entendre, il écrivit pour elle. Il servit autant la révolution par sa plume que par l'influence de l'opinion et de l'exemple d'un homme instruit et vertueux. Convaincu que les Français ne reprendraient jamais les chaînes du despotisme, qu'appelés à de nouvelles vertus, ils ne manqueraient ni de persévérance, ni de courage, sa récompense a été conforme à ses vœux, et digne de son cœur. Il a cru mourir avec les grecs, en rendant les derniers soupirs au milieu de ses concitoyens.

venez de perdre un autre ami. Athanase Auger est mort..... Il vécut parmi les ci-devant grands Seigneurs, et leur dit la vérité. Nourri des anciens, il puise dans leurs écrits l'amour de la Liberté et la haine de la licence. Ami de la révolution, et tout entier au parti juste, il n'eut jamais à se reprocher ni procédés ni sentimens peu généreux envers ses contradicteurs. Etranger à toutes ces petites passions qui, trop souvent, dégradent les gens de lettres, il cultiva la littérature sans jamais l'avilir. Jamais on ne le vit dans la foule de ceux qui sollicitaient des récompenses, parce que les idées de devoir et de récompense n'étaient jamais entrées dans son ame. Aussi n'avait-il pas d'envieux.

Modeste, tout annonçait dans lui l'innocence des moeurs patriarchales. En même-tems qu'on trouvait dans ses écrits l'ami de l'antiquité, on reconnoissait sur sa figure les traits de Socrate. A le voir, vous eussiez dit : qu'il est bon ! à l'entendre : qu'il est simple ! à le lire : qu'il est éclairé ! Ami des lettres, ferme et

courageux, il n'eut que deux passions, la bienfaisance, témoin sa famille désolée; son autre passion fut l'amour de l'étude qui l'a conduit au tombeau avant le tems ».

Mes lecteurs trouveront ici avec plaisir quatre vers sur Athanase Auger par le citoyen Sélis.

Voici l'auteur qui réunit
Le cœur, les mœurs, le don d'écrire,
Que jamais on n'entend médire,
Et dont personne ne médit.

Voici quelques détails sur notre respectable littérateur. Il fit ses études fort tard, mais il les fit solides, et fut choisi, quelque tems après les avoir terminées, pour remplir la chaire d'éloquence de Rouen. C'est dans cette ville qu'il forma le dessein de traduire tous les orateurs grecs. Les soins multipliés qu'il donnait à ses élèves qui le chérissaient, un travail assidu et porté peut-être jusqu'à l'excès, l'obligèrent à renoncer à sa place après quatorze ans d'exercice. Nommé Vicaire

général par l'évêque de Lescar, (de Noë) qui voulut profiter de ses loisirs, l'Abbé, à force de sollicitations de la part du prélat, se rendit enfin à Lescar. Il avait fait ses conditions. Il s'était réservé une liberté entière et le droit de vaquer à l'étude. C'est là qu'il sut conserver la dignité d'homme de lettres, qu'il sut même en imposer aux importans qui venaient chez l'évêque. Il ne manquait pas, quand ils se familiarisaient trop avec lui, de les repousser par la froideur et l'indifférence. Athanase Auger eut toujours une haine profonde pour le despotisme, haine qu'il avait alimentée, comme il le disait lui-même, par un long commerce avec les auteurs grecs. Persuadé qu'une bonne éducation, serait le principal soutien de la Liberté, il composa successivement deux plans adaptés à la révolution et au caractère français. Il écrivit aussi sur quelques points de politique, mais ce fut toujours en homme ami de l'ordre et de la justice qu'il prêcha la liberté. Lisez le quatrain suivant de M. Paris,

ci-devant de l'Oratoire. Il peint l'Abbé Auger trait pour trait.

Il nous enrichissait, par ses doctes ouvrages,
De tout ce que la Grèce enfanta d'orateurs,
Et nous retracait dans ses mœurs
Tour ce qu'elle avait eu de Sages.

Sur la beauté des Hommes.

J'ai entendu, disait Honoré Mirabeau, j'ai entendu une femme s'écrier, en voyant le Kain dans Tancrède : » Comme il est beau «! or personne au monde n'était plus laid que le Kain. J'ai toujours eu bonne opinion depuis de cette femme. Ce n'est pas une ame commune que celle qui trouve que la véritable beauté d'un homme est la sensibilité; car il faut pour cela connaître l'amour et son prix.

Des Ingrats et pusillanimes.

Tous les ingrats accablent de reproches ceux qu'ils ont trahis. Tous les pusillanimes se plaignent de ceux dont ils désertent la cause.

ECHO ET NARCISSE (1).

Par la DIXMERIE.

DU beau Narcisse on m'a conté l'histoire :
Elle exerça vingt narrateurs fameux ;
Mais le récit en fut tronqué par eux.
Jeunes Beautés, c'est moi qu'il faut en croire ;
La vérité ne perd jamais ses droits ,
La vérité fut toujours instructive :
Ecoutez-la vous parler par ma voix.

(1) Le fond de cette fable peut être historique. Pausanias rapporte ainsi l'histoire de Narcisse. Ce beau fils avait une sœur qui lui ressemblait entièrement, mêmes traits de visage, même taille, même chevelure, presque même habit; car en ce temps-là les jeunes filles et les garçons de famille portaient de longues robes. Le frère et la sœur avaient coutume d'aller à la chasse toujours ensemble. Ce fut alors que Narcisse commença à sentir une amitié tendre pour sa jeune compagne. La sœur étant venue à mourir, Narcisse, pour se consoler en quelque sorte d'une perte si sensible, se rendait à une fontaine, où il était allé souvent avec sa sœur pour se délasser dans l'ardeur de la chasse. En y regardant comme pour amuser sa douleur, il vit son ombre dans l'eau, et quoiqu'il reconnût que c'était la sienne même, cependant à cause de la parfaite ressemblance qui avait été entre ces deux amans, il s'imagina par une flatteuse rêverie, que c'était l'image de sa sœur et non la sienne. Depuis ce moment, Narcisse, réveillant sans cesse son ardeur pour son premier amour, ne laissait point d'aller très-souvent à cette source, d'où lui est resté le nom de fontaine de Narcisse.

ECHO ET NARCISSE. 61

Non , je n'ai point l'anhibition tardive
De vous tromper pour la première fois.

POUR vous tromper souvent , le faible et beau Narcisse
Fut , dit-on , créé tout exprès ;
Notre blondin , mignon dans tous ses traits ,
Craignait le froid , le chaud , les veilles , l'exercice ,
Et ces menus devoirs que par un doux caprice
Vous imposez à vos humbles sujets .
Son cœur demeura libre , et son teint resta frais .
Pourtant , de toutes parts , comme en pélerinage ,
On accourrait vers le séjour
Qui recélait ce rare personnage ;
On se disait : il ressemble à l'Amour ;
Il doit s'humaniser , l'Amour n'est point sauvage .
Mais l'aveugle Nocher qui cingle vers l'écueil
N'en est que plus près du naufrage .
Les froideurs de Narcisse ont mis Cythère en deuil .
Notre Essaim consterné s'écrie : ah ! quel dommage
Qu'il soit si beau , puisqu'il a tant d'orgueil !
Le fat , en se mirant , savourait cet hommage .
Envain , pour le séduire , on essayait l'usage
De cet art , si connu dans nos heureux climats ,
Cet art de varier , d'accroître ses appas ;
Soins superflus , inutile étalage !
Voulait-on s'avancer au-devant de ses pas ?
Parmi la foule , il s'ouvrait un passage .
On essayait de fuir , mais il ne suivait pas .
Vous avez vu quand la bise cruelle

62 ECHO ET NARCISSE.

En discorde avec les autans (1)
Leur livre combat dans nos champs,
Vous avez vu chaque hirondelle
Chercher sous d'autres ciéux les douceurs du printemps ;
On s'appelle à grands cris, on se règle, on s'arrange,
Et bientôt l'alerte phalange
Part d'un coup d'aile, et fuit nos guérets dévastés :
Ainsi loin de Narcisse on voit fuir cent beautés.
La seule Echo plus tendre, ou moins active,
Ne suivit point la troupe fugitive ;
Elle espérait (l'Amour sut toujours se flatter)
Elle espérait avoir la gloire
De vaincre ce mortel que rien n'a pu dompter ;
Plus cet effort doit lui coûter,
Plus grande sera sa victoire.
Ainsi raisonne Echo. Vous sauriez l'imiter,
Belles, dont un ingrat ignoreraît les charmes ;
On vous verrait courir aux armes,
Redoubler votre attaque, et ne vous arrêter
Qu'après l'avoir soumis, afin de le quitter.

ON ne dit point que notre Belle
Eut cette ambition pourtant si naturelle :
Echo savait aimer, on aimait bien alors.
Echo ne connut point la longue kirielle
Des faux détours, des faux transports ;
Elle suivait Narcisse, ou cherchait sa présence.

(1) Vents qui soufflent du côté du midi.

ECHO ET NARCISSE. 63

Un coup d'œil indolent, sur elle promené,
Devenait pour son cœur, tendrement obstiné,

Une assez douce récompense.

Faute de mieux, l'amour se résigne au silence.
Le mieux ne venait point ; j'en dirai la raison.

Vous connaissez la grondeuse Junon,

Ses grands yeux, et sa jalouse.

Ils sont le point d'appui de la Mithologie.

Par eux, on vit Achille immoler Sarpédon,

Par eux, on vit les Grecs embraser Ilion ;

Envers Enée, ils furent intraitables.

Lecteurs, il faut m'en croire, ou bien brûlez les fables.

Jupiter, il est vrai, comme tant d'autres Dieux,

N'était pas des époux, le plus parfait modèle :

De frauder le contrat il fut peu scrupuleux ;

Et par un contraste quinteux,

Il fut jaloux quoiqu'infidèle.

Il fit sur une roue attacher Ixion.

Eh ! quel était son crime ? il eut l'ambition

De rendre au maître du tonnerre

Le titre qu'il donnait, sans beaucoup de façon,

A tant de maris sur la terre.

Junon trouva l'arrêt un peu sévère.

Elle se tut pourtant Que dire en pareil cas ?

Mais le dépit fermenté dans son ame.

Plus que jamais elle observe les pas

De son volage époux qui, lassé de la dame,

Craint moins de la tromper qu'il ne craint ses éclats.

Ainsi donc Jupiter, pour la paix du ménage,

64 ECHO ET NARCISSE.

Devient plus réservé sans devenir plus sage.

Il poursuivait la fille d'Inachus (1),
Ou plutôt, disons mieux, Io ne fuyait plus.
Junon le soupçonnait: sa jalousie active,
Donnait aux deux amans plus d'un fâcheux qui vive:
Echo la secondait avec la même ardeur;

Echo de la Déesse était fille d'honneur:

Acoret, douce, un peu causeuse,
Bien complaisante, encor plus curieuse,
Son emploi lui parut le plus doux des emplois.
A toute heure du jour on la voyait en quête.

Elle éventa plus d'une fois,
Soit dans les champs, soit dans les bois,
Le paisible et doux tête-à-tête,
Où le couple amoureux, dans un tendre abandon,
Oubliait et la terre, et les cieux et Junon.

(1) Jupiter la métamorphosa en vache pour la soustraire à la vigilance de Junon: mais cette Déesse la lui demanda et la donna à garder à Argus aux cent yeux. Mercure endormit cet Argus au son de sa flûte, et le tua par ordre de Jupiter. Io passant auprès de son père (le plus ancien Roi d'Argos et qui donna son nom au fleuve Inachus) écrivit son nom sur le sable avec son pied. Mais au moment qu'Inachus allait se saisir d'elle, Junon envoya un taon qui la piqua vivement. Io se jeta dans la mer. Arrivée en Egypte par la Méditerranée qu'elle passa à la nage, le Maître des Dieux lui rendit sa première forme et eut d'elle Epaphus. Les Egyptiens lui dressèrent des autels sous le nom d'Isis.

ECHO ET NARCISSE. 65

Un jour, enfin, pour couronner l'enquête,
Junon qu'Echo guidait vint déranger la fête.

Io s'enfuit, Jupiter bien confus,
Des claimeurs de sa femme essuya la tempête,
Il proteste, en jurant, qu'il n'y reviendra plus,
Il promet plus encor. Junon n'est point boudeuse;

Déesse, elle ne peut douter
Qu'un Dieu, lorsqu'il promet, peut toujours s'acquitter.
Echo s'éloigne un peu honteuse;

La paix renaît entre les deux époux.
Déjà Junon plaisante et rit de son courroux :
Le Dieu parle, à son tour, de la Nymphe indiscrete.
« Qu'enferons-nous ? - Eh ! mais ! tout ce qu'il vous plaira.
— Il faut la renvoyer. — Eh bien ! renvoyez-là.
- Tout de bon ? - Tout de bon ! - Allons c'est chose faite ».
Il va trouver la Nymphe : il lui dit, mais tout bas :

« Vous avez perdu bien des pas.
Tels sont les dignes fruits d'un zèle trop servile ;
Junon vous congédie, et moi, je vous exile.
On vous vit, sans respect, traverser mes amours,

Et m'envier maïnte bonne fortune.
Pour votre châtiment, vous aimerez toujours,

Sans jamais en avoir aucune ».
Il s'éloigne. Echo part, et pour se rassurer,
Dans un ruisseau limpide elle court se mirer.
Elle arrive, et s'écrie, en se voyant si belle :
« Ne craignons rien ; cette onde est un miroir fidèle ;

Le Seigneur Jupiter a voulu s'égayer :

66 ECHO ET NARCISSE.

Un oracle est souvent une sorisie obscure.
Croyons-en ce ruisseau , croyons-en la nature ,
L'avenir n'a plus rien qui me doive effrayer ».
Oui , vous pouviez d'un arrêt trop sévère ,
Aimable Echo! braver le texte injurieux.
Vous aviez à choisir dans les cieux , sur la terre ,
Parmi les hommes et les Dieux.
Combien de fois Hercule eût démenti son père!

QUELQU'UN l'a dit: un mauvais choix
Déconcerte nos destinées.
Echo va perdre hélas ! ses plus belles années ;
Narcisse lui donne des loix ,
Narcisse est son seul guide ; et le traître la mène
Loin des bosquets , au bord d'une fontaine ;
C'est à s'y contempler qu'il borne ses desirs.
Son œil fixé sur cette ombre si chère ,
S'afflige si l'onde légère
Cède à l'haleine des zéphirs ,
Et si leur indiscrete audace ,
De ce miroir si pur ose rider la glace ,
Echo , long-tems séduite par son cœur ,
N'entrevit point le stratagème.
A ses attraits elle en fait tout l'honneur.
Chaque belle eût pensé de même.
De tout espoir l'amour-propre est l'appui ;
Une femme jolie a le droit d'être vainue.
Echo disait , pour charmer son ennui :
» S. mon amant s'acharne à fixer la fontaine ,

ECHO ET NARCISSE. 67

C'est moi qu'il y regarde... Hélas! non, c'était lui!
«Voyez-vous, disait-il, sans détourner la vue,
Cette tête d'attraits si richement pourvue»?
Echo disait tout bas : «Il veut parler des miens».
»Voyez-vous de ces yeux l'expression si tendre?
Comme il échangent mon cœur! - Il sait donc les entendre.
— Ah! si j. les c... ls»!.. mais il parlait des siens.

CEPENDANT le vieillard à triste et sombre mine,
Dont l'aile bat toujours, et qui toujours chemine,
Créateur, destructeur, pour tout dire le Tems,
Redoutable aux mortels, et sur-tout aux amans,
Lui, dont l'œil creux, mais perçant et critique,
Mesure et juge tout, en maître despotique,
Le Tems suivait son cours, et d'un malin regard
Semblait dire au couple inutile
Qu'occupe un amour si stérile:
Amis, vous le voudrez trop tard.

Il disait vrai : déjà Narcisse, faible et blême,
N'ayant plus un seul trait de sa beauté suprême,
Ne voit dans son miroir long-tems officieux,
Qu'un mortel languissant et qu'un squelette affreux,
D'horreur à cet aspect, il détourne la vue.
Echo qu'il envisage est saisie à son tour
D'autant d'effroi qu'elle eut d'amour.
Elle invoque Junon, et fuit toute éperdue.
Narcisse humilié pour la première fois,
Rappelle Echo, la suit d'un pas débile:
Plus débile encore est sa voix,

68 ÉCHO ET NARCISSE.

Echo ne l'entend plus , et déjà dans les bois
Contre cet importun elle cherche un asyle.

« O Roi des cieux , dit-elle , ô puissant jupiter ,
Ton cœur , Io le sait , n'est pas un cœur de fer :

Prescris un terme à ta vengeance.

Hélas ! quand mes discours décelèrent tes feux ,
Que n'ai-je pris un détour plus heureux ?

J'étais si jeune encor , je sortais de l'enfance ;
Je n'avais point des Cours la sage expérience.

Ah ! souffre que mon cœur à soi-même rendu
Répare enfin le tems perdu ,

Et je te jure un éternel silence ».

Ce discours dans les airs vivement élancé ,
Parvient jusqu'à Narcisse ; il en est terrassé .

« Ah ! dit-il , c'en est fait , retournons au village
Où de mes plus beaux jours s'éclipsa le flambeau ».

Il revoit le fatal ruisseau ,

Il y revoit sa déplorable image .

« O toi , s'écria-t-il , toi qui fis mes malheurs ,
Onde qui me trompait , onde que je déreste ,
De tout ce que je fus reçois le triste reste ,
Et cache à l'univers ma honte et mes erreurs ».

Il dit : s'élance , expire ; et la Nayade en pleurs ,
Grave sur son rocher cette histoire funeste .

A leurs amans les belles d'alentour

La répétaient souvent , y joignaient quelque glose :
Belles de nos climats , je vous l'offre à mon tour ,

Je vous l'offre , dis-je , et pour cause ;
Mais Echo vainement la répéta cent fois .

Echo vieillie , errante dans les bois ,
En perdant sa beauté , perdit son éloquence :
On sifflait ses discours , on fuyait sa présence.
Les Dieux se vengent donc encor mieux que les Loix.

La métamorphose est complète :
Echo n'est plus qu'une ombre , qu'une voix ,
Un vain son qui trouble ou répète
L'entretien secret des amans ,
Promène dans les airs leurs amoureux élans ,
Et découvre aux jaloux leur paisible retraite.
Echo qui n'est plus rien , est encore indiscrete.

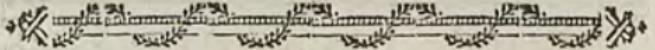
IL en est tems , je crois , terminons ce discours ;
Moralisons pourtant , l'usage nous l'ordonne.
« Amans veillez sur vos amours
Et ne troublez ceux de personne ».

Hommes à secrets.

ON ne doit pas rebuter tous les hommes
à secrets et toutes les inventions nouvelles.
Il en est de ces virtuoses comme des pièces
de théâtre ; sur mille il peut s'en trouver
une de bonne.

De l'Erreur.

L'ERREUR s'établit de bouche en bouche
et de plume en plume ; il faut des siècles
pour la détruire.



LES REVENANS D'AUVERGNE.

FARCE PIEUSE.

LE District avait ordonné aux Cordeliers de la ville de Riom d'évacuer les lieux. On ne quitte pas sans peine l'autel à l'ombre duquel on s'est engraissé. Que font nos cafards? Leurs prédecesseurs gissaient entassés dans une chapelle du cloître. Le père Veynet, l'ange gardien du couvent, fait venir un pauvre du pays, le mène à la cave, lui donne à boire trois grands verres d'un bon vin vieux caché dans un coin, et qui avait échappé à l'inventaire de la Municipalité.

» Jacques, lui dit le Révérend, d'un ton affectueux : tout le tonneau de cet excellent vin est à toi seul, si tu veux rendre un petit service à la maison. — Parlez, mon père, je n'ai rien à vous refuser. — Écoute, Jacques. Le District veut absolument s'établir ici, et nous en chasser par conséquent; il faut lui faire peur, et lui ôter l'envie de s'emparer de cette sainte résidence : descends dans le caveau où sont enterrés tous nos bénis religieux; fourre-

toi dans un cercueil, je te recouvrirai d'ossemens ; et là tu pousseras de gros soupirs, de longs gémissemens qu'on pourra entendre en passant devant la chapelle. D'abord les enfans, ensuite les femmes, puis tout le monde, à ce bruit sourd, auront peur. Chacun criera en tremblotant : ce sont des revenans, oui ce sont des revenans, ce sont les anciens moines qui ressuscitent pour se plaindre du District, et pour défendre les lieux sacrés qu'il veut profaner. Le peuple qui n'entend pas raison sur le chapitre de ses bons Cordeliers, morts en odeur de sainteté, prendra leur fait et cause, et fera sévère justice des membres du District, si ces enragés diables persistent à vouloir nous expulser pour prendre nos places. Jacques, tout cela est bien aisé à faire. Je compte sur toi, compte sur nous. Si tu réussis, tu auras du pain pour le reste de ta vie, et le paradis à la fin de tes jours ».

La harangue du benoit père, remue les entrailles de Jacques. Il obéit de point en point : le voilà arrangé dans la bière

d'un Franciscain. Il gémit, il pousse des soupirs. Deux enfans passent par-là, et fuient à toutes jambes. Le concierge du District, Armand, instruit par eux de l'aventure, se rend à la chapelle, prête l'oreille, entend des gémissements et se retire précipitamment, en faisant le signe de croix. Des femmes arrivent; les soupirs redoublent: jugez de leur frayeur. Elles tombent presque mortes à terre. On les enlève de la chapelle. On les fait revenir de leur pamoison à l'aide de l'eau des Carmes.

Cependant Armand va parler de ce prodige aux commis du District. On fait la visite des lieux. Plusieurs pierres qui ferment le caveau ne paraissent pas dans leur état naturel. On touche à l'une d'elles, on la soulève. On se hasarde de pénétrer plus avant au moyen d'un flambeau, mais au troisième pas, la lumière se trouve éteinte. On remonte au plus vite, effrayé de plus belle. On fait part de tout au procureur-syndic. Celui-ci mande plusieurs volontaires, et l'on retourne au caveau qu'on parcourt

parcourt dans tous les sens. Rien ne remue , un silence profond règne dans ce souterrain. Les gardes nationaux font des plaisanteries sur le compte du pauvre concierge. « il a peur des morts , disait l'un , en ricanant , ah ! la bonne personne ! il faut lui en faire prendre encore une dose. Es-tu bête , lui criait un grenadier , en sacrant. Million de grenades ! est-ce que les t'épassés reviennent ? Mais voyez donc , il en est tout défait ».

Armand piqué au jeu se saisit d'une bayonnette , il en joue de droite et de gauche , et toujours du côté d'où les gémissements s'étaient faits entendre. Enfin il apperçoit un crâne qui fait quelque mouvement. Pour le coup , s'écrie-t-il avec courage (il avait main-forte) , je tiens mon coquin de revenant , le méchant drôle ne m'échappera pas.

En effet , après avoir déblayé le cercueil , l'on découvre enfin Jacques couché de tout son long , et fort sot de cette visite inattendue. Il sort de son gîte sans se le faire redire. On conduit assez brusque-

ment le sycophante chez le juge de paix. Jacques étourdi d'abord du coup, reprend un peu ses sens, et se décharge la conscience sur celle du matois père Veyssel. Il raconte ingénument comme quoi le gardien des Cordeliers l'avait fait boire pour mieux le disposer à jouer son rôle. « A dix heures du soir, j'étais convenu avec le R. P. Veyssel de sortir du sépulchre des Religieux, en levant la pierre au moyen d'un levier que j'avais avec moi. Je devais encore briser la petite chaîne de fer qui retient la porte du cloître, et faire le revenant pendant tout le reste de la nuit ».

Ce tour de passe-passe aurait pu venir à la tête du révérend père Grisbourdon au tems de Charles VII, mais oser le tenter dans le dix-huitième siècle !... O mon beau père gardien des Cordeliers de Niort, les Auvergnats eux-mêmes ne croient plus aux revenans.

Bientôt le père Veyssel reçoit un mandat pour comparaître ; il arrive devant le juge, et, sans se déconcerter, ce frocard à le front de dire : « Effectivement, le

nommé Jacques, mendiant, a paru ce matin dans le couvent au moment où l'on soutirait le peu de vin qui nous reste. Je l'ai vu boire, et même tremper son pain dans son verre, mais voilà tout : je ne lui ai point parlé, je ne l'ai point engagé à faire le revenant ». Certes le Cordelier Grisbourdon,

Fils de Satan, apôtre de l'enfer, ne mentit jamais plus impudemment. Mais on ne fut point dupe de la déclaration du bon père Veysset. On le trouva pourtant assez puni de ce que sa farce n'avait eut aucun succès. Il fut abandonné aux sifflets de la ville. Le juge de paix se contenta donc de lui dire, en le laissant aller : « Père gardien, retirez-vous ; je ne vois dans votre conduite qu'une erreur de calcul. Vous vous êtes trompé de siècle ; vous vous êtes cru encore au quinzième. Alors, en effet, le peuple croyait aux revenans, et en avait peur ; mais à présent il ne craint pas plus ceux de l'intérieur que les autres. Il les attend la bayonnette au bout du fusil. Allez, père Veysset, et n'y retournez plus ».

LA GLACE ET LE VERRE ARDENT,

*Par CHABANON, de l'Académie
Française.*

UNE Glace superbe et de riche apparence,
Meuble de luxe et de magnificence,
En se félicitant
De sa beauté qu'elle avoit su connaître,
S'affligeait cependant,
Qu'un chétif verre ardent
Méprisable avorton de l'art qui le fit naître,
Au-dessus d'elle eût le droit sans pareil
De fixer, d'arrêter les rayons du soleil.
La belle en raisonnait avec quelqu'amertume.
Je brille, disait elle, elle enflamme et consume.
Quelqu'un lui dit avec douceur :
Écoutez, madame la Glace,
Quiconque met son mérite en surface,
A de l'éclat, mais sans chaleur.
Ce principe est certain, il vous faut bien l'admettre ;
Ceux de qui le mérite est caché dans le cœur,
Ont un foyer intérieur :
Le feu qui s'y rassemble est sûr de s'y transmettre.

Des Amans.

LES gens de sang froid croient que les
amans sont fous.... Ils ne sont cependant
que sensibles.

P O R T R A I T (1)

DE FRÉDÉRIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE,

Par TURGOT.

C E mortel profana mille talens divers ;
Il charma les humains dont il fit ses victimes.
Barbare en actions, et philosophe en vers,
Il chanta les vertus et commit tous les crimes.
Haï du dieu d'amour, cher au dieu des combats,
Il inonda de sang l'Europe et sa patrie :
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un n'en reçut la vie.

(1) Voltaire écrivait à madame d'Argental (13 mars 1741) : « Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui. Il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps ». Voici des vers de la même année qui regardent le même roi :

Vers les champs Hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desscins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois ;
Ils vont par de sanglans exploits,
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a soumis.
Moi, j'y renonce : adieu les princes.

ANTOINE BRET.

ANTOINE BRET, né à Dijon, et mort à Paris le 25 février 1792, eut pour père un célèbre avocat au parlement de Bourgogne, homme éloquent, et qui dans ses loisirs cultiva avec succès la poésie, la musique et la peinture. Le fils se fit un nom distingué dans la littérature, par une vie intéressante de la belle Ninon Lenclos, par plusieurs jolies comédies et quelques poésies légères du meilleur ton, enfin par un excellent commentaire de Molière. Antoine Bret était un homme éclairé, un bon citoyen, un auteur modeste, un bon et fidèle ami. Son ame étoit pure, vertueuse et sensible. Son cœur ne se démentit pas un instant. Jamais l'envie ne le tourmenta, jamais la satyre ne lui plut. Plein de l'amour de la patrie, il parlait avec enthousiasme de cette fameuse époque (la liberté française), qu'il regardoit comme la plus belle de notre histoire. Quelques heures avant d'expirer, il s'écria, « Serait-il possible que la France laissât tomber de sa main un si beau fruit, au moment de sa

maturité » ? Le digne commentateur de Molière avait adopté cette sage maxime :

Consacrer, dans l'obscurité,
Ses loisirs à l'étude ; à l'amitié, sa vie ;
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri, vaut mieux qu'être vanté.

Antoine Bret avait rédigé long-tems la Gazette de France, et fourni des extraits au Journal Encyclopédique. Peu de jours avant sa dernière maladie, il remit à un ami les vers qu'on va lire :

Je fus sensible à l'amitié,
Je fus auteur sans jalouse ;
Sans avoir jamais fait pitié,
Sans avoir vainement sollicité l'envie,
J'aurai vécu long-tems, et je mourrai
Paisible, et sans avoir à rougir de ma vie.
C'est le trépas que j'avais désiré.

Des Contradictions.

LE monde ne subsiste que de contradictions. Que faudrait-il pour les abolir? assembler les états du genre humain. Mais de la manière dont les hommes sont faits, ce serait une nouvelle contradiction, s'ils étaient d'accord.

COUPLETS

*Chantés à Meaux sous l'arbre de la liberté,
le jour de son inauguration.*

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Doux habitans du voisinage,
Venez prendre part à nos jeux,
Venez sous ce tranquile ombrage
A la paix adresser nos vœux.
Ne craignez point qu'aucun tumulte
Vienne gêner votre gaité :
On dort à l'abri de l'insulte
Sous l'arbre de la liberté. *Bis.*

De cet arbre, cher à la France,
Voulons-nous conserver les fleurs ;
Proscrivons l'aveugle licence,
Réprimons les agitateurs.
La douce aisance, le bien-être,
L'union, la fraternité,
Voilà les fruits qui doivent croître
Sous l'arbre de la liberté.

Que sur l'autel de la Patrie.
Chacun apporte son présent ;
Donnons sans regrets, sans envie,
Mais donnons en nous embrassant,
Oui nos offrandes seraient vaines
Aux yeux de la Divinité,
Si nous ne déposions nos haines
Sous l'arbre de la liberté.

Que le fer dont s'arment nos piques
Ne nous inspire aucun effroi ;
Ce sont des armes pacifiques
Qui n'obéissent qu'à la loi.
Tous nos symboles militaires
Sont des garans de sûreté,
Et tous les hommes sont nos frères
Sous l'arbre de la liberté.

Des Négocians et des Prêtres.

Les Phéniciens, en qualité de négociants, rendaient tout aisément; et les Égyptiens, en qualité de prêtres des Dieux, rendaient tout difficile.

De la Société.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde.

Mauvais exemple.

Un seul mauvais exemple une fois donné, est capable de corrompre toute une Nation, et l'habitude devient une tyrannie.

LA COLOMBE,

Par PRIOR (1).

VÉNUS perdit sa colombe favorite, et pleura son sort malheureux. Cupidon

(1) Le plus délicat et le plus élégant des poètes anglais. En 1711 Prior vint en France, en qualité de plénipotentiaire. Un courtisan lui montrant à Versailles les victoires de Louis XIV, peintes par le Brun, lui demanda si l'on voyait les actions du roi Guillaume dans son palais. « Non, Monsieur, répondit Prior : les monumens des actions du roi d'Angleterre, se voient par tout ailleurs que chez lui ». Cet aimable poète parlait facilement, et s'emparait volontiers de la conversation, c'est ce qui fit dire un jour au docteur Swift, son ami : « Le moyen de vivre avec Prior! il occupe seul tout l'espace, il n'en laisse pas aux autres pour remuer les coudes ». Notre plénipotentiaire, qui avait commencé sa carrière par être garçon cabaretier, fit lui-même son épitaphe.

Ci-gît Prior... Que fut-il ? Baron ? Comte ?
Marquis ? Duc ? point. - Prince ? Monarque ? oh ! non.
Et si pourtant sa famille remonte
Plus haut que les Nassau, plus haut que les Bourbon.
Gardez, passant, d'aller crier au rêve....
Il descendait tout droit d'Adam et d'Eve.

Sénèque a dit : « Rappellez les humains à leur première origine, ils sortent tous de la main des Dieux. La vertu n'exclut personne, Socrate ne fut pas patricien, Platon n'était pas noble. Pourquoi désespéreriez-vous d'égaler ces grands génies. Ce sont-là vos ancêtres, si vous êtes dignes d'eux. Or, le moyen de le devenir, c'est de vous bien persuader que personne ne vous surpasse en

pleura aussi pour consoler sa mère. Bien-tôt il s'arme, et jure de parcourir l'univers. Oui, dit-il, je trouverai la chère colombe.

O ma mère, consolez-vous : l'asyle de la coupable m'est connu; mais de grâce, ne la condamnez pas sans l'entendre.

Cupidon arrange son carquois d'une manière élégante : sa main est remplie de traits, ses yeux sont ardents de colère. Les dieux ressemblent si bien aux hommes dans leurs passions et dans leurs desirs, qu'Héraclite même en rirait. La troupe soumise des petits Amours, faisait le guet à la suite de Cupidon. Chacun d'eux tenait une lanterne. Vénus masquée fermait la marche,

noblesse. Nous avons tous le même nombre d'ancêtres avant nous. Il n'est personne dont l'origine ne se perde dans la nuit des tems. Il n'était point de roi, selon Platon, qui ne descendît d'un esclave, et point d'esclave qui ne descendît d'un roi. La fortune a brouillé, a confondu toutes ces nuances. Personne ne date avant la naissance du monde. Toutes les familles ont subi la même alternative d'élévation et d'abaissement. Ce n'est point un vestibule rempli d'images enfumées, qui constitue le noble : c'est le cœur qui donne la noblesse. Personne n'a vécu pour notre gloire, et rien de ce qui nous a devancé n'est à nous.

Ainsi équipés tous , ils viennent à la demeure de Chloé.... Hélas ! que je soupire ! ma pluine tremble sous mes doigts. Chloé serait-elle soupçonnée de larcin ? On fait grand bruit ; la porte retentit des coups redoublés ; les voisins s'éveillent ? Qui peut frapper si fort à une heure indue. On ouvre. Les prières , les larmes ; rien ne peut arrêter la troupe couroucée. Brigands , lâches , s'écriait en pleurant une suivante. « Ils viennent pour assassiner ma belle maîtresse dans son lit ». Depuis plus de trois heures la Nymphe goûtait un sommeil tranquille. La belle Chloé (c'était son habitude) se livrait au repos de bonne heure. Elle s'éveille : sa surprise ne peut s'exprimer.

Cupidon , y pensez-vous ? Qui vous force à ternir l'éclat des plus beaux yeux que le soleil ait jamais fermés ?

Avez-vous observé cet animal timide qui , poursuivi des chiens et des chasseurs , prête une oreille attentive au bruit des cors dont la plaine résonne ? Il va , revient ; ignore la route qu'il doit .

prendre. Il flotte dans la plus cruelle incertitude. Vites-vous jamais une perdrix qui apperçoit un faucon s'élancant dans les airs , la fixer d'un œil foudroyant? Tapie derrière la fougère qui la couvre, elle jette des cris plaintifs , et n'ose ni fuir ni s'arrêter. Telle était Chloé. Elle tourne de tous côtés un visage couvert du plus bel incarnat , et se précipite dans ses draps fins et douillets dont elle enveloppe sa tête charmante. Vénus était alors dans la chambre. La suivante de Chloé dit avoir respiré le doux mélange de l'ambre et du myrte. Mais laissons-là Vénus. Revenons à Cupidon : il s'adresse ainsi à Chloé.

« Levez-donc cette belle tête , Chloé. Il y a bien plus d'orgueil à la cacher qu'à nous la faire voir. Aviez - vous cru que votre nom et vos charmes nous en imposeraient ? Parce que vous êtes belle, deviez - vous dérober à la Déesse de la beauté , à ma mère , la tendre colombe qui faisait ses délices ? Soudain , l'aimable Chloé souleva le voile qui couvrait ses

charmes ; on crut voir une rose vermeille couronnée de lys. Rien dans la nature n'est plus odoriférant que son haleine. Rien n'est plus frais que son teint. Rien de plus doux et de plus brillant que ses yeux. « N'êtes-vous pas , dit-elle , à Cupidon , celui qui remplit de crainte et de terreur le cœur des jeunes Nymphes ? Ne vous nommez - vous pas l'Amour ? — Oui , c'est moi . — Eh bien ! sachez que je ne connais ni vous , ni votre mère , ni sa colombe. Si jamais je la rencontre , je lui rendrai les soins qu'elle mérite. Que la chaste Diane , que la riante Hébé soient les témoins de ma sincérité. J'ai un serin que je ne donnerais pas pour toutes les colombes de la terre ».

Cependant emportée par une espèce de fureur qui rendait sa voix plus touchante : « Voilà mes clefs , disait - elle : ouvrez , ouvrez , cherchez votre colombe. Cupidon se saisit des clefs. Les portes sont ouvertes , les armoires sont visitées. La cassette aux bijoux , les cartons aux dentelles , le baguier des pierreries , rien

ne fut oublié. La colombe ne se trouva point. Cupidon revient auprès du lit de Chloé. Cette belle encouragée par leurs vaines recherches, s'enhardit, et traite l'Amour comme il le méritait.

« Je m'étonne, disait-elle, d'un sourire dédaigneux, que vous ne trouviez point cette tendre colombelle. Cherchez-bien; voyez par-tout; que sait-on? peut-être se tapit-elle dans une de mes pantoufles? Seriez-vous déjà fatigué? — Non, traitresse, répond Cupidon en colère, elle est sans doute dans ton sein. Cette place interdite aux hommes, aux Dieux mêmes, est la seule que puisse occuper la colombe de Vénus. — Cherchez, mettez-y votre main, et que Diane me punisse, si je suis coupable ».

Mais hélas! peut-on se fier à l'Amour? Il méprise et foule aux pieds les loix les plus sacrées, avec une audace incroyable. Cupidon met la main dans le plus beau sein qu'on ait jamais vu. Malgré les cris de Chloé, le fripon va beaucoup plus loin. « O Vénus! ô ma mère! consolez-

vous ! je trouverai votre colombe chérie,
j'en sens déjà le duvet ».

CHANSON DU SOLDAT FRANÇOIS,

Par le Citoyen Légiér.

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

SO L D A T S , dans l'ancien régime ,
Quels étaient tous vos emplois ?
De favoriser le crime
Et l'ambition des Rois.
Quoiqu'on vous dût la victoire ,
Vous n'en aviez pas le prix ;
Vos chefs en avaient la gloire ;
Vous , les dangers , le mépris ..

C E T T E injustice cruelle
N'existe plus aujourd'hui ;
Le soldat brave et fidèle ,
Dans les loix trouve un appui.
Tous enfans de la patrie ,
Tous sont égaux dans son cœur ;
La valeur ou le génie ,
Voilà les titres d'honneur.

CHANSON DE GUERRE. 89

SOLDATS des deux Hémisphères,
Russes , Anglais , Allemands ,
Soyons unis , soyons frères ,
Plus de guerre qu'aux tyrans ;
N'ensanglantons plus le monde ,
Confondons tous nos drapeaux :
Qu'une paix douce et profonde
Fasse oublier tous nos maux .

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE

TRAGIQUE.

Par le Citoyen GRAINVILLE.

A BORDEAUX , un mauvais Rimeur ,
Pour jouer son œuvre tragique ,
Des Histrions pressait le Directeur ;
Quand fatigué de sa supplique
Ce dernier dit à notre Auteur :
Du goût à Paris on se pique ,
Donnez-y votre dramatique ,
Et je réponds d'un succès assuré ...
Non , non , reprend certain caustique ,
Monsieur veut en bon catholique
Dans sa paroisse être enterré .

A MADAME LA PIERRE (1).

Air : *Mon petit cœur.*

LE petit Dieu qu'on aime et qu'on révère
Pour nous tenter nous offre vos attraits ,
Il nous séduit et vous êtes la Pierre
Dont il se sert pour aiguiser ses traits ;
On trouve en vous une Pierre aimantée
Qui nous retient sans cesse à vos genoux :
Heureux qui peut d'une main assurée
Faire avec vous d'une Pierre deux coups.

NON , non jamais , quoiqu'on dise et qu'on fasse ,
Ne jetterai la Pierre à mon voisin ;
Mais je voudrais qu'Amour me fit la grâce
De la jeter souvent dans mon jardin.
J'en pourrais faire une Pierre de touche ,
Pour vous prouver que mon cœur est constant
En l'approchant tant soit peu de ma bouche ,
Je connaîtrais le plus doux sentiment.

PRESQUE toujours sur la Pierre d'attente
Je resterais , sans trop vous ennuyer ,
Si je croyais , qu'à ma voix gémissante :
Votre cœur dût de tems en tems céder :

(1) Une des plus jolies femmes de Paris , qui prétendait un jour qu'il était impossible de faire une chanson agréable sur le nom de la Pierre. Un Magistrat de l'ancien régime (feu Séguier , l'émigré) lui envoya le lendemain les couplets ci-dessus.

A MADAME LA PIERRE. 91

Mais vos yeux sont une Pierre infernale
Qui brûle tout sans vouloir brin guérit ,
Et qui bien plus que la philosophale ,
Donne l'espoir , sans jamais le remplir.

ON voit souvent la Pierre herborisée
Faire à nos yeux un séduisant effet ,
Mais j'aime mieux celle qui bien frappée
Tire du feu de mon petit briquet .
Je la préfère à la plus belle agathe ,
A la topaze , au saphir , au diamant ;
Mais je crains bien que celle qui me flatte
Ne soit pour moi Pierre d'achopement .

L'ENTHOUSIASME SÉRAPHIQUE.

Par le Citoyen BEAUMARCHAIS.

DANS un Couvent à Bourg en Bresse ,
Un Capucin , plein de ferveur ,
Prêchait à la grille du chœur ,
Et pendant qu'on cloîtrait sa nièce .
Soudain , au fort de son sermon ,
L'enthousiasme séraphique
Exaltant son ame et son ton ,
Il dit d'une voix emphatique :
Ciel ! J. C. ouvre son sein
A la nièce d'un Capucin !

Il l'épouse ! elle est si compagne !
Et par cet hymen , quel honneur !
Je deviens de Dieu , mon sauveur ,
L'oncle à la mode de Bretagne.

CONSTANCE HÉROIQUE
DES LILLOIS.

ON jouait à la boule avec des boulets sur la grande place de Lille , où il en tombait abondamment , et l'on en apportait d'autres dans des baquets. Un ouvrier tira à lui un boulet avec son chapeau ; le chapeau brûla. D'autres citoyens qui étaient à la poursuite du boulet , le coëffèrent en cérémonie d'un bonnet rouge. Les bombes qu'envoyaient les Autrichiens contenaient de petites fioles d'huile de térébenthine , et quand elles faisaient explosion , l'huile enflammée s'attachait aux boiseries et les brûlait. Un boulet rouge tomba sur le coin du grenier de la maison d'un sieur Grenet , émigré. Ce coin était séparé du reste du

bâtimenit par un mur assez épais , que la recherche du boulet détermina les gardiens à ouvrir. Leur surprise fut extrême en trouvant là , une quantité prodigieuse de meubles , de glaces et autres effets précieux : il y en avait jusqu'au faîte de la couverture. Aubignan faisait son service sur le rempart de Lille. On vint lui annoncer que sa maison était en proie aux flammes. Il tourna la tête , vit le toît en feu , et répondit avec le plus grand sang-froid : » Je suis au poste de la patrie , c'est-là qu'est mon premier intérêt « . Ce brave homme ne quitta la place que lorsqu'on vint le relever.

L'AMANTE ABANDONNÉE.

Par le Citoyen PASQUET.

Du Musée de Bordeaux.

J'Ai tout perdu , mon amant me délaisse i
Loin de ces boscs il a donné sa foi.
Une autre hélas ! m'a ravi sa tendresse :
Peut-elle donc l'aimer autant que moi ?

94 L'AMANTE ABANDONNÉE.

O tems heureux , jours de mon innocence ,
Vous n'êtes plus l'objet de mon bonheur !
Fier de ses droits et sûr de sa puissance ,
Bientôt l'amour tiompha de l'honneur.

Ah ! qui m'eût dit , dans ces jours pleins de charmes
Que mon amant préparait mon malheur ;
Et qu'il verrait et ma honte et mes larmes
Sans que mon sort pût émouvoir son cœur !

C'en est donc fait , Dorval n'est qu'un parjure ,
L'Amour l'enchaîne en de nouveaux climats ,
Il reste sourd au cri de la nature
Quand son enfant l'appelle dans mes bras.

O toi , qui crois aux sermens d'un volage ,
N'en doute pas , tu subiras mon sort !
Il dit qu'il t'aime ! . . . il me tint ce langage ,
Et maintenant , il me donne la mort .

Tems de Folie.

Il y a des tems d'horreur et de folie
chez les hommes , comme des tems de
peste ; cette contagion a fait le tour de
la terre .

Du Beau.

Il faut que le beau soit rare , sans quoi
il cesserait d'être beau .



LA NOUVELLE CLORINDE.

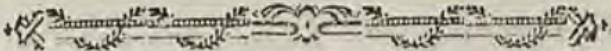
La Citoyenne Anselme, sœur de l'intrépide général de ce nom, qui s'était déjà distinguée dans plusieurs occasions, par ses vertus, ses talens et son amour pour la république, développa son génie à l'armée du Var. Elle commanda une colonne de quinze cents hommes. Certainement cette aimable et guerrière amazone, qui a de grands talens comme un courage éprouvé, sera la Clorinde de son siècle. Toujours coëffée de ce joli bonnet qui lui sied si bien, on croira, en la voyant, reconnaître la liberté elle-même en habit militaire.

Langue primitive.

Il n'y a pas eu plus de langue primitive, et d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive.

Premiers principes.

Nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans, ils sont fort au-dessous des Singes.



LA CERVELLE RETROUVÉE.

Par le Citoyen DOURNEAU.

UN plomb mortel dans un siège un peu chaud , (1)
Au sinciput atteignit la Feuillade (2)
Tandis qu'il montait à l'assaut.
Le Carabin , qui pansait le malade ,
Voyant le coronal largement entr'ouvert :
« Monsieur , dit-il , j'apperçois la cervelle
— Est-il bien vrai , répondit au Frater
Le brave d'Aubusson. Oh! la bonne nouvelle!
A ce diable de Mazarin
Qui prétend que je n'en ai brin ,
Envoyons-en une parcellle ».

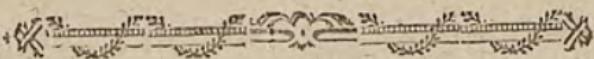
L'esprit du siècle.

CE qui percera jusqu'aux tems les plus
reculés , c'est cet esprit que Volsaire a
soufflé sur le Globe. Il est l'aurore d'un
jour qui se répandra sur les deux Hémis-
phères.

(1) Au siège de Landrecie , 14 juillet 1655.

(2) Aubusson la Feuillade acheta l'hôtel de Senne-
terre , le fit abattre , et y fit éléver en 1786 , une
statue pédestre de Louis XIV renversée de nos jours.
L'Abbé de Choisi dit que la Feuillade voulait acheter
une cave dans l'église des Petits Pères , et qu'il pré-
tendait la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette
place , afin de se faire enterrer précisément sous la
Statue. ... Pauvre la Feuillade !

ODE



ODE PROPHÉTIQUE. (1)

Par VOLTAIRE.

EST-IL encor des Satyriques,
Qui du présent toujours blessés,
Dans leurs malins panégyriques
Exaltent les siècles passés ?
Qui plus injustes que sévères,
D'un crayon faux, peignent leurs pères
Dégénérant de leurs ayeux ;
Et leurs contemporains coupables,
Suivis d'enfans plus condamnables,
Menacés de pires neveux.

PATRIE auguste et triomphante ,
Viens , confonds ces traits pleins d'horreur ;
Et dé ta splendeur éclatante ,
Perce les voiles de l'erreur .
De la cime des Pyrénées
Jusqu'à ces rives étonnées
Où le trépas vole à ta voix ,
Montre ta gloire et ta puissance ;
Mais pour mieux connaître la France
Qu'on la contemple dans ses loix .

DANS l'Asie esclave et guerrière ,
La majesté des Souverains

Voltaire , quelques semaines avant sa mort , remit
cette Ode à un de ses amis qui s'est fait un plaisir
de nous la communiquer .

E

Toujours sombre, toujours altière,
Foule aux pieds les faibles humains.
Les Prières humbles, tremblantes,
Pâles, sans force, chancelantes,
Baissant leurs yeux mouillés de pleurs,
Abordent un monstre farouche,
Un indigne éloge à la bouche,
Et la haine au fond de leurs cœurs.

Sous cette terrible apparence,
Toujours on nourrit dans son cœur
La froide et dure indifférence,
Funeste fille du bonheur.
Du haut d'un trône inaccessible,
Qu'il est aisé d'être insensible
Aux voix plaintives des douleurs,
Aux cris de la misère humaine,
Qui percent avec tant de peine
Dans le tumulte des grandeurs !

C'EST au faîte des succès même,
C'est la main pleine de lauriers,
Que la République qu'on aime,
Gémît sur ses braves guerriers;
Sur ces victimes de sa gloire,
Qui, dans les bras de la victoire,
Et dans les horreurs du tombeau,
Forment ce mélange terrible
Du carnage le plus horrible,
Et du triomphe le plus beau,

FAVORIS (1) du Dieu de la guerre,
Héros dont l'éclat nous surprend,
De tous les vainqueurs de la terre,
Le plus modeste est le plus grand.
Tels que des Dieux, guidez l'orage,
D'une main portez le ravage,
Et les tonnerres destructeurs,
De l'autre versez la rosée
Sur la terre fertilisée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'AIRAIN gronde au sein de la Flandre,
Il n'interrompt point nos loisirs ;
Et quand sa voix se fait entendre,
C'est pour annoncer nos plaisirs.
Les Muses en habit de fêtes,
De lauriers couronnant leurs têtes,
Eternisent ces heureux temps,
Et sous le bonheur qui l'accable,
La Critique est inconsolable
De ne plus voir de mécontents.

VENEZ enfans des Charlemagnes,
Paraissez, ombres des Valois,
Venez contempler les campagnes
Que vous désoliez autrefois ;
Vous verrez cent villes superbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déserts,

(1) Les Généraux français.

Et sortir d'une nuit profonde,
Tous les arts, étonnant le monde
De miracles toujours divers.

AU LIEU des guerres intestines
De quelques brigands couronnés,
Qui se disputaient les ruines
De leurs vassaux infortunés ;
Vous verrez un peuple paisible,
Généreux, aimable, invincible,
Un Sénat au lieu de tyrans,
Sénat qui détruit l'esclavage,
Qui d'un accord heureux et sage,
Fixe l'égalité des rangs.

SOUVENT un laboureur habile,
Par des efforts industriels,
Sur un champ rebelle et stérile
Attira la faveur des cieux.
Sous ses mains la terre étonnée
Se vit de moissons couronnée
Dans le sein de l'aridité :
Bientôt une race nouvelle
De ces champs préparés pour elle
Augmenta la fécondité.

AINSΙ Pyrrhus après Achille
Fit encor admirer son nom ;
Ainsi le vaillant Paul-Emile
Fut suivi du grand Scipion ;
Virgile au-dessus de Lucrèce,

Aux lieux arrosés du Permessé,
S'éleva d'un vol immortel :
Et Michel-Ange vit paraître
Dans l'air que sa main fit renaître.
Les prodiges de Raphaël.

QUE des vertus héréditaires
A jamais ornent ce séjour !
Vous avez imité vos pères :
Qu'on vous imite à votre tour !
Loin ce discours lâche et vulgaire,
Que toujours l'homme dégénère,
Que tout s'épuise et tout finit :
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est un Dieu qui la rajeunit.

Peut-on ruiner la France ?

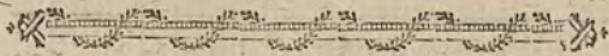
LA chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689 jusqu'en 1792, on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour la ruiner sans ressource, et qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant cent ans avec des redoublemens, et qui a été entre les mains des Charlatans, mais qui en reviendra.

TRAIT REMARQUABLE
DE BRAVOURE.

Lors de l'attaque de Spire , la canonnade durait encore , lorsque l'intrépide Lutan , Aide-de-Camp du brave Général Custine , après avoir donné le premier coup de hache dans la porte , entra , un peu trop avant dans la ville , pour reconnaître les dispositions des ennemis. Il fut entouré aussi-tôt par les Mayençais en embuscade qui criaient à pleine gorge : « Prisonnier ! prisonnier » ! Lutan croyant les ennemis retirés , resta un peu étonné , mais ne perdant point courage , il cria à son tour : « Comment , J.... F.... un Aide-de-Camp français prisonnier ! non , jamais ». En disant cela , il piqua des deux , il leva son sabre , et fendit le crâne à un Officier mayençais , qui lui avait donné un coup d'épée dans le côté , s'élança , en même-tems , avec son cheval dans les rangs ennemis , et renversa trois hommes , dont deux eurent la tête fracassée et un troisième les côtes enfoncées. Ce digne homme échappa ainsi à

la fureur des satellites du Despote mitré. Les ennemis n'eurent plus d'autres moyens de punir sa témérité, que de lui renvoyer une grêle de balles, dont une coupa la courroie de son étrier droit, et frappa son cheval à l'épaule, une autre lui fit tourner son chapeau, et une troisième enfin perça le pan de son habit. Aucune de ces balles meurtrières ne le blessa. Il revint couvert de gloire. Le Général Biron lui envoya sur-le-champ une dragonne tricolore pour en orner le sabre qui avait servi à faire cette belle action. On lui donna le beau titre, celui qui lui convenait le mieux, de *Héros de Spire*.

Dans les circonstances actuelles, il est nécessaire de ne point perdre de vue ces traits de valeur personnelle et d'héroïsme, qui de tout tems caractérisèrent le Français, ne fut-ce que pour faire voir qu'il est toujours le même.



RÉFLEXIONS

Du Citoyen Condorcet.

Voila donc la République et la souveraineté du Peuple Français solennellement reconnues au nom d'un Roi (celui de Prusse) et reconnues un mois seulement après la déclaration de l'abolition de la royauté par une assemblée dont ce même Roi semblait alors menacer la Résidence. C'est un de ces évènemens dont la postérité s'étonnera plus que ceux qui en ont été les témoins, et sur-tout les acteurs. La distance des lieux et des tems, anéantit les petites choses, et ajoute à l'éclat des grandes. Dans tous les genres, l'homme le moins étonné d'une chose extraordinaire, est celui qui l'a faite.

Philosophie.

SANS la Philosophie, nous ne serions guères au-dessus des animaux qui se creusent des habitations, qui en élèvent, qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, et qui ont par-dessus nous le bonheur d'être vêtus.

L'ASSASSIN PAR AMOUR.

ANECDOTE HISTORIQUE,

Par Madame LAUGIER (1).

Si l'Amour fait des héros, si dans une ame noble il est capable des efforts les plus généreux; s'il est le père des grandes actions, il peut l'être aussi des crimes les plus atroces. Cette passion dévorante, ce feu qui dans les jours brillans de la jeunesse fait pétiller notre sang, trouble notre imagination, embrâse notre cœur; ce feu que Prométhée ravit au ciel, a plus d'une fois allumé les torches des Furies; plus d'une fois le poison et les poignards ont été les attributs de ce Dieu, qu'on nous représente faible et nud, paré de roses, escorté des Plaisirs, et bercé par les Grâces.

Dans une des vallées qui sépare la France de la Sardaigne, et que l'on appelle Val-Louise, deux jeunes gens s'élevaient ensemble. Leurs parens étaient

(1) Ci-devant Mlle Gaudin.

de riches Laboureurs propriétaires ; ils étaient voisins et liés par l'amitié la plus intime. Mariette et Antoine avaient l'un pour l'autre cet attachement de l'enfance , si vrai , si pur , mais que l'on croit susceptible d'une solidité qu'il n'a pas toujours ; la suite de cette Anecdote prouvera peut-être ce que j'avance.

Mariette sans être jolie , promettait d'avoir une de ces figures expressives et pleines de sensibilité qui plaisent au premier abord. Elle était franche , douce et tendre , appliquée aux soins du ménage , intelligente et laborieuse. Heureux celui qui sera son mari ! répétaient et ses parens , et ceux qui la connaissaient ; et le jeune Antoine , lorsqu'il fut plus grand , répéta à son tour , et sans trop savoir pourquoi , heureux celui qui sera son mari !

Les deux familles enchantées de ces dispositions , en présageaient déjà l'union des jeunes gens , et s'en félicitaient mutuellement. Cependant Mariette atteignait sa seizième année , et Antoine sa dix-

huitième. Il était d'une taille moyenne, bien fait et robuste. Sa figure était régulièrement belle, mais farouche. Des sourcils noirs et épais couvraient deux grands yeux de la même couleur, brillants, pleins de feu, mais d'un feu sombre, qui annonçait une âme ardente, un caractère fougueux, et qui ne décelait que trop combien les passions seraient orageuses chez ce jeune homme, lorsqu'elles commenceraien à se faire jour dans son cœur, et à tourmenter son existence. Mariette, comme la plus tendre, éprouva la première la langueur de l'amour. Antoine, comme le plus ardent, sentit le premier le feu du désir. L'ignorance dangereuse dans laquelle on élevait ces jeunes gens, l'habitude d'être ensemble, l'instinct aveugle de la nature, tout préparait la chute de Mariette et le triomphe d'Antoine; il fut heureux sans avoir pour ainsi dire pensé à le devenir, et Mariette fut coupable sans se douter qu'il fût possible de l'être, et sans trop comprendre encore l'énormité

de sa faute , et tout le danger de sa position.

Les larmes et le repentir suivirent de près une faiblesse involontaire. Le jeune amant fut touché , il se crut sincèrement épris. Ce sentiment de bienveillance que l'homme le plus féroce ne peut refuser à la première femme qu'il possède , lui parut de l'amour ; il jura à celle qu'il avait séduite , qu'il réparerait tout par un prompt mariage ; et que l'époux généreux et fidèle , ferait oublier les torts de l'amant. Cette assurance réitérée calma peu-à-peu l'infortunée ; et se fiant en tout au compagnon de son enfance , elle s'endormit dans une sécurité dangereuse , et dont les suites devaient être bien funestes pour tous les deux.

Un habitant de la vallée de Queyras , venait de contracter un second mariage dans le canton de nos jeunes amans. Il avait eu de sa première femme une fille charmante , qu'il amenait avec lui dans sa nouvelle demeure , et qui paraissait

pour la première fois dans ce pays, à l'occasion des noces de son père.

Antoine l'apperçut ; il fut ébloui : en effet qui ne l'eût pas été ! la beauté la plus parfaite, la taille la plus élégante, un son de voix qui pénétrait jusqu'à l'âme, tout concourrait à rendre Hélène la plus belle des femmes, et Antoine le plus amoureux des hommes.

Ce fut alors que se développa cette passion brûlante, dont le jeune homme n'avait encore éprouvé que de faibles étincelles : et ce fut alors qu'il connut l'amour avec tous ses transports et toutes ses inquiétudes. Elevé avec Mariette, elle n'avait pu faire sur son cœur cette impression profonde, produite presque toujours par la nouveauté des objets, dont les qualités bonnes ou mauvaises nous frappent d'autant plus que nous y sommes moins accoutumés. Et d'ailleurs la bonne et malheureuse Mariette ne pouvait soutenir la comparaison avec sa charmante rivale ; aussi fut-elle bientôt oubliée ; son séducteur trop occupé de sa nouvelle

passion , la négligeait tous les jours de plus en plus : tandis qu'il prodiguait les soins les plus tendres et les plus passionnés à la belle étrangère , à laquelle il s'apercevait qu'il ne déplaisait pas , et dont les sentimens pour lui devaient seuls décider du bonheur ou du malheur de sa vie.

Les yeux de l'amour sont pénétrans , Mariette épia son ami , et lorsqu'il ne lui fut plus possible de douter du changement de son cœur , elle éclata en reproches tendres . Ils parurent pour un moment faire quelque impression sur l'infidèle , mais l'aveu de l'amour d'Hélène , qu'il obtint peu de jours après , et la permission qu'elle lui donna de la demander à ses parens , achevant de lui tourner la tête , il ne s'occupa plus que des moyens de s'unir à jamais à tout ce qui lui était cher ; et ne voyant dans Mariette qu'une femme facile , qui eût pu avoir pour un autre les mêmes complaisances que pour lui , il crut que sa tendresse importune devait être assez

payée par quelques froids égards , et par l'assurance d'une tendre amitié , et d'une discréction inviolable.

Qu'on juge du désespoir de cette malheureuse fille ! sur-tout lorsqu'elle s'apperçut que sa faute avait des suites fâcheuses , qui ne permettraient point de l'ensevelir dans un éternel silence. Elle fit part de sa situation à son séducteur , en versant des larmes amères. — O ciel ! vous êtes enceinte ! gardez-vous , Mariette , d'en parler à vos parens , et surtout. Oh oui ! gardez-vous d'en parler ! — Eh ! ne faudra-t-il pas tôt ou tard en venir à cet aveu funeste ! puisque vous m'abandonnez , que me reste-t-il dans mon infortune , quel parti prendre , sinon de m'adresser à des parens respectables , et dont la tendresse pour moi va être mise à une bien cruelle épreuve ? — Quoi ! vous êtes enceinte , et je l'ignorais ! ah ! ne pleurez point ! croyez. que je vous aime toujours ; pardonnez-moi un moment d'erreur , pardonnez-moi et gardez le secret. — Si

vous me promettiez du moins de cesser ,
je ne dis pas d'aimer ma rivale , mais de
la voir ; peut-être que le tems , mon
amour , les principes d'honneur dans
lesquels vous avez été élevé , l'emporte-
raient sur la passion extravagante qui
vous aveugle ; essayez de ce moyen , je
vous en supplie à genoux . — Que faites-
vous ! que voulez-vous que je vous pro-
mette.... ne plus la voir ! non , non cela
est impossible . — Eh bien ! crains tout
de mon désespoir , il me mettra au-dessus
de la honte . J'irai , j'irai moi-même avouer
mon état et ton crime à ton Hélène , à
son père . — Que dites - vous ? gardez-
vous - en , malheureuse ! si vous osiez.... —
Qu'entends - je ! vous me menacez ! — Par-
don , j'ai tort , je le sens , mais aussi vous
me poussez trop loin ; vous connaissez
mon caractère , sa violence , et vous me
parlez d'un aveu qui me perdrait dans
l'esprit de tout ce que j'adore ! soyez dis-
crette , et je tenterai un effort sur moi-
même . Votre position m'afflige , m'in-
téresse ; je sens que vous m'êtes toujours

chère. — Oh Lieux ! puis - je le croire après votre conduite ! mais n'importe ; je vous aime trop pour ne pas faire tout ce qui peut vous être agréable ; ordonnez , cruel homme , et j'obéirai : mais au nom du ciel ne voyez plus celle qui m'enlève votre cœur ; donnez-m'en votre parole. — Eh bien oui ! je vous promets.... oui ! j'essayerai de ne plus la voir.

Cette résolution était sincère , le repentir combattait l'amour dans le cœur du fougueux jeune homme. Mais en vain l'humanité , l'honneur , la raison élevaient la voix ; leurs efforts étaient inutiles contre une passion indomptable ; sa santé s'altérait par ces combats , mais son amour en acquérait des forces nouvelles. Enfin une lettre d'Hélène , dans laquelle elle lui reprochait sa négligence , acheva sa défaite ; et trop amoureux pour résister plus long-tems au désir de la voir , il vola à ses pieds , lui renouveler le serment de l'adorer toute sa vie ,

Il existe un usage dans ces vallées , usage

respectable et utile pour les moeurs. Tout homme qui , ayant séduit une jeune fille , l'abandonne sous de vains prétextes , et porte ailleurs son hommage , est sûr de ne trouver par-tout que le mépris et des refus. Aucune autre fille n'oseroit accepter sa main , et ne le pourrait faire , sans imprimer sur sa famille et sur elle-même une tache éternelle. C'est cet usage qui faisait frémir Antoine , lorsqu'il pensait qu'une indiscretion de Mariette pouvait lui ravir celle qu'il aimait , sans aucun espoir de retour. Il ne lui restait qu'un parti à prendre , celui d'enlever Hélène de gré ou de force , de fuir avec elle , soit à Paris , soit dans quelque autre grande ville , et de s'assurer par un prompt mariage la possession de cet objet adoré.

Il ne fallait plus que quelques jours pour l'exécution de son dessein , lorsqu'un matin il rencontre le père d'Hélène , qui du plus loin qu'il l'aperçoit , lui crie d'un ton menaçant : « Garde-toi , monstre sans pudeur , d'approcher d'une maison qui n'a déjà été que trop souillée par ta pré-

sence! Il te sied bien , d'aspirer à la main d'une fille comme la mienne; vas retrouver la malheureuse qui s'est livrée à toi; répare ta faute et sa honte, mais ne repaires jamais devant nos yeux , si tu ne veux être traité comme tu le mérites ».

A ces mots il s'éloigne , et laisse le coupable immobile d'étonnement et de douleur.

Malgré la défense cruelle , Antoine ose pénétrer dans la maison d'Hélène; il la trouve pâle et tremblante dans les bras de sa belle-mère : cette femme lui fait un accueil non moins foudroyant que son mari. — Vous avez séduit Mariette; elle est grosse , et c'est vous.... — Non , non , ce n'est point moi , c'est un mensonge , un prétexte.... — Quoi , traître ! vous osez démentir.... — Ce n'est point moi , vous dis-je ; Hélène ! ma chère Hélène ! le croyez-vous ? — Imposteur que vous êtes ! vous me trompiez ! je sais tout , elle m'a tout dit ; adieu , adieu pour toujours.

Qui pourrait peindre le saisissement , la stupeur , la rage de l'infortuné Antoine.

Égaré, hors de lui, il marche sans savoir où il va ; il gravit les montagnes, il franchit les torrens ; il se trouve enfin sans s'en être apperçu dans un vallon creux, étroit et sombre. Quelques tristes sapins couronnent les hauteurs. Des corneilles à bec rouge (1) planent lentement sur sa tête, et remplissent l'air de leurs cris lugubres. Les sauvages bartavelles sautillant devant lui, cherchent les crevasses de leurs rochers, et l'agile chamois donne en sifflant le signal de la fuite à ses timides camarades.

Une petite rivière coule au bas du val Jon ; sur ses bords tristes et nuds paraît une femme dans l'attitude de la mélancolie la plus profonde ; elle est presque couchée sur la terre : ses joues décolorées sont encore baignées de larmes. Un cri aigu se fait entendre. — Justice divine ! c'est elle. Fureur ! vengeance ! je n'écoute que vous.

(1) Ces contrées sont remplies de ces animaux, dont le corps est d'un beau noir de velours, et dont le bec et les pattes sont rouges, ou jaunes.

Femme

Femme barbare ! toi qui m'arraches le cœur ! toi qui m'enlèves tout ce que j'ai-mais dans le monde ! tu vas périr. A ces mots la pauvre Mariette (car c'était elle) se précipite aux genoux d'Antoine.— Ah que je meure ! mais que ce ne soit pas de ta main. Épargne-toi un forfait horrible, cher Antoine.... Antoine ne l'écoute point. Dans le délire le plus funeste, il tire un couteau de sa poche, il va frapper.... La victime pare le coup avec sa main, il en sort un peu de sang; ce sang fait frémir le meurtrier ; il s'arrête , il recule , le couteau fatal lui échappe; revenu à lui, il n'aurait pas sans doute consommé son crime , si sa malheureuse victime n'eût prononcé avec l'accent du désespoir : « Homme dé-naturé! tigre impitoyable ! oses-tu bien assassiner la mère de ton enfant ! la seule qui ait des droits véritables sur ton cœur ! celle qui est grosse pour toi.— Grosse ! oh dieux ! ce mot me rend toute ma rage. Mère odieuse ! enfant détesté ! périssez tous deux , assouvissez ma juste colère ; allez m'attendre au fond des enfers , je ne

tarderai pas à vous y joindre ». A ces mots il passe son mouchoir au col de Mariette , puis le serrant fortement , il la suspend au moulin ; ensuite craignant que la vue de ce corps ne fasse trop promptement découvrir son crime , il le détache et le précipite dans la rivière.

Ce forfait est à peine commis , que le remord épouventable fait palpiter le cœur du meurtrier. Qu'ai-je fait ! est-ce bien moi ! suis-je bien ce scélérat qui vient d'assassiner.... ô mon enfant ! ô Mariette ! ô malheureuse victime !.... Je l'entends encore gémir ; si je pouvais.... Il n'est plus tems , le courant l'emporte ; mourons , mourons . Que dis-je , mourir sans posséder Hélène ! celle pour qui j'ai tout sacrifié , l'humanité , l'honneur , celle qui m'a rendu un monstre à jamais exécrable ; non , non ! jouissons du moins de mon forfait ; prolongeons mon existence de quelques jours ; qu'elle soit à moi , et que je périsse ensuite sur l'échafaud ; la mort me sera douce , si je meurs avec le nom et les droits de son époux.

Amour ! amour ! passion délicieuse et cruelle ! toi sans qui l'existence n'est rien , toi par qui l'existence est empoisonnée ; que ta puissance est dangereuse ! que tu sais faire aisément un scélérat d'un honnête homme. Oh que tes flammes sont douces ! mais que tes conseils sont perfides. Heureux qui peut s'arracher de tes bras caressans , avant d'avoir offensé la vertu ou fait gémir la raison. Heureux celui qui ne paye pas du repos de toute sa vie , le fragile bonheur d'avoir savouré pendant quelques instans tes délices passagères . presque toujours accompagnées de larmes , et suivies du repentir.

Le lendemain de l'affreuse catastrophe , le père d'Hélène reçoit une lettre conçue en ces termes :

Pardonnez-moi , respectable voisin , si j'ai porté le trouble et la désolation dans votre famille ! j'ai calomnié Antoine ; je l'adorais , et ne pouvant vaincre son indifférence , je me suis prostituée à un autre pour le forcer d'être à moi. Je reconnaiss toute l'étendue de ma faute , - j'avoue en

gémissant la vérité ; je suis seule coupable , et je vais cacher ma honte dans quelque contrée éloignée. Ni vous ni mes parens n'entendrez jamais parler de moi. Adieu , plaignez la pauvre MARIETTE.

Le père et la mère de cette fille infortunée en reçoivent une à-peu-près semblable et dans le même moment.

Il est inutile de dire qu'Antoine était l'auteur des deux lettres , le lecteur le devine bien. Il connaissait parfaitement l'écriture de Mariette , et il lui avait été facile de la contrefaire. Cette ruse perfide eut le plus heureux succès. Le père d'Hélène lui rendit son estime ; Hélène lui rendit son cœur ; le mariage fut arrêté ; le jour heureux arriva. Antoine reçut la main de son amante ; l'excès de son bonheur l'étourdissait sur ses remords ; il la dévorait des yeux , il oubliait son crime ; mais le ciel ne l'avait point oublié.

Au retour de l'église , une voix d'enfant sort de la foule qui les environnaient. Oh Pierre , Pierre ! le reconnaiss-tu ce méchant ? C'est-lui.... oh oui ! c'est lui , ré-

pond un autre enfant, c'est lui qui l'a tuée. A ces mots Antoine frappé comme d'un coup de foudre, cherche involontairement à fuir; on le retient, on s'attroupe, on interroge les enfans; voici le résultat de leurs réponses.

Occupés tous deux à chercher des nids d'oiseaux, dans le moment où la funeste destinée d'Antoine l'amenait dans le val-
lon où gémissait Mariette; effrayés par
l'air farouche et le maintien égaré de ce
jeune homme, ils s'étaient cachés dans
des roches, d'où ils avaient facilement ap-
perçu la scène horrible qui s'était passée.
Après le départ d'Antoine, ils avaient re-
gagné en tremblant leurs chaumières, et
raconté à leurs parens ce qu'ils avaient vu;
mais ces gens ne connaissant ni le meur-
trier ni la victime, d'ailleurs n'attachant
pas grande importance au rapport de deux
enfans, n'avaient pensé à faire aucune re-
cherche. La curiosité venait de les ame-
ner au mariage d'Antoine, et le hazard,
d'accord avec la vengeance céleste, faisait
reconnaître le coupable par ces jeunes en-

fans, qui devenaient pour lui deux accusateurs terribles, et dont les dépositions recueillies avec soin, allaient enfin attirer sur sa tête le juste châtiment de son horrible forfait.

La justice s'empara de sa personne. On se transporta dans le lieu désigné par les enfans; on repêcha le cadavre de Mariette à quelque distance du moulin; le mouchoir encore attaché à son col, et marqué au nom d'Antoine, était une preuve frappante qui, jointe aux nombreux indices qui l'accusaient, ne permit plus aux juges de douter de son crime; il le confirma bientôt par son propre aveu; le jugement qui le condamnait à la mort fut promptement exécuté; l'échafaud fut son lit nuptial: il y monta en pleurant. J'ai mérité mon sort, dit-il aux nombreux spectateurs dont il était environné; mon châtiment n'est pas ce qui m'épouavante et ce qui me fait verser des larmes. Mais périr sans avoir joui du fruit de mon crime, prêt à saisir le seul bonheur qui pouvait flatter mon âme, celui pour le-

quel j'aurais bravé le ciel même ; me voir arracher des bras d'une femme adorée ; voilà le vrai supplice qui effraye mon courage ; voilà le vautour qui ronge mon cœur. Oh toi que j'ai tant aimée ! ô ma femme ! verse quelques larmes sur ma misérable destinée ; prononce , s'il est possible , prononce quelquefois mon nom sans horreur ; ne me haïs point , ne me maudis point , et ressouviens-toi que sans mon amour , sans cet amour funeste , j'aurais peut-être toujours été vertueux.

Le coup fatal interrompit ses douloureuses exclamations ; il alla chez les morts rejoindre celle qu'il avait cruellement assassinée. Ses parens et ceux de Mariette ne tardèrent pas à le suivre ; le chagrin creusa leur tombe. Et la triste Hélène , dévorée d'amour et de douleur , courut ensevelir au fond d'une solitude sa malheureuse existence.

ABOUZAÏD (1),

CONTE ORIENTAL.

Par le Citoyen DOURNEAU.

C
ONTENTE-TOI des biens hérités de tes pères ,
Ils suffiront à ton bonheur.
Fuis les honneurs publics , ces brillantes chimères
Ne sont pas dignes d'un grand cœur.
Dans les palais des rois , sous le poids des entraves ,
Ne vas point te traîner sur les pas des esclaves.
Le sage vit de peu. Les besoins renaissants
Ne troubilent point le repos de sa vie ;
La médiocrité le sauve de l'envie ,
Et ses jours coulent innocens .
A tes amis fais part de tes richesses ;
Vis en paix , ignoré , c'est le souverain bien ,
Et sur l'infortuné répandant tes largesses ,
Dans le bonheur d'autrui tu trouveras le tien.
Jadis , aux beaux jours de ma gloire ,
Quand de tous les Persans , un seul régnait sur moi ,
Je disais : « Les méchans , envain , auprès du roi ,
Oseraient me noircir , il ne peut les en croire .
Quelle était mon erreur ! j'ai bien vu le contraire .
O mon fils , souviens-toi des malheurs de ton père .
La malice du faible est même à redouter ;
Le tyran des forêts qu'on ne saurait dompter ,
Souvent reçoit la mort des dents d'une vipère .

(1) Ce ministre disgracié par le Sophi de Perse ,
adressa ces avis à son fils .

L'AMOUR ET LA GOUTTE,

*Par CHABANON, de l'Académie
Française.*

SALUT, ma sœur, dit à la Goutte, un jour,
L'enfant ailé que l'on appelle Amour.

Toi ! mon frère, lui répond-elle !

J'en ai la première nouvelle ;

D'où te vient cette parenté ?

— Eh ! parbleu ! du bien-être et de l'oisiveté,
Qui furent mes autels comme ils furent les vôtres ?
Vous faut-il des garans de notre affinité ?

Je puis vous en citer bien d'autres.
Un mal-aise inquiet nous annonce tous deux ;
C'est une douleur vague et qu'on ne peut décrire,
C'est presque, si j'ose le dire,
Le besoin de souffrir pour en être un peu mieux.

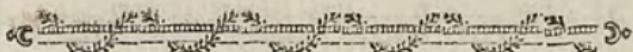
Suivant la place où je m'arrête ,

Mon mal est plus dur à souffrir.

Chez les femmes, souvent je siège dans la tête ,
Et c'est-là que je suis difficile à guérir.
Adieu , ma sœur , adieu ; pour la race mortelle
Nous sommes , vous et moi , de cruels ennemis.
De vos maux et des miens quiconque se sent pris ,
Ne va plus que d'un pied , nè bat plus que d'une aile .

Des graces.

ON n'a jamais de graces dans l'esprit ,
que lorsque ce que l'on dit paraît trouvé ,
et non pas recherché .



COUPLETS

*A une aimable Demoiselle qui se nommait
CONSTANCE, et qui m'avait demandé
des Couplets sur son nom.*

Par le Citoyen BOUTILLIER.

Air : Non, non, Doris ne pense pas.

COMME un autre, dans mes amours,
Je parlais beaucoup de constance
Sans la connaître en rien, toujours
J'allais citant, prônant constance.
Aujourd'hui que je la connais,
Je peux bien vanter ma constance.
Car ne veux plus aimer jamais,
S'il faut que j'aime sans constance. *Bis.*

ON a raison de dire en tout
Que l'on doit user de constance:
Je voudrais qu'on la mit à bout
Pour mieux éprouver ma constance:
Point ne craindrais de démenti,
Car ne vois qu'amour et constance;
Pour être heureux, sens bien aussi
Qu'il faut aimer avec constance. *Bis.*

COUPLETS A CONSTANCE. 131

POUR plaisir il faut user ainsi
Mais sans bouder avec constance (1);
Avec l'humeur souvent, aussi,
L'on peut lasser toute constance.
En vain, pour lui tenir rigueur,
On voudrait s'armier de constance;
Eut elle tort? Est-il un cœur
Qui ne se rende avec constance? *Bis.*

DE LA PROFESSION MILITAIRE,

Sous les Despotes.

Par Honoré Mirabeau (2).

ÉLEVÉ dans le préjugé du service, bouillant d'ambition, avide de gloire, robuste, ambitieux, ardent et cependant très-flegmatique, comme je l'ai prouvé dans tous les dangers où je me suis trouvé, ayant reçu de la nature un coup d'œil ex-

(1) Petite brouille, parce que j'avais été quelques jours sans lui faire ces couplets demandés.

(2) Honoré Mirabeau avait servi en Corse. Il y avait montré un grand courage et une aptitude rare, ce qui n'empêcha pas cet esprit philosophique et libre de juger dès lors cette profession sous les despotes.

cellent et rapide , je devais me croire fait pour le service.

Il n'est pas un livre de guerre dans aucune langue que je n'aye lu. Je puis montrer les extraits de trois cents auteurs militaires , extraits raisonnés , comparés et commentés , et des mémoires de moi sur toutes les parties du métier , depuis les plus grands objets de la guerre jusqu'aux détails de l'artillerie , du génie et des vivres. Mais il y a long-temps que mes idées sont changées sur cet objet.

Je crois que les troupes réglées , que les armées perpétuelles , ne sont et ne seront bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire et à la maintenir. Or , je ne suis pas de ces mercenaires qui ne reconnoissent que celui dont ils reçoivent la solde , ne se rappellent jamais que cette solde est payée par le peuple , qui volent aux ordres de celui qu'ils appellent leur maître , sans penser qu'ils se réduisent à porter une livrée plutôt qu'un uniforme , sans savoir que le plus odieux , le plus détestable des métiers , est celui de satellite de despote ,

de geolier de ses frères. Le service ne me convient donc pas.

LE CURÉ DE MARCHIENNES.

C E brave et patriote Curé assistait à l'Assemblée administrative. Un boulet perça le mur et passa entre le secrétaire et lui. Ce digne prêtre se leva sans émotion, et dit d'un ton ferme : « Nous sommes en permanence, je fais la motion que le boulet y soit aussi : ce sera un monument de gloire pour la ville de Lille, et un monument d'opprobre pour nos lâches ennemis ».

L'AMOUR TROMPÉ (1).

Par ANTOINE BRET.

D EUX Bergères qu'Amour guettait,
Et dont le cœur lui résistait,
Se disputaient la rose la plus belle,
Et le jasmin le plus frais à leurs yeux,

(1) Cette Pièce fut adressée à un père, à l'occasion de la fête que ses filles lui souhaitaient à la campagne.

134 L'AMOUR TROMPÉ.

Et de courir à qui mieux mieux
Cueillir l'œillet et l'immortelle.

Amour les voit, et dit : les y voilà,
Il faut aimer pour prendre ce soin-là,
Aimer bien fort puisque l'on se querelle.
La résistance est si peu naturelle !

Le cœur le plus fier y viendra :
Je m'y connais, le beau couple en tient-là :
Mais les bergers, oh ! je veux les connaître !
Qu'ils sont heureux ! et que je voudrais être

A la place de ces vainqueurs !
Puis il s'approche, et d'un air hypocrite
Le dieu malin les félicite
Sur le talent d'assortir les couleurs.

Un feu, dit-il, embrase vos deux cœurs
Jeunes beautés ; quelqu'un a su vous plaire :

Le beau bouquet ! les belles fleurs !
Amour guidait vos pas dans ce parterre,
Convenez-en. Oui, disent les deux sœurs,
Nous en allons couronner notre père.

AMOUR confus, reste dans l'embarras ,
De dépit son front se colore ,
Et même on dit qu'il murmura tout bas
D'être obligé de les attendre encore,

L'E N F A N T D'E N C R E.

Par le Citoyen CHARLEMAGNE.

AURIEZ-VOUS, par hasard, connu maître Livet,
Défunt d'honorble mémoire,
Et Procureur au Châtelet,
Qui ne dormait jamais qu'avec son écrtoire ?

OR il advint, que son épouse, un jour,
Vit un Noir, débarqué des côtes de Guinée,
Qui lui parut un Hercule en amour.
En effet un nez large et jambe bien tournée,
Et jarrets vigoureux, marquaient un bon vivant.
Voir et convoiter l'homme à la peau bazannée,
Cela se fit au même instant.

DISONS qu'au palais fort habile,
L'époux au jeu d'amour n'était qu'un imbécile,
Observait jeûne et vigile
Et le carême entièrement.
Aimable, jeune et séduisante,
La pauvrette jeûnait... las ! que c'était pitié.
Dieux ! donnez-moi belle moitié,
Et je gage avec vous qu'elle sera contente.
La Dame cherchait donc à se dédommager.
Azor lui parut son affaire.
On ne soupira point. S'expliquer, s'arranger,
Donner un rendez-vous, et puis se satisfaire,
Bref, tout se fit en moins de rien.
Madame au rendez-vous fut prompte,

136 L'ENFANT D'ENCRE.

Le Moricaud travailla bien,
Et l'époux en eut pour son compte.
Si bien que, de ce fait, il survint un enfant,
Mais notez, un enfant de la couleur du père,
Un joli petit Maure. Un si triste accident
Fait que la mère
Se désespère.
En effet le mari verra bien
D'où peut provenir le mystère,
Et que le marmot n'est pas sien.
Donc on consulte une commère.
Les si, les mais, les quand, c'est ceci, c'est cela ;
Pour couper court, le tout on révéla.

La voisine
Etait fine,
Et, comme on dit, savait manger son pain.
Elle s'ajuste, et va chez son voisin.

L A V O I S I N E.

Bonne nouvelle,
L I V E T.

Eh quoi !

L A V O I S I N E.

Le Ciel vous a fait père,
Et je viens, de ce bonheur là,
Vous féliciter la première.

L I V E T.

L'enfant est-il joli? Contez-moi donc cela,

L'ENFANT D'ENCRE. 137

Resssemble-t-il à son papa ?

LA VOISINE.

A sa robe du moins.

LIVET.

Comment ?

LA VOISINE.

C'est un prodige.

Il est quelque peu noir.

LIVET.

Noir !

LA VOISINE.

Aussi noir, vous dis-je,

Que la robe d'un Procureur.

Au reste que fait la couleur,

Il est à vous.

LIVET.

Fi donc. Vous badinez, Madame,
De cet ouvrage là je ne suis point l'auteur.

LA VOISINE.

Croyez-vous donc que votre femme ?

Ait eu du goût pour le fruit défendu ?

Tu-dieu, compère, sur mon ame,

Je jurerais de sa vertu.

138 L'ENFANT D'ENCRE.

L I V E T.

Je n'en doute pas... mais...

L A V O I S I N E.

Il est vrai... l'apparence...

Tenez : raisonnons sur cela.

Il faut éclaircir ce point là.

Mais répondez en conscience :

Couché près de Madame, où mettez-vous, la nuit,
Votre écritoire ?

L I V E T.

Pourquoi ?

L A V O I S I N E.

J'ai mes raisons.

L I V E T.

Sous le chevet du lit.

L A V O I S I N E.

Encre au cornet.

L I V E T.

Toujours.

L A V O I S I N E.

Bien luisante et bien noire.

L I V E T.

Sans doute.

LA VOISINE.

M'y voilà. Par fois on est distrait
Et l'on ne sait ce que l'on fait.
Vous aurez, un beau jour, j'ai tout lieu de le croire,
Dans les draps, en dormant, renversé le cornet.

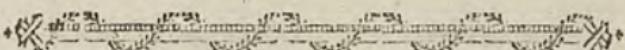
N'y cherchons pas plus de mystère;
Soyez juge vous-même : en faut-il plus pour faire
Un enfant noir qu'on jurerait
Avoir le Diable pour son père ?

La tête pesante.

MADAME de Fiesque, qui avoit l'esprit
un peu léger, disait à la maligne Madame
Cornuel : « que j'ai la tête pesante, ma
bonne amie ! — Vous verrez, Madame,
que c'est un corps étranger ».

L'ame élevée.

UNE jolie personne aimait un jeune
homme qui, dans une action, avait man-
qué de bravoure. A la première visite
qu'il lui rendit, après cette malheureuse
affaire, elle lui dit : « Toute la ville veut
que vous ayez mon cœur; mais l'action
que vous venez de faire, prouve bien
que la foule se trompe ».



P A R T I C U L A R I T É S

Sur CÉRUTTI.

J EAN - ANTOINE - JOACHIM CÉRUTTI , Député du Département de Paris à l'Assemblée nationale législative , mourut le vendredi matin 5 février 1792. Il se rendit très-célèbre par des ouvrages marqués au coin d'une philosophie qui réunissait la douceur à la force. Personne n'eût plus de zèle pour la liberté et pour l'amour de la paix. Le dimanche 5 , la séance de l'Assemblée se leva un peu plutôt qu'à l'ordinaire. C'était afin de donner aux membres nommés pour assister aux funérailles de cet homme si digne de regrets , le tems de se rendre à cette triste et honorable fonction. « Le silence profond , dit le Citoyen Condorcet , la douleur non équivoque avec laquelle l'Assemblée apprit cette affligeante nouvelle , sont la palme consacrée à la gloire de Cérutti , et la récompense destinée à ses travaux ».

On peut considérer Cérutti , Auteur de la *Feuille Villageoise* , feuille qui a

produit un si grand bien dans nos campagnes , comme un orateur ingénieux et brillant , et comme un écrivain de génie . Avant que la révolution eût électrisé les esprits , avant qu'elle eût énhardi les ames vertueuses , il avait entièrement consacré sa prose et ses vers à la philosophie , ce qui veut dire au bonheur des hommes . Dans une retraite paisible , où l'amitié seule pénétrait , il jouissait du repos si cher aux sages , et qu'une santé très-faible lui rendait plus nécessaire encore . Mais si-tôt que la révolution appellant les Français à la jouissance des droits du citoyen , eût imposé de grands devoirs aux amis de la liberté , qui que ce soit ne connut mieux les siens que Cérutti ; il les remplit avec le zèle le plus généreux , l'activité la plus grande et le plus parfait dévouement . Sa nomination à la législature ne fut tout à-la-fois qu'un légitime hommage rendu à ses rares talents , et qu'une récompense due à ses importans services . Cérutti n'y voulut voir qu'un moyen de servir encore sa

patrie. Il ne cessa de prendre place parmi les Législateurs , que presque au fatal moment où il cessa d'exister. Voici quelques faits qui méritent d'être conservés.

Le Citoyen Grouvelles , ami intime de Cérutti , écrivit sous la dictée du philosophe , respirant à peine d'une crise douloreuse et même alarmante , les stances suivantes :

DE nos Législateurs , parcourant la carrière ,
J'espérais y répandre , y verser la lumière ;
Mais le sort m'arrêtant en un chemin si beau ,
Me ferme la tribune et m'ouvre le tombeau .

JE meurs : pour adoucir ma pénible agonie ,
J'ai la tendre amitié , j'ai la philosophie ;
Enfin j'ai l'opium , breuvage sans pareil ,
Qui ferait des enfers , le palais du sommeil .

JE meurs , peuple français ! tu perds un cœur fidèle .
Puisse des émigrans la cohorte rebelle ,
L'escadron féodal , revenir sous ta loi ,
Ou tomber en poussière et mourir... avant moi !

ET vous , bons villageois , que je brûlais d'instruire ,
Avant que d'expirer , j'ai deux mots à vous dire :
De tous les animaux qui ravagent un champ ,
Le prêtre qui vous trompe est le plus malfaisant .

A-PROPOS de ces stances , le patriarche de notre littérature (le Citoyen la Place) envoya ce billet à Cérutti :

A mon digne et respectable ami mourant ; car je me fais gloire d'avoir été le sien.

Tes vers , cher Cérutti , prouvent ton existence.
J'espère! ... et je dirais , si mes vœux étaient vains :
« Le cygne de Mantoue enchantait les Romains ,
Et celui de Paris fera pleurer la France ».

CÉRUTTI au lit de mort fit cette réponse , dans laquelle sa belle ame se montra toute entière :

A travers mes douleurs , j'ai lu tes vers touchans :
Heureux vicillard ! ton cœur est poète à cent ans .
Notre siècle a donné les plus rares spectacles ;
Ta robuste vieillesse est un de ses miracles .
Ton travail , chaque année , enrichit tes lecteurs
De ces traits ignorés , de ces faits enchantateurs ,
Qu'on aime à recueillir au fond de sa mémoire ,
Comme des diamans détachés de l'histoire .
Pour moi , d'un nouveau monde où j'entre sans terreur ,
Bientôt je vais sonder la vaste profondeur .
A tous ses habitans , ma voix ferme et hardie
De nos prêtres menteurs peindra l'hypocrisie ,

La basse ambition des nobles et des grands ,
Et les lâches complots de nos vils émigrans ,
Ces tyrans c 'juré d'exterminer la France.
Quatre ou cinq Rois , dit-on , épousent leur démence :
Je les crains peu , Calonne a tramé leurs exploits.
Dieu destina Calonne à perdre tous les Rois.

N'OUBLIONS pas une circonstance qui fait le plus grand honneur à la mémoire de Cérutti. Lorsque l'éloquent Dupaty sauva de la roue trois malheureux villageois , et que le ci-devant Parlement de Paris voulut flétrir et décréter cet homme sensible et courageux, Cérutti forma le projet de signer avec une douzaine d'hommes de lettres les plus sages et les plus gens de bien , et de publier une requête par laquelle ils auraient réclamé l'honneur de partager cette sentence. Son estimable ami , le Citoyen Grouvelles , avait été jugé digne par lui , d'entrer dans cette vertueuse conjuration. Il était facile de prévoir que Cérutti serait pour la liberté du moment qu'elle renaîtrait. N'en est-il pas mort le martyr? Si son caractère était intéressant , rien n'était plus doux

doux que son commerce. Quoique sa conversation fût brillante et animée comme ses écrits, l'accent de sa voix était si doux, ses manières étaient si simples et si candides, que ceux qui ne le connaissaient pas, ne s'apercevaient de sa supériorité qu'à la peine qu'ils éprouvaient en le quittant. Félicitons ceux qui prennent intérêt à la *Feuille Villageoise*: (eh! qui n'en prend pas!) de ce que le Citoyen Grouvelle et son digne coopérateur le Citoyen Guinguéné la continuent. Cette tâche si noble et si touchante était bien faite pour deux pareils patriotes. Ce sont des hommes dignes d'éclairer les bonnes gens de la campagne, parce qu'ils sont dignes de les aimer, et de répandre les lumières, la paix, la fraternité, le goût de la vertu, l'esprit de tolérance, la haine des superstitions, l'amour de l'ordre et la soumission aux loix, dans ces mêmes chaumières, où régnerent trop long-tems l'ignorance, le fanatisme et la discorde, au milieu des larmes et de la misère.

L' A B B E F I C H E T (1),

Par le Citoyen PALISSOT.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

J'ÉTAIS galant, j'étais coquet,
J'arborai le petit colet
En qualité de volontaire.
On nous vante la liberté ;
J'étais né pour la volupté ;
L'Opéra fut mon séminaire.

HÉLAS ! il ne reviendra pas,
Le tems où nos chastes Prélats
Faisaient si gaîment leur office.
Souvent, moi-même, en manteau noir,
J'ai desservi plus d'un boudoir ;
Mais il n'est plus de bénéfice. . . .

Avaré.

UN gros avare disait un jour à un de ses voisins : « On en veut toujours à nous autres pauvres riches ».

(1) Lorsqu'on donna au théâtre de la rue de Richelieu, les *Courisannes*, pièce remplie de traits heureux, de vers excellens, et dont la touche annonce un maître ; le Citoyen Palissot, ajouta à sa comédie, quelques nouvelles tirades qui furent fort applaudies. Les couplets ci-dessus qu'il mit dans la bouche d'un Abbé Fichet, furent redemandés.

A MADAME DE VILLETTÉ.
SUR LA CALOMNIE ET LE CALOMNIATEUR.

Par le Citoyen L. H..

LE sentiment, la douceur, la raison,
L'esprit qui plaît, et ne blesse personne,
Grâce sans fard, et vertu sans jargon,
Vous avez tout; vous êtes Belle et Bonne.
Vous cultivez les Arts et l'Amitié;
Votre cœur s'ouvre à la douce pitié;
Et vous voulez encor qu'on vous pardonne.

NOTRE Apollon, bienfaiteur des Humains,
Si tendrement caressé de vos mains,
Vit embellir la fin de sa carrière;
Ce demi-Dieu que nous nommons Voltaire,
Doit à vos soins tendres, consolateurs,
L'Apothéose et des Adorateurs:
Et vous voulez, charmante Belle et Bonne,
Et vous voulez encor qu'on vous pardonne.
Mais entendez l'harmonieux concert
Des mille voix qui chantent vos louanges:
De vos succès l'envie a trop souffert.
C'est aux Démons à blasphémer les Anges.

Il est un lourd, un vénimeux frêlon,
Qui sur les fruits du talent du génie,
Va tout piquer de son sale aiguillon.
Sancho-Pança de l'aristocratie,
Paris le siffle, et Coblenz le renie.
Eh quel remord a-t-il jamais senti!

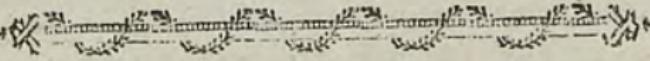
148 SUR LA CALOMNIE.

Fraîcheur de Flore, accords de Polymnie,
Vers de Delille, accens de Baletti,
A son œil louche, à son cœur abruti,
Tout est supplice. Il dénigre, il dénigre
Avec la joie et le ton du bœuf-tigre.
Du reste il n'est méprisable à demi.
Chassé par-tout, sans parens, sans ami,
Par les huissiers poursuivi dans les rues,
Et ne perdant que des femmes perdues :
Honni, rossé pou: les chansons d'autrui,
Escroc d'esprit, d'argent; rien n'est à lui.

VOILA quel est , aimable Belle et Bonne ,
De vos vertus le lâche détracteur :
Et dans la rage où son cœur s'abandonne ,
Voilà les traits du calomniateur.
Méprisez donc ame pure et sublime ,
Méprisez donc ses efforts impuissans ,
Ses plats rébus, sa fureur anonyme.
A ces serpens laissez ronger la lime ;
Ils y perdront et leur peine et leurs dents.

De la Génération.

Le mistère incompréhensible de la génération , disait Voltaire , est le sceau de l'être éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir, et d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.



JULIE ET FLORINVAL,

OU

LA VICTIME DU CLOITRE.

DANS un vieux château situé aux pieds des montagnes de Provence, vivait, à la fin du siècle dernier, une rare beauté nommée Julie. Cette charmante personne avait eu le malheur de ressentir, à l'âge de dix-sept ans, un amour très-vif pour un aimable cavalier nommé Florinval. La naissance de celui-ci était inférieure à celle de la demoiselle. Cependant, comme il avait, en traversant le Var, exposé ses jours pour sauver ceux de Julie, il était souffert au château du père de la belle. Bientôt leur amour fut découvert. On força Florinval de quitter la province; et la tendre Julie, bannie à jamais de la maison paternelle, fut reléguée dans l'obscurité d'un cloître. Ses attractions, ses larmes, ses prières n'avaient pu adoucir l'âme atroce de ses parens inhumains, ni retarder d'un moment l'exécution de leur projet.

150 JULIE ET FLORINVAL.

L'abbesse du couvent, instruite par le père de Julie, ne permettait à sa captive de paraître à la grille qu'accompagnée de deux surveillantes. Comme Julie avait un frère que leur mère commune idolâtrait, la famille décida que l'on ferait à Dieu le sacrifice du cœur et de la liberté de cette fille infortunée. Déjà des prêtres l'entourent. On lui parle du ciel, sur-tout de l'enfer; on égare sa raison et même son amour. Julie confuse, éperdue, et toute entière au séduisant époux que son cœur avoit choisi, offre au ciel des vœux adultères. *Florinval*, de retour à Nismes, après deux ans d'absence, errait sans cesse autour du couvent. Il y pénètre à la faveur d'un incendie. Il veut arracher sa belle maîtresse à son odieux esclavage. Mais ses efforts sont inutiles. Les deux amans environnés de toutes parts, n'osant plus fuir, se réfugient dans une allée obscure. Les vœux de Julie furent trahis, mais la nature ne fut pas trompée. Au lever de l'Aurore, Florinval franchit les murs du cloî-

tre. Nul moyen de se revoir, de se parler, de s'écrire. Le jeune homme vole à la guerre, affronte les dangers, et y trouve une mort glorieuse.

Julie, sur le point de devenir mère, est précipitée par la barbare Abbesse dans un horrible cachot, à dix pieds sous terre. Elle y fait ses couches chargée de fers, et, pour comble de malheurs, perd entièrement la raison. Quinze ans s'écoulent dans cette affreuse captivité. L'immortel auteur de l'oraison funèbre du grand Turenne, (Fléchier, Evêque de Nismes) apprend la manière cruelle dont l'abbesse traite la malheureuse Julie. Il se transporte au couvent, et se fait ouvrir la porte de l'épouvantable réduit où la victime du despotisme religieux se consumait dans le désespoir. Dès que cette créature infortunée apperçoit le prélat, elle lui tend ses faibles bras comme à un libérateur. Fléchier attendri, jette sur la supérieure un regard d'horreur et d'indignation. « Je devrais, lui dit-il, si je n'écoutais que la sagesse humaine,

vous faire mettre à la place du déplorable objet de votre barbarie, mais le dieu de clémence dont je suis le ministre, m'ordonne d'user, même envers vous, de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle. Allez, je vous condamne à lire tous les jours le chapitre de la femme adultère ». Le vertueux et sensible prélat fait aussi-tôt tirer la religieuse, presqu'expirante, de ce ténébreux souterrain, recommande en maître qu'on ait d'elle les plus grands soins, et veille sévèrement à ce que ses ordres soient exécutés. Mais Julie avait tant souffert qu'on put bien l'arracher à ses bourreaux, mais non la rendre à la vie. Elle expira quelques jours après.

Le Nouvelliste.

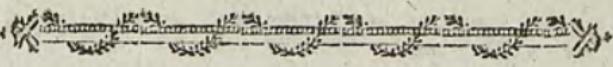
UN nouvelliste disait dans un souper que Goezman et consors savaient où l'on faisait les mémoires que le Citoyen Beaumarchais s'attribuait. On ne manqua pas d'en faire rapport à ce dernier : » Les mal-adroits qu'ils sont, répondit-il, que n'y font-ils faire les leurs ?

PETITE FÊTE-DIEU DE 1792.

CÉ jour-là, quelques voix s'élevèrent dans le faubourg Saint-Laurent pour faire tapisser la boutique du Citoyen Rochet, Sapeur du bataillon. » cela est juste s'écria ce brave homme. Sur-le-champ, il va chercherson habit, et d'abord il l'étale, et pose son bonnet de grenadier au-dessus. Ensuite il forme un double faisceau, d'un côté avec son sabre et son fusil, et de l'autre avec sa hache, sa giberne, le tout surmonté d'une paire de moustaches de crin, de sa pique et de son briquet. Quand tout fut disposé, il dit : » Voilà la tapisserie d'un sapeur. Bon jour les amis. J'aime f.... mieux accrocher là mes moustaches que de les mener en procession à côté de la perruque à bou-dins d'un Marguillier.

Amour.

IL est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.



GAIETÉ PATRIOTIQUE.

Air : *C'est la petite Thérèse.*

SAVEZ-VOUS la belle histoire
De ces fameux Prussiens ;
Ils marchaient à la victoire
Avec les Autrichiens ;
Au lieu de palmes de gloire ,
Ils ont cueilli des raisins.

LE raisin donne la foire
Quand on le mange sans pain :
Pas plus de pain que de gloire ;
C'est le sort du Prussien ;
Il s'en va chantant victoire ,
Il s'en va criant la faim.

LE grand Guillaume s'échappe ,
Prenant le plus court chemin ;
Mais Dumouriez le rattrape
Et lui chante ce refrain :
N'allez plus mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin .

N'AYEZ peur qu'on m'y rattrape ,
Dit le héros Prussien ;
Je saurai si j'en réchappe
Dire au brave Autrichien :
Va tout seul cueillir la grappe
Dans la vigne du voisin ,

AU GENTIL BERNARD.

Par VOLTAIRE.

LE bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Est-il donc ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant?
N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître?
Vos vers et votre esprit nous font assez paraître
Qu'on peut sentir beaucoup et penser tendrement.
L'Amour est des humains le plus tendre avantage;
C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris;
Trop de Dieux ont goûté les faveurs de Cypris:
Mais au cœur de Pallas (1) inspirer la tendresse,
Caresser la raison des mains de la mollesse,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'est la première des douceurs,
Et le somble de la sagesse.

Offrande d'un fils unique.

LE Citoyen Courtois de Rambouillet,
offrit son don patriotique le 16 mai 1792,
et dit au président de l'Assemblée nationale : » Je donne à la patrie cinquante
livres tous les ans pour les frais de la
guerre, et mon fils unique pour battre
l'ennemi «.

(1) Madame du Châtelet,

AU GÉNÉRAL DUMOURIEZ (1).

*Par le Citoyen LA PLACE, Doyen des
Gens de Lettres.*

Quoique vieux, très-souffrant, et très-peu fortuné,
Puis-je, mon brave ami, connaître encore la peine,
Lorsqu'en toi, je crois voir, un cadet de Turenne,
Et brûlant du désir d'égaler son ainé ?

Le Faquir.

UN Missionnaire, voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, et se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques petites monnaies. » Quel renoncement à soi-même, disait un des spectateurs ! — Renoncement à moi-même, reprit le Faquir ! apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre quand vous serez chevaux, et moi cavalier.

(1) Avec des forces très-inférieures, il repoussa dans trois attaques le Duc de Brunswick.

A N E C D O T E S E T B O N S M O T S.

UNE Dame qui passait la plus grande partie de l'année à la campagne, y jouait régulièrement la comédie ; mais sa troupe, comme la plupart de celles de société, était sujette à se composer différemment suivant les liaisons que cette femme d'esprit formait à Paris dans l'hiver. On l'avait vue, durant un été, fort engouée d'un jeune homme, d'une très-belle figure, qui remplissait les rôles d'amoureux dans sa troupe. Cependant, l'année suivante, il ne parut plus sur son théâtre, et fut remplacé par un autre. Alors des voisins de campagne qui ne voyaient la Dame que pendant la belle saison, lui témoignèrent leur surprise de ce changement. « Vous paraissiez si contente de cet Acteur ; lui disait-on ? — Il est vrai, répondit-elle, il était assez bon pour la représentation, mais il manquait toujours aux répétitions ».

BAYLE tenait souvent des discours très libres, sans s'en appercevoir. Il parlait de matières d'anatomie dans un cercle de femmes, comme les Médecins dans leurs écoles ; cela allait quelquefois si loin que les dames baissaient les yeux. Le philosophe en était surpris, et demandait tranquillement à son voisin : « Serais-je tombé dans quelque indécence ? »

UN soir, chez Madame Dudeffant, on écoutait au milieu de la meilleure compagnie, un homme qui avait de l'esprit et des connaissances, mais dont la conversation n'était souvent qu'une métaphysique embrouillée. Cet éternel bavard parla long-tems sans que personne l'interrompit ou lui répondît, attendu qu'on n'y comprenait rien. Madame Dudeffant qui se permettait quelquefois des saillies assez vives, se leva de son fauteuil en arcade, qu'elle appellait

son tonneau : « Je prends Dieu à témoin , dit-elle , que je ne donnerais pas un petit écu de ma poche pour savoir tout ce que Monsieur vient de nous dire ».

WABURTON , l'un des plus savans Prélats d'Angleterre , disait ouvertement : « L'irréligion est le produit naturel de l'intolérance et de la tyrannie des Prêtres . C'est pour cela que nous voyons l'Italie et la France infestées d'athéisme . C'est de-là que nos voyageurs l'ont apporté parmi nous ».

AVANT de réformer les Monastères dont la ville de Vienne était remplie , Joseph II demanda au Gardien d'un Couvent : « Mon père , combien avez-vous de Religieux sous vos ordres ? — Deux cent neuf , reprit le Moine . — C'est beaucoup . — Il est vrai mais aussi nous avons quatre Monastères de filles à desservir ».

BIEN des gens , disait Voltaire , ont appris dans l'école à ne douter de rien . Ils prennent leurs Syllogismes pour des Oracles , et leurs superstitions pour de la religion . Ils regardent Locke comme un impié . « Ces superstitieux stupides , ajoutait-t-il , sont dans la société ce que sont les poltrons dans une armée ; ils ont et donnent des terreurs paniques ».

J. J. ROUSSEAU racontait plaisamment qu'en conversant avec l'Archevêque de Paris (Beaumont) , il lui dit : « Monsieur , ne craignez pas pour vos Prêtres mon Héloïse , ils ont pour contre-poison l'Aloisia (l'Académie des Dames) .

MANSHEIN , favori de Frédéric Guillaume II , Roi de Prusse , disait au Général Dumouriez , dans leur conférence : « Comment voulez-vous que nous puissions traiter avec vous ? vous n'avez point de Roi ? — Nous avons la Convention qui est chargée d'ex-

primer la volonté de la Nation. — Oui, mais comment est-elle composée? Par exemple, vous avez là un Clootz prussien, qui serait pendu s'il était chez nous. — C'est parce qu'il mérite d'être pendu chez vous, qu'il a mérité d'être élu chez nous ».

LE Philosophe Duclos traversait le mont Cénis pour aller en Italie, et il était descendu de sa chaise à un passage très-dangereux. « Monsieur, lui dit son Muletier, voici un endroit où il s'est fait un grand miracle l'année dernière. Un voyageur a versé dans sa voiture jusqu'au fond de ce précipice. — Eh bien! répondit Duclos, est-ce que cet homme n'a pas péri? — Pardonnez-moi, il a été absolument fracassé dans sa chute, mais les mulets ne se sont fait aucun mal ».

ON avait forcé le marché de Verneuil. L'Aigle craignait le même sort. Les gardes nationales des deux villes se réunirent, décidées à s'opposer à l'incursion des brigands: dans la marche, le brave Camus, Lieutenant-Colonel, tomba de son cheval, à la tête des volontaires qu'il commandait. Cet intrépide Officier ne pouvant se relever, dit à sa troupe: « Marchez sur mon corps, ne vous arrêtez pas, l'ennemi est en vue ».

UNE jolie femme, après avoir rompu d'une manière éclatante, ses liaisons avec Honoré Mirabeau, s'avisa de lui dire devant trente personnes, qu'il était un impertinent. « Ah! belle dame, lui répondit bien doucement Mirabeau : quel tort vous me faites! moi impertinent! pour insolent j'ai pu l'être quelques-fois; la chair est si fragile! mais pour impertinent... ah! jamais ».

QUAND on offrit à Milton de lui rendre sa place de Secrétaire auprès de Charles II, Roi d'Angleterre, l'immortel Auteur du *Paradis perdu* la refusa. Sa

femme le gronda de ce refus. Il lui répondit : « Vous autres femmes, vous feriez tout au monde pour rouler en carrosse ; moi, je veux vivre libre et mourir en homme ».

TERRASSON, le Traducteur de Diodore de Sicile, prêcha le système et fut ruiné par lui. Il fit une brochure dans laquelle il prétendit démontrer que les billets de banque étaient préférables à l'argent. Ce fut lui qui, dans le tems où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Law de rembourser la Religion catholique. « Mon ami, lui répondit Law : l'Eglise n'est pas si sotte, il lui faut de l'argent comptant ».

VOLTAIRE appellait sa tragédie de *Rome sauvée, Cicéron vengé*. « Il fallait bien, disait-il, à un de ses amis, venger le grand Orateur, le père de la patrie, de ce barbare Crébillon qui le fait parler comme il parle ».

UN jour d'anniversaire de la mort de Charles I, Roi d'Angleterre, Miss Russel, petite-fille d'Olivier Cromwel, et de la suite de la Princesse Amélie, était occupée à préparer quelques ajustemens de sa maîtresse. Le Prince de Galles entra dans l'appartement, et s'adressa en riant à la descendante du protecteur. « Quelle honte pour vous, lui dit-il, Miss Russel ! pourquoi n'êtes-vous pas à l'église dans l'humiliation du deuil et des larmes, pour l'attentat commis à pareil jour par votre ayeul ? Miss Russel répondit sur-le champ : « C'est une humiliation suffisante pour la petite-fille de Cromwel, d'être employée comme je le suis, à porter la queue de votre sœur ».

CAMUS, Maire du bourg de Servan, se trouva entouré de l'avant-garde prussienne : « Signe, lui dit un Officier, la nouvelle Constitution française, (cela

voulait dire la contre-révolution) non, je ne signerai pas». Aussi-tôt trente sabres levèrent sur sa tête. Heureusement, dit le Maréchal-de-Camp Dampierre, qui rapporte le fait, je parus avec mes braves concitoyens sur le haut d'une montagne qui dominait le village; alors les prussiens ne songèrent qu'à fuir, et ne massacrèrent pas Camus. Ce Citoyen vertueux avait préféré la mort à l'apparence de commettre une lâcheté. Notez qu'il avait caché le plus de vivres possibles, et l'avant-garde française trouva toutes sortes de rafraîchissements.

UN Prêtre vendait de l'eau bénite inconstitutionnelle dans le département du Bas-Rhin. Il en faisait un grand débit à quatre sous la pinte. La Municipalité, à laquelle on avait dénoncé ce lévite réfractaire, ne vit dans ce singulier commerce qu'une nouvelle branche d'industrie qui pouvait tourner au profit des contributions, et força le bon Apôtre à prendre une patente de Limonadier.

L'Anglais Péterboroug disait : « Il n'y a que des esclaves qui se battent pour un homme; il faut combattre pour une nation ».

DESESSARTS, étant à la Haye, fut surpris en chassant sur les plaisirs du Stathouder. Voici comme il se tira d'embarras. Un garde qui ne l'avait vu à la comédie que dans les rôles de Prince, lui demanda de quel droit il osait tirer un coup de fusil dans ce lieu. L'Acteur, sans se déconcerter, et d'un air aussi fier qu'héroïque, lui répondit : de quel droit?

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Ces vers, récités du ton le plus tragique, en imposèrent tellement au Garde Chasse, qu'il s'écria, en se retirant : « Ah ! pardonnez, Monsieur, je ne savais pas cela ».

D'ALEMBERT fit une lecture de son *Apologie de l'Étude* dans un cercle d'amis. Après avoir prouvé dans ce discours, que la même Providence qui semble avoir attaché le bonheur à la médiocrité du rang et de la fortune, semble aussi l'avoir attaché à la médiocrité des talents ; il fut soudain interrompu par une jeune dame aussi jolie que spirituelle : « Monsieur, lui dit-elle, vous nous apprenez que vous n'êtes pas heureux. — On l'est du moins, répondit le philosophe, quand on vous voit et qu'on vous entend ».

DANS les hommes qui n'ont point de lumières, les idées de Dieu et de Religion sont inséparablement liées aux pratiques extérieures et aux opinions communes qu'ils ont adoptées sans réflexion. Qu'une cause quelconque vienne à rompre cette association d'idées, tout leur système religieux se dissout. C'est ce qui faisait dire au sage Fontenelle : « la superstition est la colie de la religion ».

UN observateur entra dans un cabaret de Berlin où les buveurs lisaient la gazette. Après qu'on eut écouté avec la plus grande attention l'article *Paris*, tous ces bons Prussiens s'écrièrent : « Ah ! les grands hommes, que les Législateurs Français ».

CÉRUTTI entraîné par ses amis, signa un écrit qui indisposa la cour contre lui. Il avait crainc un décret, il eut une lettre de cachet. Chassé de France, désespéré, mourant, il passa deux ans, tantôt en Hollande, tantôt caché dans une terre de la Franche-Comté. Au bout de ce long exil, il revint à Paris. Il dépérissait chaque jour, et tombé dans le matrasme, il allait succomber, lorsque Madame Brancas l'arracha de la capitale et l'emmena dans une maison de Nancy, où le lait et les tendres soins de l'amitié le ranimèrent et lui rendirent la faculté de se livrer à l'étude. Au bout de quinze années les plus douces de sa vie, il perdit son amie, et comme cet homme célèbre l'appelait sa

Providence, cette perte l'accabla. Il fallut sauver Cérutti des excès de sa douleur. Le public l'avait marié avec madame Brancas, le public se trompait. *L'amitié avait épousé le malheur*, c'était l'expression dont cette dame s'était servi en passant à Cérutti, un anneau au doigt le jour qu'il prit le parti de se réfugier auprès d'elle.

DANS la fameuse journée du 20 septembre 1792, journée qui sauva la France, Bournonville surnommé l'Ajax Français, parcourait les rangs des bataillons, tandis que les boulets et les bombes tombaient à côté de lui comme de la grêle. Cet intrépide guerrier encourageait les siens à se préparer à vaincre ou à mourir. Il lui vint dans l'idée de leur dire : « Enfants, assyez-vous, vos dangers seront moins grands ». Ces braves gens, sans plier le jarret, s'écrièrent tous : « Vous êtes bien à cheval ».

LE Citoyen Oslet, maître de danse, vint offrir le 5 mai 1792 à l'Assemblée le produit d'un bal. « Je donnerai ce bal, dit-il aux Représentans de la Nation, chaque mois pour les frais de la guerre. Elle deviendra assez heureuse pour que nous ne perdions rien de la gaieté française ».

VOLTAIRE disait : « Le costume des Capucins n'est bon qu'à exciter la pitié du sage, édifier les bonnes femmes, et faire peur aux petits enfans ».

UN jeune Volontaire se porta en avant du front de sa troupe, après en avoir obtenu la permission. C'était pour aller embrasser son frère, qui venait d'être tué d'un boulet. Ce tribut payé à la nature, le jeune homme, tout en essuyant ses larmes, vint reprendre son poste, et se mit à crier : « Vive la Nation ».

HONORÉ Mirabeau raconta un jour ce fait à quelques amis : je disais au frère d'une jolie femme : votre

sœur emploie la moitié de son esprit pour escamoter l'autre. Il m'envisagea avec de gros yeux bien stupides, et regarda le fait et l'éloge comme également ridicules. J'en demande pardon à ce frère, mais fût-il vingt siècles l'un des membres du sénat français, il sera vingt siècles un sot. Cela prouve que la médiocrité hait tout ce qui n'est pas médiocre, ou ne le comprend pas, ou s'en effraie. On exigeait de cette même femme une lâcheté indicible ; et pour l'y engager plus facilement, on la maltraitait. La proposition l'indignait, et les procédés l'irritaient. Il n'en fallait pas tant pour la raidir. Quelle opiniâtreté, disait-on, en vérité, elle est folle. C'est o. iniâtrêté, ce n'est que cela. — Eh ! comment vouloir que pensent, que sentent autrement des êtres qui ne connaissent d'autre honnêteté que celle qu'il faut pour n'être pas envoyé au supplice ; de vertus que celles qui aident à faire fortune, ce qui veut dire, en leur langage, gagner de bons contiats, de bons douaires, de bon argent, du cher argent, et qui n'appellent vices que ce qui y nuit ; qui ne connaissent de sentimens que ceux relatifs ou subordonnés à cette lâche cupidité ? Il faut bien qu'ils prennent pour fous, ceux qui ont une ame forte.

L'ABBÉ Massieu était un homme vrai, simple, modeste. Il fut pourtant Jésuite, mais il ne tarda pas à quitter la société. Profond dans la connaissance des langues anciennes, il en profita pour connaître les génies des beaux siècles d'Athènes et de Rome. Ce philosophe eut deux cataractes qui le rendirent entièrement aveugle. Lorsqu'au bout de trois ans, elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta de recouvrer un œil, qui suffisait à ses travaux. « Je ne puis me résoudre, disait-il, à sacrifier encore six semaines pour le second ; je le tiens en réserve, et comme une ressource contre de nouveaux malheurs ».

DIDEROT avait mis un buste de Voltaire à côté de

son bureau. Un jour il l'en fit ôter. Un ami lui en demanda la raison : « J'ai fait ôter ce buste , répondit-il , parce que si-tôt que je levais les yeux sur lui , il me semblait qu'il se moquait de ce que j'allais écrire ».

QUELQUES TRAITS

*D'un Discours (1) du Citoyen CHAUMET,
Président de la Commune.*

JEUNES époux qu'un tendre engagement a déjà unis , c'est sur les Autels de la Liberté que se rallument pour vous les flambeaux de l'Hymen. Le mariage n'est plus un joug , une chaîne , il n'est plus que ce qu'il doit être , l'accomplissement des grands desseins de la nature , l'acquit d'une dette agréable que doit tout Citoyen à la Patrie.

Une union fondée sur la tendresse n'est-elle pas plus pure , plus sainte que celle qui n'est formée que par des préjugés ? Elle doit être aussi plus durable : car dans les maisons d'époux libres et qui ne doivent leur union qu'à l'estime et aux passions honnêtes , si quelquefois il s'élève de ces différens inévitables , même auprès des amans , l'Hymen sera intéressé à les empêcher d'éclater , de peur que le Divorce ne les entende.

Citoyen et Citoyenne , je finis par une exhortation , dictée par l'intérêt que doit inspirer votre union à tout ami de la Patrie. De cette union , sans doute , naîtront des Citoyens à la République ;

(1) Cette exhortation fraternelle fut faite l'année dernière , à deux jeunes époux qui vinrent faire à la Maison Commune la déclaration que prescrit la Loi.

unissez donc vos efforts aux nôtres pour obtenir une bonne éducation nationale ; vous y êtes maintenant plus intéressés qu'avant votre mariage En attendant, chers concitoyens, si la nature vous comble de ses bienfaits, en accordant des fruits à votre tendresse, empresez-vous d'écartier du berceau de ces intéressantes créatures, les préjugés barbares et toute idée d'esclavage. Apprenez-leur de bonne heure, à connaître, à cherir leurs devoirs, leurs droits, et que les premiers mots qu'ils bégayeront, soient les mots sacrés de *Patrie*, de *Liberté* et d'*Egalité*.

REGRETS D'AMOUR.

*Par le Citoyen GAUDBERT, aux pieds
des Pyrénées en 1785.*

SOMBRES bois, paisibles asyles,
Par moi tant de fois regrettés,
Alors que du luxe des villes
Tous mes sens étaient dégoûtés !
Quelle humeur bizarre et changeante
Dans ces lieux me fait soupirer !
Quel nouveau bien, quelle autre attente
Me force encore à désirer !

POURQUOI cette onde qui murmure
Dans le solitaire vallon,
Ces vieux chênes, dont la verdure
Protège l'humide gazon,
Ces lits d'herbe molle et touffue,
Ces plantes, cette simple fleur

Humble et négligemment vêtue,
Parfumant l'air de son odeur ?

POURQUOI, si chers à ma pensée,
Tous ces objets, jadis flatteurs,
LaisSENT-ils mon ame glacée
En proie à des soucis rongeurs ?
Pour mon oreille inattentive,
C'est envain qu'accusant l'Amour,
Philomèle, au déclin du jour,
Reprend sa romance plaintive.

DES légers habitans de l'air
Envain les phalanges dorées,
Au bord des ondes azurées,
Sous l'abri du feuillage verd,
Dans une poursuite folâtre,
Formant mille et mille détours,
Des champs du ciel font le théâtre
De leurs éphémères amours.

ET TOI, Père de la lumière,
Cesse de nous donner le jour !
Lorsque j'ai perdu mon amour,
Vainement ton rayon m'éclaire,
Je ne dirai plus dans mes chants :
Que l'on te voit lorsque l'Aurore
Du mage t'apporte l'encens
Et les premiers parfums de Flore !

QUAND la Déesse, au front changant,
Reine des ombres taciturnes,

Au travers des zones nocturnes
 Promène sa lampe d'argent,
 La nuit seule me trouve encore
 Au fond des ténèbreux berceaux,
 Interroger la voix sonore
 Des mélancoliques Echos.

Ainsi pour moi dans la nature,
 Depuis qu'une femme a changé,
 Tout, dans une égale mesure;
 Change, et dans le deuil est plongé.
 L'Amour est le flambeau du monde:
 Créateur des êtres divers,
 Sans lui, dans une nuit profonde
 On verrait dormir l'univers.

RÉPONSE
 A DES VERS D'UN CI-DEVANT
 CHANOINE.

Par le Citoyen GRAINVILLE.

Vos Couplets, gentil Troubadour,
 Sont dignes de l'aimable muse
 Qui, jadis, auprès de Vaucluse,
 Chanta si bien Laure et l'amour.
 Vous avez, sous votre capuce,

L'air

L'air d'un saint serviteur de Dieu ;
Mais vous cachez sous votre aumusse
Le porte-feuille de Chaulieu,
Et l'air mondain de frère Luce.

GRAVE chanoine dans le chœur,
En chaire éloquent orateur,
Austère dans votre conduite,
Mais dédaignant l'air imposteur
Du Bigot et de l'Hypocrite ;
A table, convive charmant,
Vous répondez légèrement
A la Gaîté qui vous invite.
Au fond de votre cabinet
Les jeux et les Grâces badiées,
Vous attendent après matines.
Le Goût, assublé d'un bonnet,
Mélange dans votre cornet,
Les couleurs du galant Horace,
Et vous ouvre le robinet
De la fontaine du Parnasse.

AMI, c'est l'entendre très-bien,
Oui, j'aime que le sage allie
Un peu de l'humaine folie
Aux mœurs sévères du Chrétien.
La sagesse a plus d'un maintien,
Et ne se croit point avilie
Quand le rire Epicurien
Déride sa mélancolie.

Ainsi puissent couler vos jours
 Entre les ris et la sagesse,
 Jusqu'à l'hiver de la vieillesse.
 Aimable Abbé, soyez toujours
 Tantôt laborieuse abeille,
 Tantôt papillon dissipé,
 Horace, auprès d'une bouteille,
 Anacréon dans un soupé,
 Et, je vous le dis à l'oreille,
 Ovide sur un canapé.

LE COCHER PRUSSIEN.

FRÉDÉRIC GUILLAUME, roi de Prusse, père du grand Frédéric, dans ses accès de colère, battait tout ce qu'il rencontrait. La reine son épouse, sa fille, depuis Margrave de Bareuth, et ses fils n'en étaient pas plus exempts que les autres. La famille royale, pour se mettre à l'abri de tous ces petits accidens, pensionnait un cocher dressé tout exprès pour les momens d'orage. Il se garnissait le dos d'une cuirasse de carton. Dès que le roi entrait en fureur, le cocher montait et recevait à lui seul les marques de tendresse que sa majesté aurait distribuées à toute sa famille. Voici une autre anecdote sur ce monarque Vandale. Quand il avait fait sa revue, il allait se promener par les rues de Berlin. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son tems. « Va-t-en chez toi, gueuse ; une femme doit-être dans son ménage ». Et il accompagnait cette remontrance d'un bon soufflet ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du Saint-Évangile, lorsqu'il leur prenait envie d'aller voir la Parade.

CHARLES-SIMON FAVART.

CET homme si ingénieux, cet écrivain dramatique si distingué, ce vieillard si respectable, mourut le vendredi matin 17 mai 1792.

Charles-Simon Favart avoit des mœurs douces, un caractère souple, des façons simples et franches. Le plus grand de ses plaisirs était celui de rendre service à tout le monde. Il fut aimé, il fut considéré, et il méritait de l'être. Les premiers hommes de lettres de la Nation s'empressaient de le voir. Le célèbre tragique Crébillon était lié intimement avec Favart. Il leur arriva plus d'une fois de fumer une pipe ensemble. Madame Favart, admirable et séduisante actrice, faisait les délices de la maison de son mari, où se rassemblaient assez souvent les plus aimables convives. Favart a laissé après lui deux fils, dont l'un, acteur du théâtre Italien, a du mérite en plus d'un genre, une partie de l'esprit et toute la probité de son père.

Parmi une foule d'ouvrages charmans de Favart père, dont quelques-uns ont dû naissance à différentes circonstances, on applaudira toujours à *l'Anglais à Bordeaux*, à *la Chercheuse d'Esprit*, à *Acajou*, à *Annette & Lubin*, aux *Moissonneurs*, aux *Trois Sultanes*, à *la Belle Arsenne*, à *l'Amitié à l'Epreuve*, à *Isabelle & Gertrude*, à *la Fée Urgelle*. Plusieurs de ces pièces sont pleines d'esprit et d'intérêt, d'autres respirent les graces et la volupté, d'autres offrent des traits vraiment comiques; toutes par la pureté et la légèreté du style, font autant de sensation à la lecture qu'aux représentations.

Croira-t-on que les envieux du rare talent de Favart, attribuèrent ses meilleurs ouvrages au frétillant Voisenon? La manière de faire de ces deux auteurs était si différente, que cette imbécille imputation se détruisit bientôt d'elle-même. En effet, Voisenon fut maniére, précieux, courant après l'esprit, fidèle à la pointe; Favart fut aisé, coulant, gai, spirituel, jamais affecté.

Ce que nous allons rapporter de Voltaire, est ce qui

172 ÉLOGE DE FAVART.

fera à jamais la gloire de Favart. Il prit fantaisie à Voisenon, qui depuis dix ans n'avait écrit au grand homme, de lui envoyer la Comédie lyrique *d'Isabelle & Gertrude*. Voltaire répondit à l'Abbé :

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de chose ,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien, Monsieur l'Évêque de Montrouge, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je vous prie de présenter mes compliments à Favart. C'est le conservateur des grâces et de la gaieté française. Voisenon récrivit à Voltaire :

Vos jolis vers à mon adresse
Immortaliseront Favart ;
C'est Apollon qui le caresse
Quand vous lui jetez un regard.
Ce dieu l'a placé dans la classe
De ceux qui parent ses jardins :
Sa délicatesse ramasse
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choisi pour son maître ,
Vos richesses lui font honneur :

ELOGE DE FAVART. 173

Il vous fait respirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa Comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent. Il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tomberez pas dans cette erreur. Quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller. Il vous enverra incessamment *la Fée Urgelle*. Il m'a paru qu'elle avait réussi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici. La Cour est le châtelet du Parnasse, et le public casse souvent ses arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage; voilà sa caution la plus sûre. Je ne peux mieux terminer mon Article, que par ce passage de la *Dunciade*. J'ai vu, dit le malin auteur de ce poème :

J'ai vu Paris abandonner Mérope,
J'ai vu Cinna, Phédré, le Misanthrope,
Sacrifiés à Monsieur Poinsinet.

La sottise, dit-il encore, favorisait ce Monsieur et ses semblables :

Dans leurs chansons, elle trouvait plus d'art,
Qu'à ces couplets repétés par les Grâces,
Que tant de fois la muse de Favart
A recueillis en jouant sur leurs traces.

Histoire.

Le monde est vieux, mais l'histoire est d'hier; celle que nous nommons ancienne, et qui est en effet très-récente, ne remonte guère qu'à quatre ou cinq mille ans.

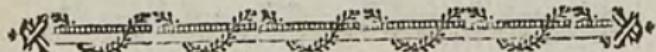
LE MYRTE ET LE CHENE,

*Par le Citoyen PASQUET, du Musée
de Bordeaux.*

Sois l'orgueil des forêts, disait le Myrte au Chêne ;
Que ton superbe front se perde dans les airs ;
Résiste aux aquilon's, compte deux cents hivers ;
Et brave tous les feux du céleste domaine.
Va, tous tes attributs n'égaleroient jamais
Le plus faible des dons que me fit la nature.
Des bosquets de Paphos je forme la parure ;
Tu ne te plais qu'au fond des plus sombres forêts.
Je couronne l'amant et sa tendre bergère.
Le plaisir vient siéger sous mes rameaux fleuris.
Toujours sur l'édredon comme sur la fougère,
Je relève l'éclat des graces et des ris.
Si tu fus adopté par le Dieu du tonnerre ,
Ne suis-je pas offert par la main de l'Amour ?
Quand je ne croîtrai plus dans sa brillante cour ,
Le plus doux des plaisirs aura fui de la terre.
— Mais , lui répond le Chêne : à ta frêle beauté
Voyons-nous attaché le vrai bonheur du sage ?
L'esclave seul te rend le plus servile hommage ;
Et je serai toujours cher à la liberté.

De l'Esprit.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs espèces , le génie , le bon sens , le discernement , la justesse , le talent , le goût.



QUATRAINS,

Par le Citoyen DOURNEAU.

1.

LE JUGE D'AUTREFOIS.

DE ton juge arabe, inhumain,
Le zèle, nous dis-tu, sommeille :
Commence par ouvrir la main
Si tu veux qu'il ouvre l'oreille.

2.

LE QUI PRO Q U O.

QUE je te plains, pauvre Damon,
D'avoir en femme pris le change !
Tu croyais épouser un ange ;
Chacun dit que c'est un démon.

3.

LE FAT DÉFINI.

Le fat, disait un jour la maligne Egérie,
Est un animal brillanté,
Digne ornement d'une ménagerie,
Mais non pas pour la rareté.

Ambassadeur.

UN Ambassadeur est un espèce de facteur, par le
canal duquel les faussetés et les tromperies passent
d'une Cour à l'autre.

LE NOUVEAU BRUTUS.

UN loyal Citoyen , père d'un dragon du cinquième régiment dans l'armée du nord , reçut une lettre de son fils , par laquelle celui-ci lui demandait de l'argent. Voici la réponse du père.

« J'étais prêt de vous faire passer cinquante livres , lorsque j'ai appris l'infâme conduite que vous avez tenue dans la plaine de Mons. Mon fusil sera toujours chargé. Lâche français , si vous approchez de ma maison , vous serez le premier traître dont je purgerai la terre de la liberté .

LA FORCE DE L'HABITUDE.

Par le Citoyen BOUTILLIER.

UN Procureur... quoi , déjà l'on m'arrête ,
Pour demander de quel ressort il est ?
Qu'il soit du Parlement , ou bien du Châtelet ,
Qu'importe ? en est-il un pour cela plus honnête ?
Pour moi , qui ne veux pas faire ici le railleur ,
Tout Procureur me semble un Procureur.

Que ce nom soit le synonyme
Si vous voulez , de voleur , de fripon ,
Je ne chicane point , puisqu'aussi bien la rime
S'y rencontre avec la raison.
Mais poursuivons et venons à mon Conte.

NOTRE Procureur donc , que l'on nomme Harpagon ,
Avait tellement fait son compte ,
En pillant sans pitié la veuve et l'orphelin ,

LA FORCE DE L'HABIT. 177

(Par-tout de prendre il était très-peu chiche)

Qu'à ce métier bientôt il se voyait fort riche.

Mais le ciel a voulu mettre à tout une fin ;

Notre félicité n'est rien que passagère.

Croyant jouir d'un plus heureux destin ,
C'est en vain que l'avare amasse , entasse , enterre ;
L'or ne l'affranchit point d'un trépas trop certain.

Bref , sans chercher d'autre alibi-forain ,
Maître Harpagon était tout prêt de rendre... l'ame :

Y pensez-vous ?... l'ame d'un Procureur ?
Cela ne se dit point. — Monsieur le chicaneur ,
Dont la bile pour rien et s'exhale et s'enflamme ,
Aimez-vous mieux l'esprit ? soit , pour l'esprit , passons.
Harpagon devant Dieu sur le point de paraître ,
Et , pour justifier tous ses larcins , peut-être ,
Ne sentant pas en lui d'assez fortes raisons ,

Crut qu'il était de la prudence ,

Pour soulager sa conscience ,

De consulter un pieux Directeur.

On le mande , il arrive , et voilà que notre homme
D'un air pantois , contrit , devant son Confesseur
Accuse vols , péchés et rapines en somme ;
De ce qu'il possédait rien n'était presqu'à lui
Qui ne fut , disait-il , pris sur le bien d'autrui ;
Ce dont il se repent , et dans son cœur accorde ,
Si le Ciel ne lui fait grace et miséricorde ,

Qu'il mérite punition.

Le bon Prêtre , jaloux du salut de son ame ,
Contre la fraude au nom de Dieu réclame ,

178 LA FORCE DE L'HABIT.

Et saintement l'oblige à restitution.

— Restituer ? l'avis est salutaire ,
Je le veux et le crois , mais aussi comment faire ?
Que deviendra mon fils , que j'ai fait Avocat ?

Sur ces biens son espoir se fonde ,
Si vous l'en dépouillez , il n'aura plus d'état .
— Voulez-vous vous damner pour lui dans l'autre monde ?
— Nenni vraiment . — Eh bien donc je vous dis
Que de cette action pour vous il en résulte
Ou l'enfer ou le paradis .

A votre choix , voyez . — Oh diable , avec mon fils ,
Il est bon qu'un momenf là-dessus je consulte ;
Je n'ai que lui . . . qu'on le fasse appeller ,
Le pauvre enfant ! laissez-moi lui parler .

Du Confesseur sorti l'Avocat prend la place .
De quel étonnement ses sens sont-ils saisis ?
Lorsqu'il entend son père , il devient tout de glace ;

Mais reprenant aussi-tôt ses esprits ,
« Pour vous sauver , mon père , est-il rien qu'on ne fasse ,
Votre intérêt en tout doit l'emporter . . .
J'aurai pourtant l'honneur de vous représenter
Que de l'enfer à tort sans doute on vous menace . ;
Je n'y crois pas beaucoup , ni vous non plus ;
Depuis long tems on le tient pour abus :
Cependant avec vous je veux bien qu'il existe ,
Vous le figurez-vous comme un séjour bien triste ?
L'imagination nous grossit chaque objet .

Vous y trouverez , je parie ,
Nombre d'honnêtes gens et bonne compagnie :

LA FORCE DE L'HABIT. 179

Le paradis, je crois, serait moins votre fait.

Bannissez donc toute sollicitude,

Je vous connais, vous êtes d'habitude,

Quatre jours en enfer, et vous y voilà fait;

Le premier pas d'abord, on le sait, semble rude,

Mais. — Oui, mon fils, ainsi gardez ». . . Il dit.

Et soudain *ad patres* le Procureur partit.

CHANSONS, CHANSONS.

Par le Citoyen Roussel.

DE simples ressorts font souvent jouer de grandes machines, et les évènemens qui étonnent le monde, ont presque toujours des causes sur lesquelles l'attention daigne à peine se fixer.

Tous les peuples aiment le chant; tous ne chantent pas également bien, mais tous chantent, et sur tous, le chant produit de l'effet. Le cannibale a des chants qui l'excitent à déchirer les membres palpitans d'un ennemi vaincu; celui-ci a des chants qui lui font braver le supplice en insultant à ses bourreaux. Tous les sauvages ont des chansons de guerre et des chansons de plaisir. Le chant est de tous les tems, de tous les lieux, de toutes les saisons.

Si l'Italie est le Pays du chant, la France est le pays des chansons, et elles sont mieux chantées en France qu'en Italie. Je prierai le Général Anselme de m'écrire un mot à cet égard, soit de Naples, soit de Rome ou d'ailleurs. Je propose donc d'ajouter nos chansons à nos canons. Celles-là seront pour les chaumières, ceux-ci seront pour les châteaux. Chacun sait que l'on doit des égards aux nobles; ainsi les canons seront chargés de la première visite: et

180 CHANSONS, CHANSONS.

comme elle ne sera jamais longue, les chanteurs les suivront de près. Ils célébreront nos loix, notre liberté; ils en inspireront l'amour à des peuples étonnés d'en prononcer le nom.

Les chansons feront un effet plus prompt que les écrits, en seront les précurseurs, et répandront déjà des étincelles de lumière. La chanson des Marseillois éclaire, inspire et réjouit à-la-fois : elle suffirait seule pour subjuguer toute la jeunesse brabançonne. Je conclus à ce qu'on attache quatre chanteurs à chacune de nos armées. Faire notre révolution en chansons, est un moyen presque sûr de l'empêcher de finir par des chansons.

ENFANS PATRIOTES.

Des enfans apportèrent quinze livres pour les frais de la guerre ; l'un d'eux prononça ce discours devant l'Assemblée nationale. (18 mai 1791).

« Nous ne pouvons aller combattre, mais nous irons dans les camps secourir nos guerriers blessés, nous essuierons leurs fronts couverts de poussière, et les ennemis de la liberté apprendront que s'ils venaient à détruire nos soldats, ils trouveront derrière eux une génération prête à les venger ».

Le Noble et le Roturier.

Un ci-devant disait à un Roturier : « Je fonde les droits de la noblesse sur le sang qu'elle a versé pour la défense de l'Etat. — Et ce qu'ont versé, dit le Bourgeois, des millions de Soldats tués dans les guerres, où quelques milliers de Gentils hommes ont péri, est-ce de l'eau » ?

LA BONNE LEÇON.

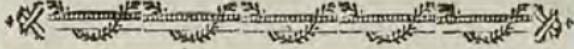
Par le Citoyen MIRAMOND.

UN railleur avait de sa vie
Payé de ses bons mots la piquante ironie :
On voulut excuser l'erreur qui l'égara ;
On le plaignit ; quelqu'un peut-être le pleura.
Peu touché des regrets que son malheur excite,
Bon ! il n'a que ce qu'il mérite ,
Dit un de ceux qu'il déchira :
Excellente leçon ! et l'on en conviendra.
Qu'en dit Monsieur ? — Mais oui : pourvu qu'il ressuscite ,
Je pense , moi , qu'il en profitera.

LE VOISIN SINCÈRE,

Par le Citoyen HENRI LARIVIÈRE.

POUR éviter plus sûrement
Quelque périlleux badinage ,
Ma fille , à l'aspect d'un amant ,
Fuit aussi vite que le vent :
N'est-il pas vrai que pour son âge
C'est montrer bien du jugement.
Qu'en pensez-vous ? — Ce que j'en pense...
— Oui , voisin , parlez franchement.
— Eh ! mais , voisin , en conscience ,
Je vous dirai sans compliment ,
Qu'elle a beaucoup d'expérience.



LA GUENON ET LE MIROIR,

Par le Citoyen CAILLEAU.

UN jour une Guenon apperçut un miroir ;
C'était le miroir de toilette
D'une coquette , archi-coquette ,
Et qui le consultait du matin jusqu'au soir.
La Guenon , à son tour , voulut aussi s'y voir.
Elle se mit devant la glace ,
Fit des mines , et puis une horrible grimace.
Surprise d'y trouver un visage aussi laid ,
(Car toute Guenon se croit belle
En dépit du miroir même le plus parfait .)
Elle juge aussi-tôt la glace peu fidelle ;
Elle entre en fureur , et soudain
Trouvant un bâton sous sa main ,
En frappe le miroir , et le casse et le brise.
Qu'arrive-t il de sa sottise ?
Brisant ce miroir importun ,
Elle s'en fit trente pour un ,
Et retrouva sa sotte image
Dans chacun des morceaux épars sur le plancher.
Dorimène , soyez plus sage ;
Fuyez tous les miroirs , mais gardez d'y toucher.

Aux faux dévots , lorsque Molière
En public montra le miroir ,
Chacun d'eux , outré de s'y voir ,
Voulut briser la glace trop sincère.
Que produisirent les excès

Où se porta leur troupe mutinée ?

La pièce mieux examinée

N'en eut qu'un plus brillant succès.

Si notre amour-propre murmure ,
 En voyant un miroir qui nous rend trait pour trait ;
 Loin de l'accuser d'imposture ,
 Corrigeons chez nous la nature ,
 Et nous ne craindrons plus de voir notre portrait.

PORTRAIT DE SOPHIE (1).

Par L. C. M....

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

MA Sophie est une Dame
 Qu'on aime au premier abord ;
 Son regard vous donne une ame
 Pour l'aimer encor plus fort !
 On peut être plus jolie ,
 Et chacun voudrait pourtant
 Que celle qu'il a choisie ,
 Lui ressemblât seulement.

(1) Madame Laugier , ci - devant Mademoiselle Gaudin.

184 PORTRAIT DE SOPHIE.

CHAQUE amant fait de sa belle
Un portrait tout ravissant :
D'esprit son œil étincelle ,
Son teint est éblouissant.
Sans déprécier la vôtre ,
Je dis avec vérité :
Ma Sophie a plus qu'une autre ,
Tout ce qui fait la beauté.

AUSSI le cœur , de ses charmes
Sent doublement le pouvoir ;
Il faut lui rendre les armes
Dût-on ne pas le vouloir ?
On peut , avec sa figure ,
D'esprit très-bien se passer ;
Et son esprit , je vous jure ,
De beauté peut dispenser.

J'EN sais plusieurs dont la taille
Charme autant que l'entretien ;
Ce n'est pas grande trouvaille
Pour qui connaît son maintien.
Leur jargon n'est que fadaise
Quand on lit son moindre écrit ;
Auprès d'elle on pâme d'aise ,
De se trouver tant d'esprit.

LES vers qu'enfantent sa plume ,
Si l'on veut qu'ils soient chantés ;

PORTRAIT DE SOPHIE. 185

Bientôt de sa docte enclume
Sortent en beaux airs notés.
Près d'un clavecin encore
L'entendez-vous frédonner ?
Vous croyez de Terpsicore
Ouir le luth résonner.

Sous l'air riant d'une Grâce,
Elle efface les Saphos ;
En attraitz elle surpassé
La Déesse de Paphos.
Son ensemble est tant aimable,
Que seule on l'estime mieux
Que les neuf Sœurs dont la fable
Cite les traits merveilleux.

On la vit dans son enfance
Combatte nos préjugés ;
Mais ses devoirs, femme en France
Ne les a moins négligés.
Si pourtant elle néglige
Son minois fier et lutin,
C'est que ce minois n'exige
Ni pommade ni carmin.

LORSQU'AVEC tant de franchise
Je dis tout ce qu'elle vaut,
Convient-il que je déguise
Sa paresse, et maint défaut?

Ses vers , enfans du génie ,
Faisaient jadis nos plaisirs ,
Et l'ingrate a la manie
De nous voler ses loisirs.

QUOIQU'ELLE peigne avec grace ,
Elle obtient peu de succès ,
Parce que sa main ne trace
Que de champêtres objets.
Il faudrait à ses images ,
Pour plaire à l'œil satisfait ,
Qu'elle fût dè ses ouvrages
Le modèle ou le sujet.

PAR fois elle a la berlue ,
Mais elle distingue assez ;
Car rien ne s'offre à sa vue
Que des amans empressés.
Ce n'est pas un grand dommage
Qu'elle ait les yeux délicats ;
Ils ne verraienr rien je gage
D'aussi beau que ses appas.

La Nature et l'Art.

LA Nature ne se copie pas , au lieu que l'Art se
ressemble toujours. Aussi dans la peinture , nous ai-
mons mieux un paysage que le plan du plus beau
jardin du monde.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

Apprécié par H. MIRABEAU.

CE ne sont point ses grands talens que j'envierais à cet homme extraordinaire , mais sa vertu qui fut la source de son éloquence et l'ame de ses ouvrages.

J'ai connu J. J. Rousseau , et je connais plusieurs personnes qui l'ont pratiqué. Il fut toujours le même , plein de droiture , de franchise et de simplicité , sans aucune espèce de faste , ni de double intention , ni d'art pour cacher ses défauts ou montrer des vertus. On doit pardonner peut-être à ceux qui l'ont décrié de l'avoir mal connu.

Tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame , et l'on n'est bien jugé que par ses pairs.

Quoiqu'on pense ou qu'on dise de lui pendant un siècle encore , (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ces détracteurs), il ne fut jamais peut-être un homme aussi vertueux , puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature , la fortune et les hommes , qui l'ont accablé de souffrances , de revers , de calomnies , de chagrins et de persécutions. Il le fut avec la plus vive sensibilité pour l'injustice et les peines. Il le fut enfin malgré des faiblesses qu'il a révélées dans les Mémoires de sa vie.

Jean-Jacques arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'ame incorruptible et vertueuse d'un épicurien , il conserva dans les mœurs la rigidité du stoïcisme.

Quelques abus qu'on puisse faire de ses propres confessions , elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui parla comme il pensait , écrivit comme il parlait , vécut comme il écrivit , et mourut tel qu'il avait vécu.

A MON MÉDECIN.

QUI SE NOMME JOSEPH.

Par Madame Monnet.

QUATRE Josephs font du train dans le monde ;
Le premier fut berger ; la docte Antiquité
Vante sa chevelure blonde,
Ses yeux bleus et sa chasteté.
Par vous , Docteur , et je vous gronde ,
Je le soupçonne assez mal imité.
Le second plein d'humanité ,
Fut le sage époux de Marie ;
Il eut , dit-on , quelquefois de l'humeur :
Vous n'êtes pas l'imitateur
De ce Saint là , je le parie.
Le troisième Joseph , assis au rang des Rois
Est connu de l'Europe , est connu de l'Asie.
Docteur , quels que soient ses exploits ,
Vous les voyez sans jalousez ,
Vous n'avez point sa guerrière manie ,
Et sa royale ambition ;
Dominé par la fantaisie ,
Laissant en paix les Nations ,
Vous avez tous les goûts et nulles passions.
Certain Joseph encor , c'est vraiment ma folie ,
Que ce Joseph , très-aimable Docteur ,
Cher aux humains , à sa Patrie ,
Il possède , à lui seul , une femme accomplie ,
Ce destin est assez flatteur ;

Mais il vous aime, et c'est vous que j'envie.
Jouissez de votre bonheur
Et de votre philosophie ;
Du ciel épousez les faveurs,
Et que cent ans encor, vos soins consolateurs
Rendent les mourans à la vie.

LA LOTERIE.

Par le Citoyen MIRAMOND.

POURQUOI mettre à la loterie,
Puisque vous n'y gagnez jamais ?
— Toujours j'y perds, toujours j'y mets.
— Vous conviendrez que c'est folie.
— Non, s'il n'a plus d'espoir, en courant au trépas,
Le malheureux, dit-on, doit finir sa souffrance :
Au comble du malheur, pour ne me tuer pas,
Moi, j'achète de l'espérance.

LE DRAGON FRANÇAIS.

UN Dragon, du quatorzième Régiment, étant entré à Verdun avec le Général Valence, lors du pour parler sur la capitulation, se rencontra, par hasard, dans une maison avec les deux fils du Roi de Prusse et le neveu du Duc de Brunswick. Le Dragon leur parla avec la franchise et la fermeté de l'homme libre. On but ensemble à la bonne réunion, mais ces Princes, paroissant étonnés de l'air aisné du Citoyen, simple Dragon, le neveu du Duc de

Brunswick le prit à part, et lui fit avec la plus grande familiarité la question suivante : « Connaissez-vous ceux, avec lesquels vous venez de trinquer ? — Parfaitement. J'ai trinqué avec des hommes comme vous et moi ».

LA FOIRE SAINT-GERMAIN.

Par le Citoyen MERCIER, de Compiègne.

HOCHETS du luxe, enfantines merveilles,
Fleurs, fruits, bijoux, modes, rubans, pompons,
C'est là qu'il faut cents yeux et cents oreilles
Aux désœuvrés, pour admirer vos dons.
O Vanité, la Foire est ton théâtre !
Là tout est beau, tout est joli, tout plaît.
C'est là qu'on voit en tourbillons folâtres,
Se démener le monde tel qu'il est ;
C'est là qu'un sage au milieu de la joie,
Lorsque Momus agite ses grelots,
Peut voir un tout où le marchand déploie
Son industrie, à bien plumer les sots.
A mes côtés j'apperçois maistre belle
Payant bien cher de quoi ne l'être plus,
Quittant pour l'art sa grace naturelle,
Se ruiner en achats superflus.
Là pour Fanfan, plus d'un lâche adultère
D'un gros tambour fait l'emplette et sourit ;
Des doux baisers qu'il prodigue à la mère
Le bon papa n'entendra pas le bruit.

LA FOIRE ST-GERMAIN. 191

Près de l'objet de sa flamme illicite,
Un lourd butor dépourvu de mérite;
Obtiendra là son cœur pour de l'argent;
Car aujourd'hui, fille qu'on sollicite,
Tant soit-on sot, et l'honneur exigeant,
Ne tint jamais contre un joli ruban.

L'AMOUR DÉFINI PAR LUI-MÊME.

Par le Citoyen LAVIÉVILLE.

Air: *Avec les jeux dans le village.*

HÉLAS ! comme on me défigure !
Nul n'a bien su me définir.
Je suis bâtard de ma nature,
Et dois ma naissance au plaisir.
Mon seul but est la jouissance,
Et je ne connais point de loi,
Avec un peu d'expérience
On voit que je fais tout pour moi.

VAINCRE et délaisser ma conquête
C'est mon passe-tems le plus doux ;
Je tourne la plus forte tête ;
Par moi tous les hommes sont fous.
Pour mieux exercer ma puissance,
Je suis un vrai caméléon,
Et prends par fois la ressemblance
De l'aimable et froide raison.

IL est un amour légitime
 Suivi de vertueux élans ;
 Ses sœurs sont l'amitié, l'estime :
 Il semble défier le tems ;
 Il n'a pas mon effervescence,
 Mes écarts, mon air effronté ;
 Il se nourrit de l'espérance ;
 Moi, je suis un enfant gâté.

JE le respecte et le révère ;
 Sans doute il conduit au bonheur :
 Mais avec mon humeur légère,
 On m'aime mieux, quoique trompeur.
 Je n'entrai point dans le partage
 De l'immensité de ses biens :
 Mais, malgré ce qu'en dit le sage,
 Ma puissance vaut tous les siens.

ENTRE nous deux la différence
 Fait qu'on me distingue aisément ;
 J'obtiens pourtant la préférence
 Sur mon frère le sentiment.
 J'ai bouleversé son empire
 Par moi toujours mal gouverné,
 Et victime de mon délitre,
 Il n'est plus qu'un Roi détrôné.

EXCLAMATION

L'EXCLAMATION ÉQUIVOQUE,

Par le Citoyen PILLET.

UN ci-devant Baron , grand amateur d'abus ,
Mais qui fait à nos mœurs plier son caractère ,
S'écriait en payant les civiques tributs :
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

ANACHARSIS CLOOTS ,

A GENEVIÈVE D'EON.

LE portrait de la Minerve Gauloise m'a été transmis par la main des Grâces , et au lieu de remerciemens , je ferai observer à l'Héroïne de notre siècle , que voici l'époque de mettre le sceau à sa gloire , en s'armant de pied ^{en} cap , comme Talestris et Jeanne d'Arc , pour nous aider à délivrer le monde de la race infernale des tyrans .

L'Épisode de la chevalière d'Eon manque à notre poème épique . Tu dors , d'Eon , tu dors , et les despotes veillent . Tu préfères les atours d'une toilette aux armes victorieuses d'Achille . Rougis et marche , ta patrie t'appelle . Une phalange d'amazones volera sur tes pas contre les oppresseurs du genre humain . Viens , et la victoire est à nous .

LA CHEVALIÈRE D'EON ,

A L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN .

AU moment où j'allais faire partir mon neveu pour Paris , je reçois votre charmant billet d'invitation pour

reprendre les armes de Mars ou d'Achille, comme vous voudrez. Quand on m'attaque d'amitié pour aller sur le champ de bataille, je ne suis pas femme à reculer. Peignez à ces généreux fondateurs de la liberté française, ma situation, et le désir d'en sortir pour aller combattre en faveur de la liberté, de la nation et de la loi. Si je ne réussis pas, ce ne sera pas ma faute, ce sera la vôtre toute entière. En attendant, faites partir mon neveu pour l'armée du général Biron. Il a une lettre de M. Chauvelin, notre ministre à Londres, et de moi pour ce dernier. De votre côté, faites pour le mieux, et recommandez-le bien. Il est jeune, brave et robuste, en état de tuer et de se faire tuer pour le salut de la patrie. Le culte des droits de l'homme lui fait quitter le service de l'Angleterre.

On doit vous remettre un paquet de vingt-quatre médailles de la petite Minerve qui vous estime, vous admire, et vous aime de tout son cœur. Jugez quelle sera sa reconnaissance, si vous la remettez à cheval pour vaincre ou mourir glorieusement.

LES DEUX FRÈRES.

Par le Citoyen CHARLEMAGNE.

DU ciel je reçus en partage
L'amour des vers et du plaisir :
Mon cher cadet, beaucoup plus sage,
Eût le projet de s'enrichir.

Je m'avais... , pauvre ressource!
De prendre pour maître Apollon :
Le dieu Mercure est son patron,
Et son Parnasse est à la bourse.

LES DEUX FRÈRES. 195

Mon passe-tems n'est pas le sien :
Il écrit... des lettres de change :
Tout est profit : et moi j'arrange
Des vers qui ne rapportent rien.

Doubler sa petite chevance,
Fut le but qu'il se proposa :
Doubler ! misère..., il décupla ;
Et tient la corne d'abondance.

Desir de gloire et de succès
Chatouillait mon ame charmée :
De la gloire que je voulais,
Je n'ai pas même la fumée.

Il est très heureux aujourd'hui ;
Mes infortunes sont complertes :
Et tout ce que j'ai plus que lui ,
Ce sont quelques ans et des dettes.

L'ÉGALITÉ.

Par le Citoyen HENRY-LARIVIÈRE.

HIER en pleine compagnie ,
Un Patriote des plus chauds ;
Soutenait avec énergie
Que tous les hommes sont égaux.

Égaux!.... dit une Dame autrefois d'importance ;
 A d'autres, Monsieur, s'il vous plaît :
 Je dois savoir ce qu'il en est,
 Je les connais dès mon enfance.

PRESSENTIMENT DE MIRABEAU,
 PRISONNIER AU DONJON DE VINCENNES.

*Sur les services qu'il doit rendre un jour
 à son pays.*

J E ne me crois ni au-dessus ni au-dessous de rien, parce que je sens mes forces et mon zèle, parce qu'après tout, je suis un homme comme un autre. Je ne suis au-dessus de rien, parce que le patriotisme, l'utilité et sur-tout l'homme peuvent tout honorer. Tous ces talons rouges ne pensent pas ainsi, mais c'est à cause de cela que je les vaux, et peut-être bien en tout sens. Je suis enterré. Cependant si j'en crois ma tête et mon cœur, et je ne sais quel pressentiment qui est souvent la voix de l'âme, ma vie pourra ne pas être inutile.

TRAIT HISTORIQUE (1)
 SUR MILTON.

MILTON était à la fleur de sa jeunesse, lorsque de l'école de Saint-Paul, il passa à l'Université de

(1) Ignoré ou omis par tous les auteurs de la vie de ce grand poète.

Cambridge. Sa beauté et sa modestie le faisaient appeler *la Demoiselle du Collège de Christ*. Un jour d'é-
té, s'étant égaré dans la campagne, accablé de chaleur et de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre. Pendant son sommeil, deux dames étrangères passent en voiture par le même endroit. La beauté du jeune Ecolier les frappe. Elles mettent pied à terre, et après l'avoir quelque tems considéré, sans l'éveiller, une d'elles, très-jolie, et dont l'air annonçait à peine quinze ans, tire un crayon de sa poche, écrit plusieurs lignes sur un papier, et le glisse en tremblant dans sa main. Elle remonte à l'instant même dans son carrosse avec sa compagne, et s'éloigne bientôt de ces lieux. Les camarades de Milton qui le cherchaient de tous les côtés, avaient vu d'assez loin cette scène muette, sans pouvoir distinguer les traits du jeune homme endormi sur l'herbe. Mais s'étant approchés après le départ des deux dames, ils reconnurent leur ami, et l'éveillèrent en l'instruisant de ce qui venait de se passer. Le billet que Milton trouva dans sa main, lui en dit encore davantage. Il l'ouvrit, et y lut ces paroles tirées de Guarini : « Beaux yeux, astres mortels, auteurs de tous mes maux ! si fermés par le sommeil, vous avez blessé mon cœur ; ouverts, quelle serait votre puissance ! »

Une aventure aussi étrange le rendit sensible en flattant sa vanité. Dès ce moment, il desira de voir cette belle Italienne, qu'il chercha sans cesse sans la trouver jamais. Il aimait, à cause d'elle, sa langue pleine de charmes. Il voyagea pour elle à Gênes, à Naples, à Florence, à Rome et dans toute l'Italie. L'Angleterre doit en partie à la belle inconnue, un poème (*le Paradis Perdu*) qui la rend si glorieuse ; c'est elle enfin qui, toujours présente à l'imagination du poète, a animé des plus vives couleurs la peinture d'Eve et du berceau d'Eden.

ACTE DE PATRIOTISME.

Digne des beaux siècles d'Athènes et de Rome.

QUE ne doit-on pas attendre d'un peuple libre qui combat pour sa constitution ? Un intrépide paysan des frontières fut pris par des Hulans, qui le conduisirent à leur colonel. Celui-ci demanda au villageois ce qu'il pensait de la guerre, s'il avait bonne opinion des Français ? Puis-je, lui répondit l'homme des champs, puis-je, sans danger, vous parler avec franchise ! — Oui, tu peux tout dire. — Eh bien ! vous voulez aller à Paris ! — Nous l'espérons bien ! — En ce cas, avez-vous deux cent mille hommes de recrues tous les mois, et pouvez-vous soutenir pendant vingt ans une guerre sanglante avec des finances aussi épuisées que les vôtres ? Vous aurez sept montagnes à franchir ! Le colonel étonné s'écrie : « Où sont ces sept montagnes ? » — C'est, reprit avec vivacité l'intrépide paysan, les cadavres amoncelés de trois millions de Français, qui ont juré de préférer la mort à l'esclavage. Le colonel outré tire son sabre pour fendre la tête du villageois. Celui-ci bravant la mort : « Vous m'aviez promis de tout entendre ; j'ai dit la vérité, frappez moi ». L'officier déterminé par ce dernier trait de courage et de grandeur, pique des deux, et laisse-là ce brave homme, qui s'en retourne tranquillement à ses travaux champêtres.

COUPLET BACHIQUE.

Par le Citoyen PICARD.

CIEL ! j'apperçois encor du vin,
Je ne puis m'empêcher d'en prendre ;
Je veux un peu me mettre en train ;

COUPLET BACHIQUE. 199

Pour savoir si j'ai le vin tendre,
Je ne vois plus ma femme. Eh mais !
De la liqueur enchanteresse,
C'est sans doute un des bons effets.
Or, pour ne la revoir jamais,
Conservons toujours notre ivresse.

L'ARBRE DU BIEN ET DU MAL,

Par le Citoyen LEROUX.

LE beau Damis, dès ses plus jeunes ans,
Fait au séjour tumultueux des villes,
Par conséquent aux plaisirs peu tranquilles
Qu'aiment si fort nos fous de jeunes gens;
Passait l'automne auprès de ses parens,
Accoutumés à n'habiter qu'aux champs.
Or, vainement de leur utile bourse
Il s'occupa d'implorer la ressource :
Forcé lui fut, afin de parvenir
Où l'appelait son très-pressant désir,
De recourir au moyen efficace
Qu'assez souvent plus d'un jeune homme embrasse:
Il les vola. Puis partit un matin
Sans dire adieu, poussé par le Malin.

FOND mal acquis, dit-on, ne produit guère:
C'est ce qu'adviît à notre téméraire.
Contraint au choix de chemins peu battus,

Qu'offrent forêts et campagnes agrestes,
 Pour se soustraire aux poursuites funestes
 Qu'il redoutait de parens absous,
 Il fut peu loin, ce qu'on peut très-bien croire,
 Sans rencontrer quelqu'aventure noire;
 J'entends parler de ces maudits brigands
 Qui, sans pitié, détroussent les passans.
 Se voir voler une bourse frivole,
 Est un malheur duquel on se console;
 Mais se voir mis tout nud, à l'avenant,
 Sans contredit, est un peu plus poignant.
 Dans cet état que devenir? que faire?
 Le jour baissait, et l'air frais de la nuit,
 L'avertissait que quelque heureux réduit,
 A son repos deviendrait nécessaire.

Qu'on sente ici des hommes d'autrefois
 La prévoyance à placer dans les bois,
 Soit hopitaux, succursales, retraites,
 Soit maints moutiers de gentilles nonnettes!
 Dans celui-ci se trouva justement
 Un des derniers; et le sort bienfaisant
 Voulut alors, par excès de largesse,
 Que mons Damis y portât sa détresse.
 Mais las! à peine arrive-t-il au port,
 Qu'un vieux portier le brusquant tout d'abord,
 «Où venez-vous, ô malheureux impie,
 Se lui dit-il, très-hypocritement»?
 Et par-dessus, le croyant fortement
 Atteint au chef, de quelque frénésie:

« O ciel ! quels lieux vous osez profaner !
Fuyez , fuyez , ame cent fois maudite » :
Et d'autres mots qu'il s'en allait de suite ,
De coups de gaule enfin assaisonner .
Lorsque du haut d'une antique croisée ,
De deux nonnains , témoins de l'accident ,
L'une aussi-tôt , assez bien avisée ,
Dit à sa sœur , de ce ton obligeant
Qu'aura toujours un cœur compatissant :
« Mon doux Jésus , souffrirons-nous qu'on traite
Comme voyez , ce malheureux humain ?
Ah ! ce lieu saint n'est-il plus la retraite
Dont charité doit habiter le sein ?
Ciel ! allez vite. Arrêtez ce sauvage ,
Cet homme simple et si peu réfléchi » .
Ainsi se mit sœur Ursule en souci :
Mais sœur Agnès , au printemps de son âge ;
Courut , vola , « Quoi , dit-elle au portier ,
D'extravagant vous faites le métier ?
Y pensez-vous ! barbare ! est-il honnête
De faire ainsi toujours à votre tête ?
Etes-vous donc un si gros hébété ,
Pour ne pas voir , dans cette créature ,
Un malheureux , dont la triste aventure
Est digne au moins de l'hospitalité » ?
Et comme enfin n'était le cas de faire
Un plus grand bruit , ni d'attendre plus tard ,
Elle ordonna bien vite au vieux pénard ,
De regagner le fond de sa tanière ,

Et fit ensuite au jeune souffreteux,
Prendre un sentier bien plus avantageux.

DAMIS est nud , l'ai dit , qu'on s'en rappelle.
Jà faisait nuit . « Suivez-moi , lui dit-elle ,
Bon : tendez-moi votre bras . — Le voilà .
— Où donc est-il ? — Je vous le tends par-là .
— Est-ce ceci ? Pour un pey l'imbécile
Allait parler en jeune homme inhabile ;
Mais , par bonheur , douce sensation ,
Le détourna vite de dire non
Ah ! je connais plus d'une ame assez forte
Pour desirer voyager de la sorte .
Qu'on sente donc le plaisir qu'au pauvret ,
Pendant le cours d'un assez long trajet ,
Fit éprouver une main délicate ;
Car il en eut , c'est ce dont je me flatte ,
Et le chemin ne dut pas l'ennuyer .
Or , le voilà venu près du foyer
De l'autre sœur , dont sans doute , on s'avise .
Là , sœur Agnès connaissant la méprise ,
Tôt retira sa frémissoante main ,
Rougit aussi , le fait est très-certain
Et ne dit mot sur-tout de l'aventure .
« Venez , venez , ô pauvre créature ,
Asseyez-vous , dit Ursule tout bas ,
Et contez-nous , s'il vous plaît , votre cas .
En vérité , votre état de détresse
Me touche l'ame , autant qu'il l'intéresse .

Pour vous, ma sœur, ne perdez point de tems,
Allez chercher des rafraîchissemens».
Agnès y va, et comme on le devine,
A revenir n'est rien moins que lambine.
Mais las! ici divulguerai-je, Amour,
Quel changement elle trouve au retour!
Les mots touchans que Damis articule
Et les contours, sur-tout, de son beau corps,
Avayaient ému si fort la tendre Ursule,
Qu'elle s'était laissé tomber alors
Sur les genoux de notre bon apôtre;
Dire à cheval, serait un peu trop dur,
Mais comme sait tomber souvent toute autre
Au jeu d'amour plus habile à coup sûr....
Ciel! dit Agnès, quel comble d'infortune!...
« Ne craignez rien, repart le fin matois,
Vite, ôtez-moi cette guimpe importune,
Et délassez vos corsets trop étroits.
Il ne lui faut rien qu'un peu plus d'aisance».
Jà le succès suivit son espérance,
Bien le jugez, Lecteur, si je m'en crois....
Non jamais mains plus blanches, plus charmantes,
N'ont mis au jour trésors plus précieux
Que ceux, ô ciel! qu'offrirent à ses yeux
De sœur Agnès les mains un peu tremblantes;
Quand par malheur, un grand bruit l'on entend:
C'était la Mère Abesse du couvent.
Quoique caduque, elle avait bonne oreille,
Mais mauvais yeux. On rit à son aspect,

Sans trop pourtant lui manquer de respect.
 A tout ce bruit sœur Ursule s'éveille,
 Et sœur Agnès , a de sa belle main
 Soin de couvrir d'un voile de flanelle ,
 Moitié du buste un peu trop masculin
 De leur consœur qui n'était point femelle.

« Qu'est-ce que c'est , dit la vieille en grondant?
 Que vois-je là ? si j'en crois mes lunettes ,
 Et si j'en juge au tracas que vous faites ,
 Ici se passe un désordre bien grand ». .
 Il vient répond Agnès , en fine mouche ,
 De survenir à notre sœur Nitouche
 Un accident , à tel point désastreux ,
 Qu'Ursule aussi que voyez en ces lieux
 S'en est trouvée en un péril extrême .
 J'ai vu l'instant qu'enfin j'allais moi-même ...
 — Qu'est ce , en un mot , qu'un si malheureux cas ?
 — Je ne saurais , hélas ! trop vous le dire .
 Sans doute , c'est ce que voyez ci-bas
 — Mère de Dieu ! souffrez que je respire
 Sœur , dites moi : qu'est-ce donc que cela ?
 — Se pourrait bien être , par aventure ,
 Le traître aspic , dont parle l'écriture ,
 Qui , par hasard , se serait glissé là .
 — Las ! mes enfans , ce m'a l'air plutôt d'être
 L'arbre maudit qui , tout auprès du bien ,
 Porta le mal . Je ne me trompe en rien :
 Voyez ici les deux pommes paraître
 Qu'est-ce que nous ? ... Sœur Agnès , mon enfant ,

Restez ici ; mettez-vous en prière :
Contre le mal d'un tel évènement ,
Ce doux remède est le seul salutaire ;
Et vous , Ursule , allez vous reposer :
Priez aussi pour vous tranquilliser ».

AINSI parla , la Révérende Mère ;
Mais sœur Ursule , étouffant de colère ,
Vous arrosa de larmes ses adieux :
Quant à Damis , on sait quelle prière
Avec Agnès il fit dans ces saints lieux .

ADIMO ET PROCRITE.

ANECDOSE INDIENNE.

ADIMO , le père de tous les Indiens , eut deux fils et deux filles de sa femme Procrite . L'aîné était un géant vigoureux ; le cadet était un petit bossu ; les deux filles étaient jolies . Dès que le géant sentit sa force , il coucha avec ses deux sœurs , et se fit servir par son frère le petit bossu . Quand il voulait dormir , il commençait par l'enchaîner à un arbre , et lorsque celui-ci s'ensuyait , il le rattrapait en quatre enjambées , et lui donnait vingt coups de nerf de bœuf .

Le bossu devint soumis et le meilleur sujet du monde . Le géant satisfait de lui voir remplir ses devoirs de sujet , lui permit de coucher avec une de ses deux sœurs , dont il était dégoûté . Les enfans qui vinrent de ce mariage , ne furent pas tout-à-fait bossus ; mais ils eurent la taille assez contrefaite ; ils furent élevés

dans la crainte de Dieu et du géant. Ils reçurent une excellente éducation. On leur apprit que leur grand-oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de sa famille tout ce qu'il lui plaît ; que s'il avait quelque jolie nièce, c'était pour lui seul, sans difficulté, et que personne ne pouvait coucher avec elle, que quand il n'en voudrait plus. Le géant étant mort, son fils, qui n'était pas, à beaucoup près, si fort et si grand que lui, crut cependant, comme son père, être géant de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, et coucher avec toutes les filles : la famille se ligua contre lui, il fut assommé, et l'on se mit en République.

QUELQUES DÉTAILS DE L'AFFAIRE DE PHILIPPEVILLE.

UN jeune soldat du régiment de Foix, se trouva séparé de la ligne. Il fut assailli par trois chasseurs Tiroliens. Du premier coup de fusil, il tua le plus avancé ; rechargea son arme, et eut le bonheur de faire mordre la poussière au second ; le troisième fondit sur lui à coups de sabre, mais il détourna adroiteinent le coup, et lui enfonça la hayonnette dans le ventre. — Un peloton ennemi s'était emparé d'un de nos étendarts ; un chasseur des Cévennes eut l'audace de se précipiter dans les rangs Autrichiens, et reprit le drapeau. — Lorsque la Garde nationale de Philippeville sortit des murs pour renforcer notre armée, les dames citoyennes portaient les munitions et encourageaient les soldats. — Les dragons d'Albert qui jouissent d'une grande réputation de bravoure, disaient, en rentrant dans Namur : « Ah ! ce ne sont pas là les gens dont on nous a dit que nous aurions si bon marché ; ce sont des enragés ».

LA FAUSSE PEUR.

CES jours passés , dans le Sénat de France ,
On annonça qu'un tas de parchemins ,
Honneur poudreux des héros de Coblenz ,
Gît au Couvent qu'on dit des Augustins .
Morbleu , dit l'un , j'opine pour qu'on brûle
Ces rogatons , comme faux assignats ,
Crainte qu'un jour ce poison ne circule .
L'autre criait : laissez agir les rats ,
Sur la noblesse ils fondent leurs repas .
Nos Députés montrant peu de scrupule ,
Allaient au feu condamner les Quartiers ,
(Ces Citoyens sont de francs roturiers)
Sur quoi , l'un deux , non pas un *Sans-culotte* ,
Ains , au contraire , un empesé Feuillant ,
Noble d'hier , d'aujourd'hui patriote ,
Pour ses papiers , inquiet et tremblant :
Messieurs , dit-il , allons modérément ;
Pourquoi vouloir ainsi casser les vitres ?
Fâcher Coblenz ! ô ciel ! êtes-vous fous ?
Lors un quidam lui dit : rassurez-vous ,
Mon cher voisin , on n'en veut qu'aux vieux titres .

Sixte-Quint.

Les Cordeliers importunaient à tous moments Sixte-Quint , Pape de leur ordre , pour en obtenir des grâces . « Mes Pères , leur dit-il , un jour , avec un ton sévère : que vos demandes soient justes , et je me souviendrai que j'ai été Cordelier » .

JEANNE ET LUCAS,
Par le Citoyen HENRI LA RIVIÈRE.

J E A N N E.

LUCAS, apprends-moi donc pourquoi
Notre Curé s'appelle Réfractaire?

L U C A S.

C'est parce qu'il ne veut pas faire
Un serment prescrit par la loi,
Et qu'a prêté la France entière.

J E A N N E.

Et pourquoi ne le veut-il pas?

L U C A S.

Parce que, dit-il, sa science
A rencontré là certain cas
Qui blesserait sa conscience.

J E A N N E.

Sa conscience! eh mais, Lucas. . . .

L U C A S.

Holà, taisez-vous, ménagère;
Respectez les points délicats;
La conscience est un mystère.

L'Habit.

UN homme d'esprit a dit: « Si l'habit du pauvre
a des trous, l'habit du riche a des taches ».

ANTOINE LOUIS,

Célèbre Chirurgien.

METZ fut la patrie d'Antoine Louis. Il naquit dans cette ville le 13 février 1713. Dès sa jeunesse, il eut le bonheur de connaître la Peyronie, qui s'occupait alors à donner le plus grand lustre possible à la Chirurgie Française dont il était le chef. Les rares qualités du jeune homme lui valurent la protection et l'amitié de ce premier Chirurgien. Si la Peyronie fit beaucoup de choses pour Louis, celui-ci eut une reconnaissance qui ne se démentit jamais. Tous les ans, en recommandant son cours aux Ecoles de Chirurgie, il prononçait, les larmes aux yeux, l'éloge de son bienfaiteur ; et les termes dont il se servait, étaient si touchans, que ses nombreux auditeurs pleuraient avec lui.

Antoine Louis, se distingua dans le ridicule procès entre les Médecins et les Chirurgiens, procès qui n'eût pas échappé à Molière s'il eût vécu dans notre siècle.. Louis écrivit, écrivit, écrivit et toujours avec esprit. Le résultat de cette scandaleuse dispute si importante dans ce tems-là, et dont on se mocquerait tant aujourd'hui, fut d'une part, d'affubler l'élève d'une robe et d'une chausse; de l'autre part, de lui faire soutenir, bonnet de Maître-ès-Arts en tête, une thèse en latin. Louis monta le premier à l'assaut, sous la présidence de Morand, le 25 septembre 1749. Mais l'illustre Antoine Petit, le Fernel de la Faculté, se trouva comme dans un pays perdu, en interrogeant le très-hardi, le très-spirituel, le très-faible latiniste Antoine Louis. On rit beaucoup le jour de cette mémorable séance, et sollicités à part, tout se passa à merveille. Si Louis eût répondu en français, comme on va le faire incessamment, il eût charmé son auditoire, la Fontaine l'a dit :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

Louis posséda au plus haut degré la théorie de son art. Cette théorie était étayée par une connaissance profonde des Auteurs anciens et modernes. Il traduisit les Aphorismes de Chirurgie de l'immortel Médecin Boërrhaave. Il fut Chirurgien en chef de la Charité, Chirurgien-Major consultant des armées, et Secrétaire perpétuel de son Académie. Il fut encore Docteur en Médecine, Avocat, Docteur en Droit, et ce qui vaut mieux que tant de titres accumulés, homme de beaucoup d'esprit, citoyen vertueux, ami sûr. Il mourut riche pour un particulier, mais il n'eut point le luxe de la richesse. D'ailleurs il était bienfaisant, par nature, et sans chercher à être connu. Ceux qui ne voulaient point lui passer quelques incartades d'amour-propre, furent ses ennemis déclarés; ceux qui le connurent à fond, ne cessèrent jamais d'être de ses amis. On est sûr qu'il rendit de grands services aux personnes qu'il savait être les plus déchaînées contre lui; on n'est pas moins sûr, que loin de manquer à ses amis, il les prévenait en tout. Louis mourut la nuit du samedi 19 mai 1792.

Il voulut, par son testament, être enterré à la Salpêtrière, maison où il entra à 21 ans, et dans laquelle il gagna sa maîtrise par un travail assidu de six ans; maison qu'il n'a cessé de fréquenter depuis; où lorsqu'on y apporta ses cendres, les pleurs coulèrent de tous les yeux; où l'on se souviendra long-tems des visites qu'il faisait aux infirmes, des secours de toute espèce qu'il prodiguait aux infortunés, où enfin sa mémoire sera honorée à jamais. Un éloge, sut-on le faire aussi bien que Fontenelle ou Condorcet, ne vaudra jamais la bénédiction du pauvre. C'est ici le cas de placer le mot du bon Abbé de Saint-Pierre: *Paradis aux bienfaisans.*

É L I S E (1),

Par le Citoyen LACORETTERIE.

Nous plaignons qu'à nous de notre destinée.
Riche et jeune avec des appas,
Elise devrait être heureuse et fortunée ;
Elise pourtant ne l'est pas.
Dans un monde pervers de bonne heure lancée,
Plaire, fut dès quinze ans sa plus douce pensée.
L'amour du siècle, un nom, des flatteurs, un époux
Agé, facile, et peu jaloux,
Que de raisons, suivant le monde,
Pour se livrer sans crainte au plaisir de charmer !
Dans ce faral dessein l'exemple la seconde,
Hélas ! et réussit, sans peine, à la former.
Courant les spectacles, les fêtes,
Par ses attrait, par ses atours,
Elle tournait toutes les têtes ;
Et le nombre de ses conquêtes
Se multipliait tous les jours.
Cependant ses succès contentaient mal son ame.
Il est d'autres plaisirs ; Elise les réclame.
Son cœur restait oisif, et pour se ranimer,
Sentit le doux besoin d'aimer,
Elise eut un amant. Dès lors autre système.

(1) Ce morceau est tiré d'un poème manuscrit de *la Beauté*, cinquième chant, sous le titre *du Vice et de la Vertu*.

Esclave de l'objet qu'elle aime,
S'il passe loin d'elle, un seul jour,
Elle se croit abandonnée.

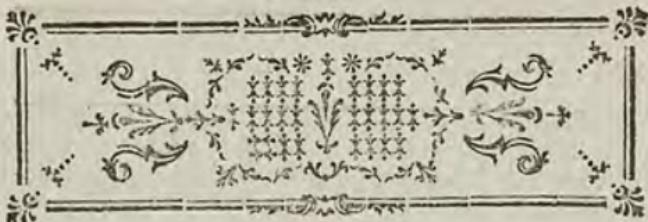
Revient-il à ses pieds ? la voilà fortunée.
Son cœur applaudit à l'amour ;
Mais trop coquette, trop frivole,
Pour adorer long-tems en secret son idole ;
Des regards, de fréquens soupirs,
Un entretien caché, la moindre préférence,
Dans la société, jusques à son silence,
Tout affichait l'objet de ses secrets plaisirs.

UN cœur est bientôt infidèle
Lorsque l'amour n'est pas le fruit du sentiment.
Elise n'aimait que pour elle :
Sa flamme intéressée, affadit son amant,
Elise fut quittée. A ce dur changement,
A cette rupture cruelle
Elle devait s'attendre hélas !
Les désirs sont des étincelles.
Pour cherir le lien qui nous unit aux belles,
Oui, c'est trop peu de leurs appas :
L'amour content éteint sa flamme.
Aux plaisirs de nos sens, lorsqu'ils sont satisfaits,
Succèdent les plaisirs de l'âme,
L'amitié, ses douceurs, ses aimables secrets,
Ces doux épanchemens que sa voix autorise ;
Et de l'infortunée Elise
Le cœur peu délicat, ne les connut jamais.
Par ce revers, un peu troublée,

Elle en gémit le premier jour ;
Le second, un rival ose parler d'amour :
On l'écoute : et bientôt Elise est consolée.
Qui vécut pour l'amour, suivra toujours ses loix ;
Un cœur qui s'est livré deux fois,
Aisément s'habitue aux conquêtes nouvelles :
Il ressemble à ce Dieu léger
Qui n'est heureux que par ses ailes.
Tel fut le cœur d'Elise. Afin de se venger
Des trompeurs et des infidèles,
Elle devint légère et volage comme eux.
En amante de la folie,
Elle rompait le soir les noeuds
Qui, le matin, faisaient le charme de sa vie.
Qui l'aimait aujourd'hui, demain était heureux.
Elle croyait régner. Mais sur des précipices,
Hélas ! quand un trône est placé,
Lorsque l'on règne par les vices,
L'autel est bientôt renversé.
Elise toujours agréable,
Toujours belle, toujours aimable,
Régnait par la beauté, mais ce n'est point assez.
De ses travers toujours victime,
Du temple où préside l'estime
Ses chiffres étaient effacés.
Ils le sont pour jamais. Qui sous le joug du crime
A fléchi seulement un jour,
Sourit à sa bassesse, et se plaît dans l'abyme
Où sa légèreté l'a plongé sans retour.

Elise aime le rang où son goût l'a placée ;
 Envain sa gloire est éclipsée ;
 La coupable n'en rougit plus,
 Et n'a pas même la pensée
 De se couvrir le front du masque des vertus.
 Colporter son ignominie,
 Tantôt dans les cités et tantôt dans les bois,
 Avoir ses caprices pour loix,
 Voilà l'histoïte de sa vie.
 Coquette par régime ou par délassement ,
 Elise, tous les mois, fait l'essai d'un amant,
 Mais d'une ame , toujours par le vice habitée ,
 L'homme sensible est bientôt las ;
 Et malgré sa jeunesse et de brillans appas ,
 Elise, tous les mois, est reprise et quittée.

QUEL dommage pourtant qu'un monde corrupteur ,
 Ait flétri de son souffle , une si belle fleur !
 En toi , maître des dieux , tout notre espoir repose :
 Permet que d'un mortel le vœu te soit porté .
 Le vice au cœur de la beauté ,
 Est un insecte sur la rose .
 Pour le bonheur de tous , détourne de son sein
 Des coupables penchans l'aiguillon assassin
 Que la beauté te soit semblable en toute chose !
 Ou si ton pouvoir souverain
 Ne peut nous accorder cette faveur nouvelle ;
 Tels devraient être , au moins , tes ordres absolus ,
 Que toute beauté sans vertus
 À l'instant cessât d'être belle ,



NOTICE DES PRINCIPAUX OUVRAGES

MIS AU JOUR EN 1792.

LES JARDINS DE BETZ, poème accompagné de notes instructives sur les travaux champêtres, sur les arts, les lois, les révolutions, la noblesse, le clergé, fait en 1785 par CERUTTI, & publié en 1792. Chez Desenne, au Jardin de la Révolution, in-8°.

CETTE composition poétique est étincelante de beautés. Elle a vu le jour quelque tems avant la mort de son célèbre auteur. Quelle étonnante imagination de détail! Un superbe jardin Anglais y est décrit. Que de peintures intéressantes! que d'idées philosophiques! Il y a de l'extraordinaire dans tout ce qui tient à cette Production. Voyez l'avertissement, et vous y trouverez que cet excellent poème a été fait dans une promenade, et refait dans une soirée. Eh bien! malgré cette prompte conception, la Nature y est imitée fidèlement. Il semble voir le Poète entrer dans ce lieu de délices : les beautés qu'il y découvre le ravissent. Il se sent inspiré, il les peint. Bientôt les émotions et les pensées que tant de merveilles excitent dans son ame et dans son esprit, en sortent en foule. Si vous parcourez la description des ruines, celle des tombeaux, l'invocation à l'amitié, l'imprécation contre l'avarice, contre le fanatisme des prêtres, la perspective de la liberté universelle, et sur-tout le tableau admirable de la vie

et de la mort d'un riche propriétaire , modèle de bienfaisance et de vertu ; vous y trouverez toutes les beautés. C'est de la force , c'est du gracieux , c'est du goût , c'est le style du génie.

HISTOIRE des Conditions et de l'État des Personnes en France , & dans la plus grande partie de l'Europe . Chez Lavillette , rue du Battoir , n°. 8 , 5 vol. in-12.

Vorci un abus affreux du régime féodal. Sous Chilpéric et Gontran , deux esclaves du Duc Ranchinge , fille et garçon , s'étaient pris d'amour l'un pour l'autre ; et il y avait deux ans et plus qu'ils s'aimaient , sans avoir pu obtenir la permission de s'unir. Ils prirent le parti de s'en passer , et après s'être mariés , ils se réfugièrent dans une église. Ranchinge l'ayant appris , alla trouver l'Evêque du lieu , et le somma de lui rendre ses deux esclaves. L'Evêque répondit que non-seulement il fallait qu'il lui promît de ne pas les punir dans leur corps , mais qu'il devait encore jurer de laisser subsister leur union , sans quoi il ne les lui rendrait pas. Ranchinge hésita quelque tems , mais enfin se tournant vers l'Evêque , et mettant les deux mains sur l'autel , il dit avec serment : « Je ne les sépareraï jamais , et ferai plutôt encore qu'ils restent à jamais unis , quoiqu'ils m'aient déplu pour s'être conjoints sans mon agrément ». Le Prélat rendit les deux infortunés. Mais à peine le Duc était-il de retour chez lui , qu'il les fit enterrer tout vivans , et le monstre croyait sans doute par cette horrible interprétation , ne pas avoir violé son serment. Ce n'est qu'après d'immenses recherches qu'on a pu composer cette Histoire , fruit utile du travail le plus long et le plus pénible.

ESSAI sur la Secte des Illuminés , par le Citoyen LUCHET. Chez Santus , cour du manège , aux Tuilleries ; & Desenne , au Jardin de la Révolution , in-8°.

CETTE nouvelle édition a été faite sur la seconde , revue et augmentée par Honoré Mirabeau. N'est-ce pas assez.

assez en dire pour exciter à juste titre la curiosité publique. On sait que Paris, centre de toutes les lumières, n'est pas moins, malgré cela, en proie aux charlatans de toute espèce, aux visionnaires de tous les genres. Avec ses vaudevilles et ses modes, il viendra à bout de triompher des illuminés et de leurs prestiges. L'auteur de cet Essai dit que ce qui lui a mis la plume à la main, est l'espoir de mettre en garde quelques hommes vertueux contre cette espèce vile et méprisable, qui se dévoue à l'affreux métier de tromper et d'abrutir la condition humaine.

*MÉMOIRES de la minorité de Louis XV, par J. B.
MASSILLON, Evêque de Clermont. Chez Buisson,
rue Haute-Feuille, n.^e 20, in-8^e.*

Commentaire du *Petit Carême* du plus grand des prédicateurs. Voltaire ne cessait de lire et d'admirer ce *Petit Carême*. Quant aux *Mémoires*, c'est un monument de sagacité ; leur auteur y dévoile des intrigues alors peu connues : la vérité elle-même conduit sa plume. Massillon excelle dans l'art de l'histoire par la beauté des portraits, par la liaison des événemens, par la peinture du vice qu'il a montré à découvert, sans le présenter avec ses dangereuses influences. Arrêtons-nous sur le système. « Un mal certain qu'a fait Law, dit l'Evêque de Clermont, c'est d'avoir accoutumé le peuple à la mollesse et au luxe, d'avoir fait sortir chacun de son état, d'avoir renchéri toutes les denrées et la main-d'œuvre pour tous ouvrages, d'avoir habitué tous les marchands à des profits et à des gains considérables, ce qui est une perte véritable pour le commerce général, dont la richesse ne consiste pas dans la grandeur des entreprises que font les particuliers, mais dans la multiplicité des entreprises souvent répétées. Le seul avantage que l'on en a tiré, mais qui ne rend pas aux particuliers le bien qu'ils ont perdu, c'est d'avoir démasqué une infinité de gens de la Cour que l'on croyait incapables de mauvais procédés. On

a reconnu qu'il était peu de gens d'une vertu solide , et que souvent l'homme n'est tel , que par habitude et faute d'occasions où l'intérêt le puisse solliciter. En effet , jamais on ne vit tant de mauvaises actions , tant de procédés indignes , enfans de l'avarice , qu'il y en eut dans l'espace de quatre ans , que dura le système dans toute sa vivacité.

DÉFENSE des droits des femmes. Ouvrage traduit de l'Anglais de Mari Wollstonecraft Chez Buisson , rue Haute-Feuille , n^o. 20 , 2 vol. in-8^o.

La défense des droits des femmes est dédiée à M. l'Ancien Evêque d'Autun , auteur du plan d'éducation. Madame W. qui estime ce prélat , ne laisse pas que de combattre quelques-unes de ses opinions. Elle prétend que la Nature a produit les femmes pour être aussi indépendantes que les hommes. Ceux-ci , dit-elle , considérant plutôt les femmes comme les instrumens de leurs plaisirs , que comme des créatures humaines , ont été aussi plus jaloux d'en faire des maîtresses charmantes , que des épouses raisonnables. Elle ajoute que les semences de la corruption des femmes ont presque toujours été versées par celles de la haute classe , et que ce sont les femmes de la moyenne qu'elle a principalement en vue , parce qu'elle les croit dans l'état le plus naturel. C'est ainsi qu'elle leur adresse la parole : « J'espère trouver grâce aux yeux de mon propre sexe , si je traite les femmes comme des créatures raisonnables , au lieu de flatter leurs attraits séducteurs , et de les regarder comme dans une enfance perpétuelle. Je désire persuader aux femmes , qu'elles doivent tâcher d'acquérir la force de l'ame et du corps , et les convaincre que les phrases miellesuses , la délicatesse outrée des sentimens et le raffinement exquis du goût , sont presque synonymes des épithètes consacrées à exprimer la faiblesse ». Que de Françaises ont déjà rempli les vœux de madame W ! Avec quelle ardeur n'ont-elles pas travaillé à l'excavation du Champ-de-Mars ? Com-

bien d'entre elles ne se sont-elles pas armées pour la défense de leur pays?

*LETTRE au Citoyen la Harpe sur le Collège de France,
par le Citoyen Selis. Chez Gelée, rue de la Harpe,
n°. 173.*

Cette lettre raisonnée du Citoyen Selis mérite attention. Il y défend la chaire de poésie latine qu'il occupe avec honneur. Quant à nous, ayant dès notre jeunesse fréquenté assidument le Collège de France, nous dirons que pour ce qui regarde la médecine pratique, rien ne peut être comparé au bien que faisaient alors les Astruc et les Ferrein. Les classes de ces immortels professeurs étaient toujours pleines, et c'est d'après leurs savantes leçons que se sont formés les plus grands maîtres dans l'art de guérir. Donc la médecine pratique ne doit pas être renvoyée aux Ecoles qui, comme l'observe judicieusement le professeur Selis, n'ont jamais servi qu'à vendre des dégrés. Voici un passage remarquable de cette lettre ingénieuse : « Quelle comparaison, entre la langueur du cabinet, entre les distractions de la lecture, et un lieu public, et ces débats savans où l'on parle, où le ton, le geste, l'air du visage suppléent à l'insuffisance des paroles ». Aussi jadis un vieillard, transporté d'aise à la fin d'un exercice de ce genre, dit au professeur : « Ah ! Monsieur, je ne sais pas le latin, mais grâce à vous je le devine ». Cette brochure qui a eu du succès, respire le bon goût, l'urbanité, l'attachement aux bons principes, et ne peut qu'augmenter la réputation que l'Auteur s'est déjà acquise dans la république des lettres.

AVIS d'un patriote aux émigrans, par le Citoyen LANDRAGIN, chez Labour, Faure et Petit, au Jardin de la Révolution.

Grand nombre de vers frappés au bon coin : de

la force et de l'énergie dans les pensées. Voici le portrait de Mirabeau-Tonneau.

Ce burlesque Bacchus, ce buveur valeureux
 Aura-t-il donc au moins le courage vineux
 De traîner dans les camps son énorme bedaine :
 Tonneau toujours rempli, qu'il soulève avec peine.
 Eh ! quel démon le pousse au milieu des hasards ?
 A travers les vapeurs qui troublent ses regards,
 Prend-t-il tous nos canons pour autant de bouteilles ?
 Leur bruit, pour les gloux gloux qui flattent ses oreilles,
 Enfin nos boulevards par Biron défendus,
 Pour de vastes celliers remplis des meilleurs crûs ?

ANTIQUITÉS nationales, ou recueil des monumens pour servir à l'Histoire générale et particulière de l'Empire français,, par le Citoyen A. L. MILLIN chez le Citoyen M. F. Drouhin, éditeur & propriétaire dudit ouvrage, rue Christine, N°. 2, et chez Garnery, rue Serpente, N°. 17.

Il s'agit, dans ce recueil, de tombeaux, d'inscriptions, de statues, de vitraux, de fresques, etc. tirés des abbayes, des monastères, des châteaux et autres lieux devenus domaines nationaux. Ce bel ouvrage offert à l'Assemblée nationale en fut très-favorablement accueilli. En effet les recherches, le style, les estampes, ne laissent rien à désirer aux amateurs. Entrons en matière, et commençons par le couvent des Célestins de Paris. On y trouve le cœur en-chassé d'Anne Montmorency, dont on a tant vanté la piété et le zèle pour la religion. Lisez le trait suivant : » Parmi les magistrats de Bordeaux condamnés à mort, était un nommé Lestonot. Sa femme jeune et charmante vint se jeter aux pieds du Connétable, et lui demanda en pleurant la grâce de son mari. Le catholique Montmorency, plus touché de la beauté que de la douleur de cette dame, lui fit entendre que la grâce qu'elle sollicitait dépendait de

la perte de son honneur ; proposition outrageante, mais qu'elle crut devoir accepter pour sauver la vie à son époux. Le Connétable après avoir passé la nuit avec cette infortunée, la conduisit à la fenêtre et lui montra Lestonot qu'il avait fait périr, et dont le corps mort était pendu à une potence ». — A propos des Jacobins de la rue St-Honoré, voici un tableau dont l'idée est tout-à-fait originale. Il est placé au-dessus de l'entrée de la bibliothèque. Le Peintre a mis au milieu de la toile une fontaine ornée d'architecture. Au-dessus est St-Thomas d'Aquin, surnommé l'Ange de l'école, et à qui pour cette raison l'Artiste a donné de grandes ailes. La fontaine jette de l'eau par plusieurs tuyaux. Des Religieux de différens ordres s'empressent d'aller remplir leur tasse de cette liqueur angélique. Sur le devant du tableau est un Jésuite qui tient une petite cruche, et qui par-là ferait croire qu'il a grande envie de s'enivrer de cette eau. Mais son attitude est d'ailleurs si distraite, qu'on voit bien qu'il n'en veut pas faire un grand usage. Arrêtons-nous sur Vincennes. C'est dans le donjon que fut enfermée la mystique Guyon, espèce de folle qui charmait la tristesse de sa prison, en parodianc dévotement des vers d'opéra, et qui épousa J. C. pour se désenuyer. Depuis son mariage, elle ne voulut plus prier de Saints : « La maîtresse de la maison, disait-elle, ne doit point s'adresser aux domestiques ». Sortons vite de Vincennes pour aller faire un tour à Vernon. Les monumens de cette petite ville nous offrent une très-plaisante histoire d'une prétendu Saint. Étant prisonnier dans la Palestine, il fut transporté, par une belle nuit, dans sa maison de Vernon. Il eut cette obligation à la Madeleine. Notre dévot personnage lui consacra un monastère. La manière dont les Prêtres s'y prirent pour faire reconstruire cet édifice ruiné, démontre clairement que tous les moyens leur paraissaient bons pour s'enrichir. Ils contrefaisaient les diables aux Chartreux pour se

faire donner un terrain ; ils contrefaisaient les anges à Vernon pour se faire rebâtir une chapelle. Ainsi l'enfer, le paradis, le purgatoire ont toujours été les grandes sources de leurs biens immenses et de leur prodigieux crédit.

SAINTE-FLOUR ET JUSTINE , ou *Histoire d'une jeune Française du dix-huitième siècle , avec un Dialogue sur le caractère des femmes*. Chez le Citoyen HUET , Directeur du Bureau de la Correspondance des Artistes , &c. rue St-Honoré , vis-à-vis la grille des Jacobins , n°. 70 , 2 vol. in-12.

Des fibres du cœur , subtil Anatomiste , l'Auteur de cette Histoire est plus raisonnable que conteur. Il juge les femmes avec assez de sévérité ; mais elles sauront bien se défendre. Philosophe dans plusieurs endroits de son ouvrage , il cesse de l'être dans d'autres. Au reste , il connaît le monde , l'observe finement , et paraît avoir l'âme fort honnête... Quant aux dames qu'il ne ménage pas , nous ne pouvons nous empêcher de dire , qu'il parle du pouvoir de leurs charmes et de l'agrément de leur commerce , avec cette chaleur qui tient à l'enthousiasme. C'est donc une énigme dont lui seul a le mot.

ALMANACH des Grâces pour 1792. Chez CAILLEAU & fils , rue Gallande , n°. 64.

Recueil agréable de Chansons tendres , voluptueuses et légères , que l'Editeur embellit quelquefois des siennes. Nous l'avons toujours cru capable de faire quelque chose de mieux que des chansons , et il nous a tenu parole.

Vœux d'un solitaire. Par le citoyen Jacques-Bernardin HENRI DE SAINT PIERRE. Chez les libraires du Jardin de la Révolution.

Méditer les destinées de la France , former des vœux sur sa prospérité , voilà l'occupation favorite d'un sage ; c'est-à-dire du citoyen de S. Pierre , digne ami de l'immortel Jean Jacques. » Généreux habitans de Paris , dit notre zélé patriote , c'est sous votre protection que la constitution française s'est formée. Votre exemple a été imité par toutes les Municipalités du Royaume , il s'étendra plus loin : les biens se propagent comme les maux. Les grands , dans leur vain luxe , avaient adopté les jocquets , les courses , les chevaux , l'acier poli de l'Angleterre ; plus sages , vous avez pris pour votre part sa liberté. Déjà votre constitution semblable à la colombe échappée de l'Arche , prend son vol par toute la terre ; déjà elle porte pour rameau d'olivier , les droits de l'homine. C'est là l'étendart de la nature qui appelle tous les hommes à la liberté «.

RELATION de plusieurs voyages à la côte d'Afrique , à Maroc , au Sénegal &c. , chez Gueffier jeune , Quai des Augustins , N°. 17. in-8°.

Ces voyages intéressans sont tirés des journaux du citoyen Saugnier qui a été long-tems esclave des Maures et de l'Empereur de Maroc. Les personnes qui se destinent à la traite de l'or , de l'yvoire y trouveront des détails utiles. Il existe une société Anglaise qui a fourni des fonds pour faire faire des découvertes dans le cœur de l'Afrique. Le citoyen Saugnier , propose au gouvernement de l'imiter. Malgré les malheurs , dit-il , que j'ai éprouvés , je me présente. Les obstacles à vaincre ne peuvent m'arrêter. L'insalubrité du climat n'en est pas un pour moi. J'ai été esclave dans le désert et je m'en suis bien tiré. Je suis fait aux mœurs de ces peuples ,

qui, loin d'être féroces comme on les peint, sont de fort bonnes gens lorsqu'on sait se conformer à leur manière de vivre.

LETTRES CHOISIES de CHARLES VILLETTÉ, sur les principaux événemens de la Révolution. Chez Clouster, rue de Sorbonne, in-8°.

Collection doublement précieuse par les choses intéressantes qu'elle contient, par la manière dont elles sont rendues, et par la belle impression. Esprit, bon sens, douce philosophie, pur patriotisme, droiture dans les vues, grâces de style : voilà ce qui la caractérise et la distingue. Le Citoyen Villette a sur-tout travaillé à former l'opinion publique. Remarquez que toutes ses pétitions, antérieures aux plus essentiels décrets de l'Assemblée, se trouvent décrétées aujourd'hui. Faut-il, écrit notre ingénieux Philosophe, faut-il dire aux peuples la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Oui, sans doute, en supposant qu'ils soient assez éclairés pour l'entendre, assez sages pour l'aimer. On en peut juger par le trait suivant que Charles Villette garantit. — Le Cure constitutionnel d'un gros village, tout près de Calais, venait de remplacer le réfractaire le plus hypocrite et le plus rafiné. Celui-ci avait accaparé l'ignorance et la crédulité de presque tous ses paroissiens. Il avait mis en crédit une Sainte Vierge de plâtre, laquelle, à certains jours de fête, au récit de certaines prières, miraculeusement répandait des larmes, sur-tout en faveur des femmes enceintes ; ce qui était d'un heureux présage pour la grossesse. Le nouveau Pasteur, tant soit peu philosophe, a négligé ces ruses virginales, et s'en est tenu aux devoirs paternels de son ministère. Bientôt les réfractaires ne manquent pas d'exciter contre lui les dévots et les enfans, et sur-tout les filles et femmes grosses pour lesquelles la bonne Vierge ne faisait plus rien. Notre Curé se disposait à désérer le village, lorsqu'un excellent

patriote, Marguiller en exercice, vint le trouver et lui dit : « Vous êtes par trop honnête homme, Monsieur le Curé ; il ne faut pas si vite fronder les préjugés ; il ne faut pas s'obstiner à dire toute la vérité à des imbéciles conduits par des fripons. Croyez-moi, dites après demain votre grand'messe de l'Annonciation ; composez bien votre visage ; mettez toute l'onction possible dans vos *oremus* à la Vierge. A tel verset, dont nous conviendrons, vous chanterez un peu plus haut ; vous fixerez vos yeux sur ses yeux ; vous resterez comme en extase ; et moi seul, caché dans la sacristie, avec un petit fil dans le mur, je lui ferai tourner la prunelle ; mais, entre nous, motus sur tout ceci. Je ne veux pas être déchiré par les harpies du canton. Je ne veux pas éventer la mèche, et ruiner la foire Sainte-Marie ». Ce qui fut dit fut fait. Jamais miracle ne fut mieux opéré. Depuis ce jour il n'est question, à dix lieues à la ronde, que de la pieuse ferveur du Curé constitutionnel, et de ses succès inespérés sur la sainte relique. La rage des réfractaires est au comble ; mais ils n'osent la manifester ; car chaque paroissien affirme sur sa tête un prodige qu'il a vu de ses yeux.

HISTOIRE ABRÉGÉE de la Mer du Sud, par le Citoyen LA BORDE. Chez Didot, l'aîné, rue Pavée St-André, 3 vol. in-8°.

Cet Ouvrage ne doit point être rangé parmi les compilations. On y trouvera des recherches et de la critique. Vous voyez paraître sous vos yeux depuis Ferdinand Magellan, qui a donné son nom au détroit, et qui entra le premier dans la vaste mer du sud, jusqu'au Capitaine Ryon, cet Anglais qui surpris dans les glaces, se dévoua pour son équipage, et par sa fermeté ramena son vaisseau. Un des plus intéressans voyages de cette collection est celuï

de Surville, mort sur les côtes du Pérou. Tous ses parents avaient sacrifié leur vie pour la patrie.

PRÉCIS HISTORIQUE de la Révolution Française,
par le Citoyen J. F. RABAUT. Chez Onfroi, rue
St-Victor, n°. 11, in-16.

Que de choses renfermées dans un si petit cadre ! C'est avec une précision sans sécheresse, c'est avec la plus grande variété de couleurs, qu'on remet sous les yeux les scènes les plus éclatantes de la révolution. L'Auteur remonte souvent aux causes des évènemens. Par-tout il montre de la sagacité et de la philosophie. Cet Ouvrage d'un format portatif, circulera en Europe et y fera triompher la raison.

FICIONS MORALES, par le Citoyen L. S. MERCIER, de Paris. Chez les principaux Libraires de l'Europe, 3 vol. in-8°.

Les Contes moraux de Marmontel ont eu de la vogue, mais ils n'attaquaient que les ridicules. Les fictions morales que nous annonçons combattent les vices, mille fois plus dangereux que les ridicules. Le Citoyen Mercier, franc penseur, écrivain de génie, homme plein de sensibilité, poursuit le vice dans l'ombre, le démasque d'un coup-d'œil, et le terrasse d'une main hardie. Lorsqu'après, il peint la vertu, elle en brille davantage; elle en paraît plus intéressante. Voici un excellent mot de l'Auteur, « Tant qu'il restera un vice sur la terre, comment osera-t-on songer à purger les ridicules »? On ne peut lire qu'avec un grand plaisir et qu'avec un grand fruit cette nouvelle et très estimable production du Citoyen courageux qui eut la vertueuse audace de publier l'an 1770, l'*An deux mille deux cent quarante*. Plusieurs pages de ce songe prophétique qui a fait une si belle fortune chez nous et chez

l'étranger, oui, plusieurs de ces pages, mises à côté des décrets nationaux de 1789 et des années suivantes, étonneront les lecteurs. Ils prouveront combien il faut regarder au-dedans de soi, et que celui qui l'a fait, par préférence à tout ce qui l'environnait, était en droit de croire que la nature humaine se perfectionnerait ; et que l'homme était né pour sortir de la fange des erreurs, de la honte et de l'abjection de l'esclavage.

CODICILE d'un Vieillard. *Chez Madame VAN-FLEURY, au Pavillon du bassin du Jardin de l'égalité, in-8°.*

C'est le titre que le Citoyen Augustin Ximénès a donné à son Recueil de poésies. Le vrai talent de l'Auteur est trop connu pour qu'on ne s'empresse pas à se procurer sa charmante brochure. Elle contient des imitations de quelques Poètes latins, une excellente Ode sur le jeu, et de jolis Contes faits pour plaire aux personnes gaies.

ŒUVRES POSTHUMES d'ATHANASE AUGER. *Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre François, n°. 4.*

Le premier volume qui paraît, traite de la Constitution des Romains sous les Rois et aux tems de la République. Le nom du savant et vertueux Auger suffit pour faire la fortune de ce livre. Au tems présent, un pareil traité doit intéresser les Français et tous les peuples qui ont besoin de réformer leur gouvernement, et de s'éclairer des leçons de l'histoire. Cet Ouvrage nécessaire, puisqu'il n'y en a encore aucun de complet sur l'objet qu'il embrasse, a coûté à son infatigable Auteur trente années de travaux assidus. Ce n'était pas un Prêtre oisif que cet Abbé Auger!

MÉMOIRES DIVERS d'Agriculture, par le Citoyen
DUVAURE. Chez Delalain, jeune, rue St-Jacques.

Voltaire a dit (Et que n'a-t-il pas dit?)

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que ce parc de Versaille et sa vaste étendue.

Plusieurs des Mémoires que nous annonçons ont été couronnés par la Société royale d'Agriculture. On y trouve la meilleure manière de faire et d'augmenter les engrais ; joignez à cela la culture du mûrier blanc, celle du noyer, et les avantages de diminuer la quantité de semences qu'on répand ordinairement sur les terres. Un pareil Ouvrage est aussi estimable qu'utile. Le Citoyen Duvaure qui joint la pratique à la théorie, a fait par lui-même des plantations considérables, et ses possessions sont dans le meilleur état. Les amis de l'agriculture se multiplient tous les jours. En effet, tout trouble cessant, il faut en revenir à cultiver son jardin. Heureux cent fois l'homme qui laboure son champ !

ŒUVRES du Citoyen C. F. X. MERCIER DE COMPIÈGNE. Chez J. Girouard, rue du Bout-du-Monde, n°. 47, 2 vol. petit in-12.

Les Soirées de l'automne et les Epanchemens de l'amitié, sont le titre général des Œuvres du Citoyen Mercier de Compiègne. Vous y lirez de la prose agréable, et quantité de petites pièces de vers, où il y a souvent du naturel, toujours de la facilité, et où le jeune Auteur qui a le cœur aimant, épance son ame douce et tendre. On a du plaisir à lui entendre dire : « L'amitié fut de tout tems pour mon cœur un besoin aussi pressant que celui d'exister ».

LA LUCINIADE, ou l'Art des Accouchemens, Poème didactique, par le Citoyen SACOMBE, Médecin-Accoucheur Chez Garnery, rue Serpente; Devaux, au Jardin de la Révolution; le Vigneur, à la Convention nationale, in-8°.

Le Citoyen Sacombe est bon Accoucheur, (sa doctrine le prouve.) Il est bon Poète, (quantité de tirades heureuses en font foi) oui, il est Poète, et dans ses Episodes, et dans tous les endroits où le sujet difficile qu'il traite, lui permet de soumettre son art, au langage des Muses. Il est encore zélé patriote, témoin ce morceau qui retrace aux yeux l'horrible jour de la Saint-Laurent.

Le fraticide acier dans leurs mains étincelle ;
Dans le Louvre, à grands flots, le sang français ruisselle ;
La Seine, avec horreur, rejeta sur ses bords
Les corps ensanglantés des mourans et des morts....
Dieux ! j'entends des blessés les soupirs lamentables,
Des mères, des enfans, les cris épouvantables ;
Et sur nous la discorde agitant son flambeau,
Va transformer la France en un vaste tombeau.
Divinité d'un cœur exempt d'idolâtrie,
Reçois mes derniers vœux, ô ma chère patrie !
Impatient de vaincre, ou de mourir pour toi,
J'attends avec respect le signal de la loi.
Le signal est donné.... Les yeux baignés de larmes,
Avec un saint transport tout Français vole aux armes,
Mille bouches d'airain, du haut de nos remparts,
Vomissent le trépas sur les Germains épars.
Les Francs ont des lions et la force et la rage.
Si j'ose de leur cœur juger par mon courage,
Des despotes armés contre la liberté,
Leur invincible bras va dompter la fierté.

Le Citoyen Sacombe demande dans sa préface : « L'étude des Belles-Lettres est-elle compatible avec la Médecine » ? Oui, et par trois fois, oui.

ALMANACH DES MUSES pour l'année 1792. Chez Delalain l'aîné et fils, rue Saint-Jacques, n°. 240, petit in-12.

DES pièces de tous les genres. Du fort, du doux, du tendre, du galant, de l'igréable et du plaisant. Enfin c'est une galerie poétique, digne du goût fin et délicat de l'homme d'esprit qui y préside et qui sait en faire un si charmant ensemble.

GONZALVE DE CORDOUE, ou Grenade Reconquise, par le Citoyen FLORIAN. Chez Girod et Tessier, rue de la Harpe, n°. 162, 2 vol. in-8°.

L'héroïsme galant des Espagnols, qui a toujours plu au Citoyen Florian, plaira sous sa plume aux Français. Il y a dans ce roman poétique, de fortes situations et des tableaux frappans. Le caractère de Gonsalve ressemble assez à celui des anciens Paladins. L'ouvrage est parsemé de romances ; genre dans lequel l'auteur a souvent réussi, et précédé d'un excellent précis historique sur les Maures d'Espagne. Nous allons exposer aux yeux un trait de marque. — Un roi de Castille (Alphonse le Sage) sollicite le secours d'un Empereur de Maroc (Jacob) contre un fils rebelle. Ces deux princes ont une entrevue, où le Castillan voulait céder la place d'honneur à celui qui venait à sa défense. « Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des pères ; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie, et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi ».

VOYAGE littéraire au Mont-Blanc, par le Citoyen MICHAUD. Chez Girardin, au Jardin de la Révolution.

Les grands tableaux de la Nature sont tracés par l'Auteur avec une force qui n'exclut pas la grâce. Cette

D' O U V R A G E S 231

production , moitié prose , moitié vers , prouve beaucoup de talent . Arrivé au sommet du Mont , le voyageur frémît d'horreur : à l'épouvanter succède l'admiration , qui sur-le-champ donne naissance à ces vers pleins de verve et d'enthousiasme :

Je suis assis à côté du tonnerre...
Je vois comme un point sous mes yeux
Les vastes plaines de la terre ,
Qui semblent s'éloigner de la voûte des Cieux .
O Nature ! ô grand être ! ô transport ! ô délire !
Mon œil veut embrasser l'air , la terre et les mers...
Mes sens sont opprêssés , à peine je respire ;
Et je suis accablé du poids de l'univers .

APOLOGIE de la Révolution Française et de ses admirateurs Anglais , etc. , par JACQUY-MACHINSTOSH.
Chez Buisson , rue Haute-Feuille.

Jacquy-Machinstosh espère que la liberté et la raison rejailliront rapidement de la France qui est leur source . Les alarmes des Rois , les précautions qu'ils prennent pour se préserver de ce qu'ils nomment le mal Français , sont les premiers indices de cette probabilité . L'Auteur , bon logicien et philosophe éloquent , dit que les Bulles du Pape , que les pamphlets de Burke , que les Edits de la Cour d'Espagne , que les Mandats de l'Inquisition , que les brigands de Birmingham et les Gradués d'Oxford , rendent également à la liberté l'hommage involontaire de leurs alarmes .

FRAGMENS de Politique et d'Histoire , par le Citoyen MERCIER. Chez Buisson , rue Haute-Feuille , 3 vol.
in-8°.

Toujours le même cachet , comme dans tout ce qui est déjà sorti de la plume féconde de L. S. Mercier , écrivain renommé ; cela veut dire : toujours de la profondeur , de la force , du sentiment , toujours de l'humanité . Le coup de burin n'est pas moins ferme ici que

dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, car il en faut toujours revenir à ce livre fameux, c'est le brevet d'immortalité de son auteur. Parmi la foule des importans articles d'histoire et de politique, nous rapporterons quelques traits du portrait de Choiseul le ministre, favori de Louis XV. « Choiseul est l'homme qui nous a fait le plus de mal, c'est lui qui a le plus méprisé le peuple. Il appela autour de sa personne toutes les passions corruptrices, et forma le système de l'altière et dévorante aristocratie. C'est depuis le règne de ce ministre, dont le caractère était tour à tour audacieux et vil, que les courtisans ont fait vœu de rester constamment attachés aux verroux du coffre royal. Choiseul se lia, ou plutôt se soumit entièrement à l'Autriche. Vienne était sans finances, il lui donna les nôtres. Eh ! pourquoi immolait il à ce point nos intérêts ? C'était pour s'ancre au trône, et que rien ne pût l'en séparer. Avec des moyens immenses, il fit toujours de très-petites choses. Bientôt la Pompadour mourut, l'héritier du trône mourut, la Reine mourut, et ceux qu'il n'aimait pas moururent. Choiseul eut dans toute l'Europe une renommée à laquelle il fit constamment la sourde oreille. Si Choiseul eût vécu, il eût été à coup sûr le plus grand ennemi de la liberté et de l'égalité. Il eût donné des provinces à l'Etranger, pourvu que le Mannequin Royal fût toujours puissant, et qu'il pût diriger ensuite, comme de raison, ledit mannequin ». Citons quelques-unes des anecdotes semées par-ci, par-là, dans cette intéressante production. L'histoire impartiale ne donnera à la promenade au Château, du 20 juin, que le titre de fête civique, et répètera ce bon mot de Pierre Manuel : « Jamais il n'y eut moins de voleurs aux Tuileries (quoiqu'on en dise), car tous les Courtisans avaient pris la fuite ». — Nicolas Lefèvre, précepteur du prince de Condé sous Henri IV, disait à son Élève que *la Cour est toujours l'ennemie de la Nation*. C'était peut-être alors, observe le Citoyen L. S. Mercier, le seul homme en France qui connût cette vérité, dont nous avons eu

depuis de si déplorables preuves. — La maison d'Autriche tire son origine, comme on sait, d'Hasbourg, qui avant que d'être élu Empereur en 1273, avait été, selon Voltaire, champion de l'abbé de Saint-Gall contre l'Évêque de Basle, dans une petite querelle pour quelques tonneaux de vin. Sa fortune était alors si peu proportionnée à son courage, qu'il fut quelque tems *Grand Maître d'Hôtel d'Octocare*, Roi de Bohême, qui depuis pressé de lui rendre hommage, répondit : « Je ne lui dois rien, je lui ai payé ses gages ». Ce que tout le monde ne sait pas, c'est que ce passage historique piqua tellement l'Impératrice Marie Thérèse, qu'elle fit promettre à son fils, lors de son voyage en France, qu'il ne ferait point de visite à Voltaire. Celui-ci, il faut l'avouer, en fut piqué au vif. Comment le grand homme n'a-t-il pas senti que son nom valait mieux que celui de Joseph ?

LES RUINES, ou Remarques Historiques et critiques sur les édifices religieux supprimés. Chez Blanchon, rue Saint-André-des-Arcs; Lesclapart, rue du Roule; Desenne, au Jardin de la Révolution, in-8°.

Voici de bonnes plaisanteries, tirées de l'avant-propos des *Ruines*. Combien de fois n'ai-je pas été contrarié par la malice et l'ignorance, en parcourant les églises supprimées de la capitale? Ici de grands noms effacés, là des trésors littéraires enfouis. Le petit clocher de Notre-Dame menace ruine! — Pourquoi laisse t-on sur pied les petites églises obscures de la Cité? — Dans la Métropole le rit romain remplace le parisien. — On ne cesse de crier contre ces frais de convois somptueux, dont la dépense pourrait fournir aux besoins de tant de familles indigentes.. — Des Curés souffrent encore l'impitoyable sonnerie pour les morts, et tolèrent les abus des sacristies, etc etc. etc. Que l'Historien des *Ruines* qu'on a si fort contrarié, se dépique! Le petit clocher n'est pas encore tombé; il n'y aura plus de rit romain; les morts n'auront que

deux prêtres à leur convoi sans illumination. On ne sonnera plus de grosses cloches; les sacristies seront ce quelles doivent être, et tout le monde sera content.

VINGT-CINQUIÈME suite da la Notice de l'Almanach des Associés. Chez de Moraine , rue Saint-Jacques , n°. 5.

L'inventeur de cette Notice (F. G. Deschamps) mourut l'année dernière, au grand regret des honnêtes gens. C'était un libraire instruit, un homme vigilant, laborieux , rempli de probité. Il publia pendant vingt-cinq années cette importante Collection , contenant les découvertes, inventions et expériences nouvellement faites dans les sciences , les arts , les métiers , etc. Ses travaux et ses recherches furent toujours couronnés de succès. Bon citoyen , il passa une grande partie de sa vie à se rendre utile aux autres. La Notice de 1792 offre un nouvel effort de génie du fameux Blanchard. Cet illustre Aréonaute a trouvé enfin deux moyens de direction à l'aide desquels on pourra transporter où l'on voudra des fardeaux énormes , et entreprendre sans de grandes fatigues et à peu de frais , les voyages les plus lointains , et même le tour du Monde sous toutes les latitudes.

ROSALIE ET GERBLOIS , ou l'Époux généreux , nouvelle Champenoise avec des romances , par le Citoyen C. F. X. Mercier de Compiègne , rue de la Bretonnerie , n° 43.

Nouvelle d'un autre genre que la Rose d'Amour du même auteur ; il y a ici du tragique , de l'effrayant , mais la lecture n'en est pas moins attachante. On y voit la vertu d'un jeune homme triompher de toutes les agaceries d'une jolie femme , et celle-ci s'empoisonner de regret de n'avoir pu le séduire. Vous trouverez du mouvement , de la chaleur , de la sensibilité dans beaucoup de pages de ce petit roman historique. Le Citoyen Pollet a embelli les romances de sa musique agréable et expressive.

ŒUVRES COMPLETTES de Louis de Saint-Simon, pour servir à l'*Histoire des Cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV.* Chez Onfroy, rue Saint-Victor, n°. 11. Treize vol. in-8°.

Les Mémoires de Saint-Simon dont nous rendîmes compte il y a quelques années, se retrouvent presque tous entiers dans les Œuvres Complètes. Ce qu'il y a de nouveau, ce sont quelques additions et certain nombre de notes tirées des brochures de ce temps-là. Ce Saint-Simon était un homme vertueux qui disait des vérités dures. Voici comme il peint Louis XIV. Sous ce Roi, tout se fit par les maîtresses, et quoi-qu'absolu, il fut trompé sans cesse par ses Ministres. Dupe de le Tellier, jouet de Louvois, pendant plus de vingt ans, Louis veut régner, et c'est son ministre qui règne. Quant à madame de Maintenon, tout le monde connaît son artificieux manège. Elle mena le roi par les scrupules, se fit épouser, et sous les dehors de la modestie, elle subjuga réellement lui, ses parens et toute sa Cour. Elle fit et défit les ministres, et s'empara des affaires ecclésiastiques. Voici cependant une anecdote qui prouvera que Louis faisait quelquefois sentir qu'il pouvait ne suivre que son caprice. Un des amis de le Tellier lui demandait quelque chose qu'il désirait fort d'obtenir. le Tellier l'assura qu'il ferait son possible. Son ami ne goûta pas cette réponse, et dit franchement que ce n'était pas celle qu'il fallait donner. « Vous ne connaissez pas le terrain, répartit le Tellier : de vingt affaires que nous portons ainsi au Roi, nous sommes sûrs qu'il en passera dix-neuf à notre gré, nous le sommes également que la vingtième sera décidée au contraire. Laquelle sera décidée contre notre avis ? c'est ce que nous ignorons ».

Accord de la Religion et des Cultes chez une Nation libre, par CHARLES-ALEXANDRE DEMOY. Chez Garnery, rue Serpente, n°. 17.

Un Ouvrage aussi singulier, prouve un franc pen-

seur. L'Auteur s'y montre tout-à-la-fois Philosophe et Poète. Oui, c'est un Curé qui vous dit qu'au sein d'une nation libre, tous les cultes sont égaux devant la loi et aux yeux de la société civile, mais qu'ils doivent être surveillés par la nation ; que l'état civil des Citoyens ne doit point être constaté par des Prêtres ; que les cérémonies religieuses doivent être proscrites hors de leurs Eglises respectives ; que les Ecclésiastiques ne doivent point avoir de costume à part, hors de leurs chapelles ; que les Prêtres sont inutiles aux fêtes nationales, telles que celles du 14 juillet, parce que ces jours-là tout le monde doit être Citoyen. « Cet autel, ajoute-t-il, au haut duquel vous hissez le Prêtre Romain pour y messer, nous appellons cela l'Autel de la Patrie ». Zèle, courage et force, voilà actuellement la devise d'un Curé philosophe. N'oublions pas de rapporter ici que le Citoyen Demoy trouve qu'il y a encore beaucoup trop de fêtes et même de dimanches. Selon lui, il n'en faudrait que deux dans le mois, l'un à la pleine lune et l'autre à la nouvelle. Il ne paraît pas trop partisan des cloches qui étourdisSENT le monde, ni des Mandemens qui l'endorment. Il propose d'abolir les premières, et de permettre tout au plus que les derniers soient collés à la porte des temples, mais pas ailleurs. Il fait plus ; ayant enlevé aux Prêtres le droit d'intervenir aux naissances et aux mariages, il leur ôte celui de se mêler de nos sépultures, il les veut purement civiles et civiques. Rien de mieux vu, rien de plus pittoresque, de plus poétique, de plus philosophique que ses idées sur la mort et sur les tombeaux ! Malgré les efforts des fanatiques et des hypocrites, il faut convenir que la saine raison percé de toutes parts. Beaucoup de gens de la robe du Citoyen Demoy ne manqueront pas de le damner pour la plus grande gloire de Dieu. Mais son livre fera beaucoup plus de bien au peuple, que les malédictions des cafards ne lui feront de mal.

RECHERCHES HISTORIQUES sur la connaissance que les anciens avaient de l'Inde. Traduit de l'Anglois de ROBERTSON, avec des cartes. Chez Buijzon, rue Haute-Feuille, n°. 20, vol. in-8°.

L'Histoire de l'Amérique et celle de Charles-Quint, suffisent à la gloire de Robertson. Son éloge serait ici superflu. On trouve dans le nouvel Ouvrage de ce célèbre Anglais, tout ce qu'il y a de plus intéressant à savoir sur la partie la plus importante de l'Asie. L'appendix contient des observations sur les loix civiles, les formalités judiciaires, les sciences, les arts et les institutions religieuses des Indiens. Alexandre mérite l'attention de l'illustre Historien. Les vues du fameux conquérant sont ici développées. Ce héros ne tendoit à rien moins qu'à vouloir faire un seul peuple de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Combien peu d'Ecrivains, Boileau sur-tout, ont su juger Alexandre! Il fallait un Voltaire pour réparer la réputation de ce conquérant et de ce fondateur de villes. Pour revenir à l'Inde, Robertson conclut que la civilisation de l'Inde remonte à la plus haute antiquité. Notre grand Voltaire l'avoit prouvé long-tems avant Robertson.

LES ETATS-GÉNÉRAUX du Parnasse, de l'Europe, de l'Eglise & de Cythère, par le Citoyen DORAT-CUBIERES. Chez L. P. Courret, rue Christine, n°. 25 Gattay, au Jardin de la Révolution; Le Clerc, rue St-Martin, à côté de la rue aux Ours, in-8°.
— LES RIVAUX aux Cardinalat. Chez les Marchands de nouveautés. — LA BARONNE DE CHANTAL, Fondatrice de la Visitation, Drame historique, suivi d'une Lettre de St-Jérôme, à une Dame Romaine. par le même Citoyen DORAT-CUBIERES. Chez Royer, Quai des Augustins; Bailly, rue St-Honoré, Barrière des Sergens; Desenne, au Jardin de la Révolution.

Trois Ouvrages dignes de l'aimable et spirituel

Auteur, qui en choisissant l'Ovide Français pour son patron, se montre souvent son émule. On trouve d'excellentes tirades dans les poèmes divers que nous annonçons. Qu'on lise ce morceau sur l'immortel Buffon !

Quel feu dans ses tableaux ! sous sa touche hardie,
La nature si belle est encore embellie !
Rival de Prométhée, il étonna les cieux.
Nous peint-il le lion superbe, audacieux ?
Du roi des animaux son style a la noblesse.
Comme il sait de ce roi, descendre sans bassesse
Jusqu'au timide insecte ! et comme avec grandeur
De l'éléphant bientôt il atteint la hauteur !
Comme au milieu des airs, il suit la volatile,
Comme il erre à l'entour des replis du reptile ;
Comme il en développe et compte les anneaux !
Avec le poisson même, il nage sous les eaux.

Les notes sont abondantes, mais toujours curieuses, toujours instructives.

AZA OU LE NÈGRE. *Chez Bailly, rue St-Honoré, Barrière des Sergens.*

Opuscule philosophique, qui sur cette matière tant discutée, tant rebattue, vaut mieux qu'un gros livre, même bien fait. Il y a dans ce petit Roman de l'imagination, de la chaleur, du sentiment. Le style en est animé et coulant. On ne peut le lire sans répandre des larmes. On y découvre que les Noirs sont en effet malheureux dans l'esclavage ; que l'acte de violence qui les arrache à leurs foyers est un crime dans l'ordre de la nature et de la société ; qu'enfin l'insurrection est le terme fatal de toute oppression extrême. En effet, l'abus du pouvoir produit tôt ou tard l'indépendance.

VOYAGE sur les frontières de Paris , par le Citoyen ADRIEN LE ROUX. Chez Gaillard , arcade de l'Hôtel de Toulouse.

Prose et vers. La gaîté a présidé à cette composition. On y rencontre des traits plaisans de la satyre sans amertume , de la galanterie , par exemple , ce couplet aux Dames :

Beau sexe , sans vous sur la terre ,
Hélas ! que pourrions nous faire ?
La nature qui sur vos pas
Répandit toute sa largesse ,
Ne laissa que de la tristesse
Dans les lieux où vous n'êtes pas.

LE VOYAGEUR , Poëme de TANSILLO , traduit pour la première fois en françois , par le Citoyen GRAINVILLE. Chez Aubry , rue de la Monnoie , n°. 5.

Le Pape Pie V fit mettre en 1570 ce petit Poëme à l'index. Que prêche-t-il pourtant ? l'art d'être heureux , en faisant le bonheur des autres. Jamais morale ne fut plus douce ni plus pure. Le Traducteur , homme d'un grand mérite , a embelli Tansillo en le faisant passer dans notre langue.

ALIX DE BEAUCAIRES , Drame lyrique , par le Citoyen BOUTILLIER. Chez Girouard , rue du Bourg-du-Monde , n°. 47.

Alix (musique du Citoyen Rigel) , reçue à la Comédie Italienne en 1783 , n'y eut pas les honneurs de la représentation , parce qu'une Actrice fameuse trouvait que la pièce avait trop de ressemblance avec le Jugement de Salomon. Cela la frappait de terreur. Ce Drame lyrique eut le plus grand succès en 1791 , au théâtre de Mlle Montensier , qui fut moins craintive que Madame Dugazon.

240 NOTICE D'OUVRAGES.

RÉPUBLIQUE sans impôt, par LA VICOMTERIE, au
Cercle Social, rue du Théâtre français n°. 4.

Jeté, dit l'Auteur philosophe, jeté à travers les ruines du monde, à travers les Empires tombés, écroulés, disparus ; je m'élève, par la pensée, au-dessus de ces tas de décombres, qui semble avoir été et devoir être éternel. Je vais examiner les loix, les systèmes, les vérités, les erreurs qui ont préparé, mûri, amené l'époque unique dans l'histoire, où tous les tyrans vont être aux prises avec les peuples, vont être jugés, où la nature va, sans doute, être vengée, et ressusciter pour jamais. Oui, l'esprit humain est frappé d'une lumière, d'une flamme électrique et nouvelle. Il se réveille, s'agit, et va s'élancer sur les pas de la vérité, de la philosophie, de la morale, de la liberté. Réni soit l'inventeur de l'imprimerie : c'est à lui à qui nous devons cette étonnante révolution. Le Citoyen La Vicomterie, dont le coup de pinceau est fier et nerveux, est le premier qui ait parlé de la nécessité de la République en France.

ÉVÈNEMENT MÉMORABLE.

LE grand Poète Rousseau, a eu raison d'écrire :
Tant que son ame à son corps est soumise,
Un demi-Dieu peut faire une sotise.

Mal, ciel ! quoi ? après sa mort, un génie qu'on croyait un génie tutélaire ; un homme, qu'on a, pour ainsi dire déifié ; Mirabeau enfin, tant loué, tant châtré, tant chéri, tant pleuré, se trouve trahi à cette patrie qui lui a décerné les honneurs de l'Anophèse ! O mon pays ! ô mes concitoyens ! quel coup de foudre ! Voltaire ! tu l'as dit :

Dès la nuit du silence un secret peut sortir.

O Mirabeau ! que tes statues soient brisées ! que ton tombeau soit détruit ! que tes manes coupables soient exilés pour toujours du Panthéon François qu'ils ont souillé.

BIBLIOTHÈQUE
MÉTROPOLITaine

